

L. Trotsky

**Œuvres - avril 1939**

## Table des matières

<i>Discussion sur l'Histoire.....</i>	<i>3</i>
<i>Discussion sur la IV<sup>e</sup> Internationale.....</i>	<i>7</i>
<i>Autodétermination pour les nègres américains .....</i>	<i>13</i>
<i>Le voyage de Siéva.....</i>	<i>17</i>
<i>Nos divergences avec Diego Rivera.....</i>	<i>18</i>
<i>Une organisation nègre.....</i>	<i>20</i>
<i>Inquiétudes pour un silence.....</i>	<i>23</i>
<i>Sur l'affaire Siéva .....</i>	<i>24</i>
<i>Toujours le travail au P.C.....</i>	<i>27</i>
<i>Bon anniversaire.....</i>	<i>28</i>
<i>Quelques précisions .....</i>	<i>29</i>
<i>Plans pour l'organisation nègre.....</i>	<i>30</i>
<i>Molinier est irresponsable .....</i>	<i>35</i>
<i>Problèmes d'état civil.....</i>	<i>36</i>
<i>Les assertions de Rivera .....</i>	<i>37</i>
<i>Pas d'ingérence.....</i>	<i>38</i>
<i>Les motifs de Jeanne .....</i>	<i>39</i>
<i>Des propositions pour l'Europe .....</i>	<i>40</i>
<i>Le Marxisme et notre époque .....</i>	<i>41</i>
<i>L'avenir du Biulleten.....</i>	<i>54</i>
<i>Pour le comité pan-américain.....</i>	<i>55</i>
<i>Les difficultés d'un artiste .....</i>	<i>56</i>
<i>Ne pas perdre la tête.....</i>	<i>57</i>
<i>La question ukrainienne .....</i>	<i>58</i>
<i>Il faut retourner en France.....</i>	<i>61</i>
<i>La question ukrainienne dans la presse.....</i>	<i>62</i>
<i>L'I.C. contre-révolutionnaire.....</i>	<i>63</i>
<i>Laborde et les trotskystes en général.....</i>	<i>64</i>
<i>Revoir le travail.....</i>	<i>65</i>

## Discussion sur l'Histoire

Avril 1939

---

Compte rendu sténographique d'une discussion (T 4560), traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library. La discussion s'est déroulée Trotsky, O. Schüssler et C.L.R. James.

---

*Trotsky.* - Le camarade James <sup>1</sup> a étudié cette question avec la grande attention et les nombreuses annotations que j'ai sont une preuve du soin avec lequel j'ai lu son mémoire <sup>2</sup>. Il est important pour tous les camarades de voir leur passé en insistant sur la clarté révolutionnaire. Dans certaines de ses parties, le manuscrit est très perspicace, mais j'ai relevé ici le même défaut que dans *World Revolution* <sup>3</sup>, un livre excellent, un manque d'une approche dialectique, un empirisme anglo-saxon, et un formalisme qui n'est que l'envers de l'empirisme.

C.L.R. James aborde l'ensemble du sujet en fonction d'une seule date, celle de l'apparition de la théorie de Staline du « socialisme dans un seul pays », qui est [pour lui] avril 1924. Mais cette théorie n'est apparue qu'en octobre 1924. Et cela fait que toute la structure est fautive.

En avril 1924, on ne voyait pas encore clairement si la révolution allemande avançait ou reculait. En novembre 1923, j'avais demandé le rappel de tous les camarades russes d'Allemagne <sup>4</sup>. Il était possible que des couches nouvelles viennent à la révolution à un niveau supérieur. D'un autre côté, un déclin de la révolution était possible. Si la révolution déclinait, la première initiative de la réaction serait d'arrêter les Russes en tant que fauteurs de troubles étrangers. Staline s'est opposé à moi : « Vous êtes toujours trop pressé. En août, vous disiez que la révolution était proche. Maintenant, vous dites qu'elle est déjà finie. » Je ne disais pas qu'elle était finie ; je suggérais de prendre une précaution. A l'été 1924, Staline a été convaincu de la défaite de la révolution allemande. Il a demandé alors aux professeurs rouges <sup>5</sup> de lui trouver quelque chose de Lénine à dire au peuple. Ils ont cherché et trouvé une ou deux citations, et Staline a changé le passage dans son livre <sup>6</sup>. La révolution allemande a eu plus d'influence sur Staline que Staline sur la révolution allemande. En 1923, tout le parti avait la fièvre dans l'attente de la révolution qui venait. Staline n'aurait pas osé s'opposer à moi au comité central sur cette question. L'Opposition de gauche était tout à fait en pointe là-dessus.

*James.* - *Brandler est venu à Moscou convaincu du succès de la révolution* <sup>7</sup>. *Qu'est-ce qui l'a fait changer [d'avis] ?*

*Trotsky.* - J'ai eu de nombreux entretiens avec Brandler. Il me disait que ce qui le tourmentait, ce n'était pas la prise du pouvoir, mais quoi faire après. Je lui disais : « Voyons, Brandler, vous dites que les perspectives sont bonnes, mais la bourgeoisie est au pouvoir, elle contrôle l'Etat, la police, l'armée, etc. La question est de briser ce pouvoir. » Brandler a pris beaucoup de notes au cours de maintes discussions avec moi. Mais cette hardiesse même n'était, de sa part, que la couverture de ses craintes secrètes. Il est allé à Chemnitz <sup>8</sup> et, là, il a rencontré les chefs de la social-démocratie, une collection de petits Brandler. Et, dans son discours, il leur a communiqué ses craintes secrètes, par la manière même dont il leur parlait. Naturellement ils ont reculé et cet état d'esprit défaitiste a atteint les ouvriers <sup>9</sup>.

Pendant la révolution russe de 1905, il y a eu une discussion au soviet pour savoir si nous allions défier le pouvoir tsariste avec une manifestation pour l'anniversaire du dimanche sanglant <sup>10</sup>. Aujourd'hui encore, je ne sais pas ce qu'il aurait fallu faire ou ne pas faire à ce moment. Le comité n'avait pas pu trancher, aussi avons-nous consulté le soviet. J'ai présenté le rapport, exposant l'alternative de façon objective, et le soviet, à une majorité écrasante, a décidé de ne pas manifester. Mais je suis certain que, si

---

<sup>1</sup> C.L.R. James (né en 1901), originaire de la Trinidad, était venu en Grande-Bretagne comme journaliste sportif, avait rejoint le Marxist Group dans l'I.L.P. et s'était fait connaître comme un grand orateur en même temps que l'organisateur de la lutte des Africains contre la guerre d'Ethiopie. Il avait pris position contre la sortie des trotskystes de l'I.L.P. mais avait été exclu de ce dernier. Partie prenante dans la réunification, il était venu aux Etats-Unis sur invitation de Cannon avec la perspective de s'occuper du travail parmi les Noirs américains. Il figure dans l'original sous le pseudonyme de George.

<sup>2</sup> James avait rédigé pour Trotsky, avant leur discussion, un mémoire sur l'histoire de l'Opposition de gauche.

<sup>3</sup> James avait écrit une histoire du Comintern intitulée *World Revolution 1917-1936 : The Rise and Fall of the Communist International* (Révolution mondiale : la montée et le déclin de l'I.C.).

<sup>4</sup> L'I.C. avait envoyé en Allemagne, pour aider la préparation de l'insurrection allemande qui avait été décidée à Moscou, un certain nombre de techniciens, dont des Militaires. Après la décision de renoncer à la grève générale et à l'insurrection prévue et datée, Trotsky avait demandé leur rappel, car il estimait que la perspective de victoire était rejetée à des années plus tard. Zinoviev, au contraire, avait commencé par affirmer que rien n'était fondamentalement changé.

<sup>5</sup> L'Institut des professeurs rouges était une école supérieure des cadres du parti qui fournit de nombreux collaborateurs à Boukharine et à Staline, mais également quelques-uns des meilleurs militants de l'Opposition de gauche. L'expression ici est péjorative et désigne des hommes prêts à adapter la théorie aux directives.

<sup>6</sup> Il s'agit des fameuses phrases de Lénine utilisées par Staline comme « caution » pour son affirmation que la construction du socialisme était possible dans un seul pays.

<sup>7</sup> L'ancien maçon Heinrich Brandler (1881-1967) était président du K.P.D. depuis 1921 et leader de sa « droite ». Il n'avait pas jugé la situation comme révolutionnaire et fut très surpris, à son arrivée à Moscou du sentiment des Russes, à la fin août-début septembre : il s'aligna alors sur eux.

<sup>8</sup> D'après le plan mis au point par les représentants de l'I.C. en Allemagne (dont Radek et Piatakow), la conférence des conseils d'usine convoquée à Chemnitz, en Saxe, le 21 octobre 1923, devait appeler à la grève générale dans le pays, pour défendre le gouvernement ouvrier de Saxe contre l'intervention menaçante de la Reichswehr (Cf. Pierre Broué, *Révolution en Allemagne 1918-1923*).

<sup>9</sup> Brandler, devant le refus des social-démocrates de voter pour la grève générale, à la conférence de Chemnitz, renonça à la proposer, décommandant du coup l'insurrection qui devait en sortir.

<sup>10</sup> Le « dimanche sanglant » était le 9 janvier 1905, où l'agent de la police tsariste, le pope Gapone, avait conduit vers le Palais impérial une manifestation populaire qui avait été accueillie par un feu nourri. La discussion dont parle Trotsky avait donc eu lieu à la fin de 1905, avant l'arrestation des membres du soviet.

j'avais dit qu'il fallait manifester et si j'avais parlé en conséquence, nous aurions eu une grosse majorité pour la manifestation. C'était pareil pour Brandler. Ce qui manquait à l'Allemagne de 1923, c'était un parti révolutionnaire...

Vous m'accusez moi aussi de dégénérescence quand vous citez Fischer<sup>11</sup>. Qu'ai-je dit dans cette interview ? Au cours d'une révolution, il vaut mieux rejeter toujours la responsabilité sur l'ennemi. Ainsi, en 1917, on m'a demandé, au soviet : « Les bolcheviks préparent-ils l'insurrection ? ». Que dire ? J'ai dit : « Non, nous défendons la révolution, mais si on nous provoque... » C'était la même chose. La Pologne et la France utilisaient le prétexte des bolcheviks russes pour préparer l'intervention et des mesures réactionnaires. C'est avec l'accord complet des camarades allemands que j'ai donné cette interview, pendant que les camarades allemands expliquaient la situation aux ouvriers allemands. Mais, pendant ce temps, j'avais un détachement de cavalerie, sous Dybenko, tout prêt, à la frontière polonaise<sup>12</sup>.

James. - Vous ne serez pas d'accord avec Victor Serge<sup>13</sup> qui dit que la bureaucratie a saboté la révolution chinoise, en d'autres termes, que son attitude vis-à-vis de la révolution chinoise a été la même que plus tard avec la révolution espagnole ?

Trotsky. - Pas du tout. Pourquoi l'auraient-ils sabotée ? J'étais dans une commission, avec Tchitchérine, Vorochilov<sup>14</sup> et d'autres, sur la révolution chinoise. Ils étaient même contre mon attitude qu'ils trouvaient pessimiste. Ils étaient anxieux de la voir vaincre.

James. - Pour le succès de la révolution démocratique bourgeoise. Mais leur opposition à la révolution prolétarienne n'était-elle pas l'opposition d'une bureaucratie qui était tout à fait disposée à soutenir une révolution démocratique bourgeoise, mais, parce qu'elle était une bureaucratie, ne pouvait pas soutenir une révolution prolétarienne ?

Trotsky. - Formalisme. On avait en 1917 le plus grand parti révolutionnaire au monde. Et en 1936, il étrangle la révolution en Espagne. Comment s'est-il transformé entre 1917 et 1936 ? C'est la question. Selon vos arguments, la dégénérescence aurait commencé en 1917. A mon avis, tout a commencé dans les premières années de la Nep<sup>15</sup>. Mais, même en 1928, l'ensemble du parti attendait avec passion le résultat de la révolution chinoise. Ce qui est arrivé, c'est que la bureaucratie a pris certaines habitudes bureaucratiques de pensée. Elle proposait de retenir les paysans pour ne pas effrayer les généraux. Elle voulait pousser la bourgeoisie à gauche. Elle voyait le Guomindang comme organisme de responsables et pensait que, si l'on mettait les communistes aux postes responsables, cela pouvait changer le cours des événements. Mais comment pouvez-vous rendre compte d'un tournant qui exigeait une Commune de Canton<sup>16</sup> ?

James. - Victor Serge dit que ce n'était qu'à l'usage du 6<sup>e</sup> congrès mondial qu'ils avaient besoin de cette Commune, « même un quart d'heure »<sup>17</sup>.

Trotsky. - C'était plus à l'usage interne du parti qu'à celui de l'Internationale. Le parti était transporté par la révolution chinoise. C'est seulement en 1923 qu'on avait connu une pareille intensité. Non, vous cherchez à partir d'une dégénérescence complète. Staline et compagnie croyaient vraiment que la révolution chinoise était une révolution bourgeoise démocratique et cherchaient à établir la dictature du prolétariat et de la paysannerie.

James. - Vous voulez dire que Staline, Boukharine, Tomsy, Rykov<sup>18</sup> et les autres n'avaient pas compris le cours de la révolution russe ?

Trotsky. - Ils ne l'avaient pas compris. Ils y avaient participé et les événements les avaient dépassés. Leur position sur la Chine était la même que celle qu'ils avaient en avril 1917, avant l'arrivée de Lénine. Dans leurs différents écrits, vous verrez les passages qui montrent qu'ils n'avaient pas compris. Une forme différente d'existence, leurs habitudes bureaucratiques, ont affecté leur façon de penser et ils sont revenus à leur position antérieure. Ils l'ont même inscrit dans le programme de l'I.C. : révolution prolétarienne pour l'Allemagne, dictature du prolétariat et de la paysannerie pour les pays semi-coloniaux, etc. (Ici, Trotsky demande à Van d'apporter une copie du « *Projet de programme* »<sup>19</sup> et en lit un extrait). J'ai condamné cela dans ma « *Critique du projet de Programme* ».

James. - Et au sujet de la déclaration de Boukharine en 1925, qu'en cas de guerre, les révolutionnaires devraient soutenir le bloc bourgeois-soviétique<sup>20</sup>.

<sup>11</sup> Dans son mémoire, James citait un livre du journaliste américain Louis Fischer (1896-1970), *Les Soviets dans les affaires mondiales*, citant une interview de Trotsky par le sénateur américain King (*Izvestija*, 30 septembre 1923), dans laquelle il avait déclaré : « Si nous pouvions donner la victoire à la révolution allemande sans courir le risque d'entrer en guerre, nous ferions tout notre possible. Mais nous ne voulons pas la guerre. » (p. 405).

<sup>12</sup> Pavel E. Dybenko (1889-1938), paysan puis docker, bolchevik en 1912, ancien marin de Cronstadt, commandait en 1923 une division. Il avait été fusillé depuis.

<sup>13</sup> Victor Serge était le pseudonyme de V. L. Kibaltchitch (1890-1947), écrivain russe de langue française, ancien anarchiste, rallié au communisme en 1918, plus tard membre de l'Opposition de gauche, qui avait été autorisé à sortir de déportation et d'U.R.S.S. en 1938, et qui avait traduit plusieurs ouvrages de Trotsky.

<sup>14</sup> Georgi V. Tchitchérine (1872-1936) était alors commissaire du peuple aux affaires étrangères et Klementi E. Vorochilov (1881-1969) l'un des chefs de l'armée rouge proches de Staline.

<sup>15</sup> La Nouvelle politique économique dite N.E.P. ou Nep fut adoptée au congrès du parti en mars 1921 : elle constituait un essai pour ranimer la vie économique en faisant appel au profit et d'abord à celui du paysan.

<sup>16</sup> L'insurrection de Canton, en décembre 1927, souvent appelée « Commune » se fit au nom d'un « soviet » et fut durement réprimée.

<sup>17</sup> Trotsky avait déjà eu en déportation une discussion sur ce point avec Préobrajensky qui n'y voyait que l'aspect « manœuvre de Staline », lui-même y voyant un « révélateur ».

<sup>18</sup> Nikolai I. Boukharine (1888-1938) était en 1927 président de l'I.C. Partisan de l'approfondissement de la Nep, il était allié à Staline contre Trotsky. Aleksei I. Rykov (1881-1938), vieux-bolchevik, successeur de Lénine à la tête du gouvernement, et Mikhaïl P. Efremov, dit Tomsy (1886-1936), vieux-bolchevik président des syndicats soviétiques, qui étaient proches de lui, avaient été dénoncés en 1923 comme les chefs des « droitiers ».

<sup>19</sup> Il s'agit du texte rédigé à Alma-Ata pour le VI<sup>e</sup> congrès de l'I.C. et dont les délégués étrangers eurent connaissance. Van est l'appellation familière de Jean van Heijenoort, secrétaire de Trotsky.

<sup>20</sup> Boukharine avait dit cela au IV<sup>e</sup> congrès de l'I.C., dans le cours de la discussion sur le programme. Critiqué dans *Die Internationale* par un militant allemand, il répéta et développa cette idée dans le cours de la discussion du V<sup>e</sup> congrès de l'I.C. en 1924.

*Trotsky.* - Après le Testament de Lénine, Boukharine voulait démontrer qu'il était un vrai dialecticien<sup>21</sup>. Il a étudié Hegel<sup>22</sup> et essayait à tout propos de démontrer qu'il était réaliste ; d'où « Enrichissez-vous ! », « le socialisme au pas de la tortue », etc.<sup>23</sup>. Et pas seulement Boukharine, mais moi-même, nous tous, à différentes reprises, nous avons écrit des absurdités. Je vous donnerai tout ça.

*James.* - Et l'Allemagne 1930-1933 ?

*Trotsky.* - Je ne puis pas être d'accord que la politique de l'Internationale ne faisait que matérialiser les directives de Moscou. Il faut voir la politique dans son ensemble, du point de vue intérieur et international, sous tous les angles. La politique étrangère de Moscou et l'orientation vers Genève de la social-démocratie ont pu jouer un rôle<sup>24</sup>. Mais il y a eu aussi la nécessité de tourner, à cause de l'effet désastreux de la politique antérieure du parti en Russie. Après tout, la bureaucratie a affaire à 160 millions d'hommes qui ont traversé trois révolutions. Tout ce qu'ils disent et pensent est collecté et classé. Staline voulait démontrer qu'il n'était pas un menchevik. D'où son brutal tournant à gauche. Il faut voir ça comme un tout, sous tous ses aspects.

*James.* - Mais le stalinien britannique Campbell écrit que, quand, en 1928, la délégation britannique s'entendit présenter la théorie du social-fascisme, il s'y opposa d'abord mais fut rapidement convaincu de sa justesse<sup>25</sup>...

*Trotsky.* - J'ai vu le document qui cherche à clarifier votre position, mais il ne la clarifie pas. Vous dites que vous acceptez mon opinion sur 1923, mais, plus loin dans le document, je vois bien que vous ne l'acceptez pas réellement... Je trouve étrange que vous puissiez être aussi réaliste sur la question nègre et aussi non dialectique sur celle-ci (je vous soupçonne d'être juste un peu opportuniste la question nègre, mais je n'en suis pas tout à fait sûr).

En 1924, le mot d'ordre de Staline [le socialisme dans un seul pays] correspondait à l'état d'esprit des jeunes intellectuels sans formation, sans tradition... En dépit de cela, quand Staline a voulu étrangler ouvertement la révolution espagnole, il lui a fallu éliminer des milliers de vieux bolcheviks<sup>26</sup>. Le premier conflit est parti de la révolution permanente, parce que la bureaucratie voulait la paix et la tranquillité<sup>27</sup>. Là-dessus est arrivée la révolution allemande de 1923. Staline, alors, n'osait même pas s'opposer ouvertement à moi. Nous n'avons appris que bien plus tard qu'il avait secrètement écrit à Boukharine une lettre où il disait qu'il fallait retenir la révolution<sup>28</sup>. Puis, après la défaite allemande, est venue la lutte sur l'égalité<sup>29</sup>. C'est en défendant les privilèges de la bureaucratie que Staline est devenu son chef indiscutable...

La Russie était un pays arriéré. Ses dirigeants avaient des conceptions marxistes, mais, après Octobre, ils sont vite revenus à leurs vieilles idées. Vorochilov et les autres me répétaient : « Mais comment pouvez-vous penser que les masses chinoises, si arriérées, pourraient établir la dictature du prolétariat ? »

En Allemagne, ils espéraient maintenant un miracle pour casser le cou de la social-démocratie ; leur politique avait tout à fait échoué, n'avait pas réussi à détacher les masses d'elle. D'où cette nouvelle tentative pour s'en débarrasser... Staline espérait que le parti communiste allemand remporterait une victoire et penser qu'il avait un « plan » pour permettre au fascisme de prendre le pouvoir est absurde. C'est une déification de Staline.

*James.* - Il les a obligés à arrêter leur opposition au plébiscite rouge<sup>30</sup>. Il a fait dire à Remmele<sup>31</sup> : « Après Hitler, notre tour ». Il leur a fait arrêter les combats de rue contre les fascistes.

*Trotsky.* - « Après Hitler, notre tour ! », c'était une fanfaronnade, un aveu de faillite ; Vous y accordez trop d'importance !

*Schüssler*<sup>32</sup> - - On a arrêté les combats de rue parce que les détachements armés étaient de petits détachements du P.C. De bons camarades se faisaient constamment descendre. Dans la mesure où l'ensemble des ouvriers n'y prenaient pas part, ils ont renoncé. Ce fut un de leurs zigzags.

*Trotsky.* - Vous y êtes ! Ils ont fait toutes sortes de choses. Il leur est même arrivé de proposer le front unique.

<sup>21</sup> La lettre au congrès qu'on appelle « testament » de Lénine mentionnait la faiblesse de Boukharine sous l'angle de la dialectique.

<sup>22</sup> C'est évidemment dans les travaux du philosophe allemand Friedrich Hegel (1770-1831) que l'on peut trouver la meilleure initiation à la dialectique.

<sup>23</sup> Ce sont là les deux plus célèbres formules de Boukharine dans sa défense de la politique de concessions aux paysans aisés, les koulaks. Le 17 avril 1925, dans un discours au théâtre Bolchoï, il avait notamment dit : « Aux paysans, à tous les paysans, nous devons dire : enrichissez-vous et ne craignez pas que la contrainte s'exerce sur vous ! » Sans renoncer à l'orientation, il avait dû pourtant désavouer la formule jugée excessive.

<sup>24</sup> L'« orientation vers Genève » signifie la position des socialistes favorables à la S.D.N., donc aux alliés occidentaux.

<sup>25</sup> Il s'agit de John Ross Campbell (1894-1969) qui avait adhéré au C.P.G.B. en 1922 et fut d'ailleurs exclu du bureau politique en 1929. Bien des délégués eurent des réactions initiales hostiles : Togliatti (Ercoli) par exemple.

<sup>26</sup> Trotsky ne fait pas toujours aussi ouvertement qu'ici le lien entre la politique stalinienne en Espagne et l'élimination des vieux-bolcheviks en U.R.S.S. que l'opposition du P.C. tchèque, avec Guttman et Kalandra, avait opérée d'emblée.

<sup>27</sup> Dans les années vingt, Staline disait que Trotsky était partisan de « la révolution en permanence ».

<sup>28</sup> Il s'agit de la lettre du 7 août 1923 de Staline à Boukharine et Zinoviev ; cf. P. Broué, *op. cit.*, pp. 704-705.

<sup>29</sup> Zinoviev, porte-parole en 1925 de la Nouvelle Opposition, affirmait qu'Octobre avait été inspiré par « la philosophie de l'égalité ». Mais la lutte contre « le nivellement gauchiste » avait été l'un des leitmotivs de Staline.

<sup>30</sup> A l'été 1931, les nazis avaient réclamé l'organisation d'un référendum en Prusse, nécessaire pour y écarter du pouvoir le gouvernement social-démocrate minoritaire au Landtag. Les communistes allemands, d'abord hostiles, tournèrent ensuite et firent campagne pour le plébiscite qu'ils appelaient « rouge » tandis que les nazis l'appelaient « brun ». Ils appelèrent les ouvriers à voter contre les social-démocrates et avec les nazis dans ce référendum.

<sup>31</sup> Hermann Remmele (1880-1939), dirigeant du K.P.D., était l'auteur de cette formule peu opportune mais qui avait le mérite de bien résumer la politique suicidaire du K.P.D. qui se résignait à la victoire des nazis et s'en consolait en pensant qu'elle le débarrasserait de la social-démocratie.

<sup>32</sup> Otto Schüssler (1905-1982), ouvrier saxon membre de l'Opposition de gauche, avait été secrétaire de Trotsky à Prinkipo, puis membre du S.I. sous le nom d'Oscar Fischer. Il venait, après bien des avatars, d'arriver au Mexique sans passeport et avait repris à la mi-février ses fonctions de secrétaire allemand auprès de Trotsky.

James. - *Duranty*<sup>33</sup> a dit en 1931 qu'ils ne voulaient pas la révolution en Espagne.

Trotsky. - Ne prenez pas au sérieux ce que dit Duranty. Litvinov<sup>34</sup> voulait dire qu'ils n'étaient pas responsables de ce qui arrivait en Espagne. Il ne pouvait pas le dire lui-même, aussi l'a-t-il fait dire par Duranty. Peut-être même qu'ils ne voulaient pas d'ennuis avec l'Espagne, avec les difficultés qu'ils avaient chez eux... Mais je dirais que Staline souhaitait sincèrement le triomphe du parti communiste allemand en Allemagne 1930-1933...

De même, vous ne pouvez pas considérer l'Internationale Communiste comme un simple instrument de la politique extérieure de Staline. En France, en 1934, le parti communiste était tombé de 80000 adhérents à 30000. Il fallait avoir une politique nouvelle. Nous ne connaissons pas les archives de l'I.C., la correspondance, etc. En même temps, Staline cherchait une nouvelle politique étrangère. Des deux côtés, il y a eu ces tendances qui ont produit ce nouveau tournant. Il y a différents aspects d'un même processus. Le parti communiste français n'est seulement une agence de Moscou, mais une organisation nationale, avec des députés, etc<sup>35</sup>.

Tout cela n'est cependant pas très dangereux, bien que cela révèle un grand manque du sens des proportions que de dire que toute notre propagande n'a eu aucun sens. S'il en était ainsi, nous aurions fait faillite. Ce qui est beaucoup plus dangereux, c'est attitude sectaire vis-à-vis du Labour Party.

Vous dites que j'ai avancé le mot d'ordre [de gouvernement] Blum-Cachin<sup>36</sup> sans réserves. Puis vous vous souvenez de « Tout le pouvoir aux soviets » et vous dites que le front unique n'était pas le soviét. C'est la même approche sectaire.

James. - *En Angleterre, nous avons eu des difficultés à revendiquer un gouvernement du Labour avec les réserves nécessaires.*

Trotsky. - En France, dans notre presse, dans nos archives, dans notre propagande, nous avons régulièrement fait toutes les réserves nécessaires. Votre échec en Angleterre est dû à la maladresse, au manque de souplesse aussi, du fait de la longue domination de la pensée bourgeoise en Angleterre. Je dirais aux ouvriers anglais : « Vous refusez d'approuver mes idées ? Bien, peut-être me suis-je mal expliqué. Peut-être êtes-vous stupides. De toute façon, j'ai échoué. Mais, maintenant, vous croyez en votre parti. Allez-vous laisser Chamberlain<sup>37</sup> garder le pouvoir ? Portez votre parti au pouvoir. Je vous aiderai de toutes mes forces. Je sais qu'il ne fera pas ce que vous voulez, mais, puisque vous ne me croyez pas et que nous sommes petits, je vous aiderai à l'y porter. »

C'est très important d'évoquer périodiquement ces questions. Je suggérerais que vous écriviez un article de discussion sur ces points et que nous le publiions dans notre presse.

---

<sup>33</sup> Walter *Duranty* (1884-1957) avait été correspondant du *New York Times* en U.R.S.S. et les trotskystes avaient utilisé ses dépêches sur l'Espagne pour interpréter la politique de l'I.C.

<sup>34</sup> Maksim M. Wallach dit *Litvinov* (1876-1951) avait succédé à Tchitchérine comme commissaire du peuple aux affaires étrangères.

<sup>35</sup> C'est la première fois, dans cette période, que Trotsky souligne l'intégration d'un parti communiste dans une société bourgeoise donnée. Il reviendra sur la question.

<sup>36</sup> Trotsky avait lancé la formule « gouvernement Blum-Cachin » comme forme concrète du gouvernement ouvrier, ou gouvernement P.S.-P.C. Cf. Trotsky, *Le Mouvement communiste en France*, p. 214. Léon *Blum* (1872-1950), haut fonctionnaire venu tard à l'activité politique avait été l'inspirateur dans la S.F.I.O. de la « résistance » à l'adhésion à l'Internationale communiste, puis le maître à penser de la S.F.I.O. après la scission de Tours. Marcel *Cachin* (1869-1958), ancien guesdiste, social-patriote rallié ensuite au « centre » pendant la guerre, avait rejoint les communistes lors de la scission. Il était plus un symbole qu'un dirigeant.

<sup>37</sup> Neville *Chamberlain* (1869-1940), d'une grande famille d'industriels de Birmingham, conservateur longtemps décidé à la politique de « concessions » à Hitler, signataire de l'accord de Munich, était en train de se rallier à la « fermeté ».

## Discussion sur la IV<sup>e</sup> Internationale

Compte rendu sténographique de la seconde discussion entre Trotsky, James et Schüssler. traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

*James. - 1. Je serais heureux d'entendre ce que pense le camarade Trotsky de la fantastique montée de la combativité des ouvriers français et, parallèlement, de l'incontestable déclin de notre propre mouvement en France durant la même période. A la conférence de fondation, on a consacré six séances à la question française<sup>38</sup> et, au dernier moment, il y a eu encore une discussion sur la résolution qu'on allait présenter. Cela donne une idée des difficultés. Cannon et Shachtman<sup>39</sup> pensaient qu'il s'agissait exclusivement d'un problème de direction et d'organisation. Blasco<sup>40</sup> pensait que les camarades français étaient capables d'analyser la situation politique, mais incapables d'intervenir activement dans la lutte des masses. Mon opinion personnelle est qu'un tel état de choses résulte de la composition sociale du groupe, de sa concentration à Paris et de l'intérêt prédominant qu'il porte aux questions purement politiques au détriment des problèmes des usines, encore que j'aie pu remarquer au milieu de 1937 un grand changement de ce point de vue. Je crois cependant qu'il s'agit d'une question qui demande une réflexion et une analyse sérieuse.*

*2. La question de l'Espagne. Je crois qu'il n'est pas trop tard pour commencer, à partir de toutes les sources disponibles, une enquête sur l'activité organisationnelle de nos camarades en Espagne à partir de 1936. D'après tout ce que j'ai entendu dire, 500 camarades bien organisés à l'intérieur du P.O.U.M. auraient été capables d'essayer de prendre le pouvoir en mai 1937<sup>41</sup>. Je crois que nous avons beaucoup à apprendre des méthodes de travail appliquées par nos camarades, à l'intérieur comme à l'extérieur du P.O.U.M.<sup>42</sup>. Et comme, de même qu'en France et peut-être en Hollande, et en Grande-Bretagne où il y a entre nous et la social-démocratie des partis centristes dans lesquels il est vraisemblable que nous ayons à travailler comme nos camarades ont dû le faire dans le P.O.U.M., pour toutes ces raisons, je crois qu'il est très important de travailler à partir de l'expérience réelle de nos camarades en Espagne.*

*3. La section britannique. Vous êtes tous au courant de l'histoire de cette section : la scission de 1936<sup>43</sup> et la formation de deux groupes, l'un enraciné dans le Labour Party<sup>44</sup> et l'autre à l'extérieur<sup>45</sup>. Quand le camarade Cannon est arrivé, à l'été 1938, la Revolutionary Socialist League a résulté d'une fusion entre l'ancienne Marxist League, qui avait fait scission avec Groves<sup>46</sup> et le Marxist Group<sup>47</sup>, et était en contact avec une vingtaine de camarades admirables d'Edinburgh<sup>48</sup>. Le pacte d'unité et de paix stipulait que chaque groupe devait continuer son activité propre et qu'au bout de six mois, on tirerait un bilan. Aux dernières nouvelles, les frictions ont continué et c'est maintenant le groupe à l'intérieur du Labour Party qui domine<sup>49</sup>.*

*Il existe aussi un autre groupe - celui de Lee<sup>50</sup> - à l'intérieur du Labour Party, qui a refusé de rien avoir à faire avec la fusion, disant qu'elle était vouée à l'échec. Le groupe Lee est très actif.*

*J'ai dit au camarade Cannon qu'en fin de compte j'étais arrivé à la conclusion a) que je n'avais aucune objection à ce que même la majorité des camarades du groupe fusionné soient dans le Labour Party, b) mais que le groupe indépendant, avec son journal, devait continuer. En dernière analyse, la fraction dans le Labour Party ne gagnerait pas beaucoup d'adhérents dans les*

<sup>38</sup> La conférence de septembre 1938 ne dura qu'une journée, mais elle avait été précédée de réunions de commissions. James avait assisté à la commission française qui avait traité la question de l'attitude à l'égard du P.S.O.P., du P.C.I. de Molinier. L'unanimité s'était faite sur la triste situation présente de la section française.

<sup>39</sup> James P. Cannon (1890-1974), vétéran du P.C. américain, avait été, avec Max Shachtman (1903-1972), le noyau fondateur de l'Opposition de gauche aux Etats-Unis après le retour de Cannon du VI<sup>e</sup> congrès de l'I.C. à la fin de 1928. Les deux hommes étaient alors les principaux dirigeants de la section américaine de la IV<sup>e</sup> Internationale, le *Socialist Workers Party*, et les « hommes forts » de la conférence de fondation qu'ils avaient préparé directement et par lettre avec Trotsky.

<sup>40</sup> Blasco était le pseudonyme de Pietro Tresso (1893-1943), un ancien dirigeant du P.C. italien, venu à l'Opposition de gauche avec l'« opposition des trois ». Il militait dans la section française, le P.O.I., et avait été délégué à la conférence de fondation.

<sup>41</sup> En mai 1937, les ouvriers de Barcelone s'étaient lancés dans une insurrection qui avait spontanément éclaté après une tentative manquée des forces de police de reprendre le central téléphonique au contrôle des miliciens de la C.N.T.

<sup>42</sup> Le gros des forces trotskystes se trouvait à l'extérieur du P.O.U.M. et ne dépassait pas deux douzaines; les trotskystes étaient exclus du P.O.U.M. dont les fondateurs ex-trotskystes s'étaient engagés à ne pas construire de fraction. C'est au moins ce que les documents nous apprennent. Mais James laisse supposer qu'il y avait à l'intérieur du P.O.U.M. un « travail de fraction » engagé.

<sup>43</sup> La scission de la section britannique avait été consacrée par les deux conférences des 10 et 11 octobre 1936 et le fait que tous les membres n'avaient pas été d'accord pour appliquer la résolution votée sur la section britannique à la conférence internationale de « Genève » en juillet.

<sup>44</sup> Il s'agissait du Militant Group animé par D. D. Harber et Ken Alexander. Il était formé de militants entrés dans le Labour.

<sup>45</sup> Il s'agissait du groupe dit « indépendant », puisqu'il avait été très vite exclu de l'I.L.P., regroupé autour de James et du Journal *Fight*. Rappelons que l'Independent Labour Party (I.L.P.) était une vieille formation centriste.

<sup>46</sup> Reg Groves (né en 1908), membre du P.C., fondateur du « Balham Group », exclu en août 1932, avait été le principal fondateur de la Communist League, puis s'était opposé à l'entrisme dans l'I.L.P. Après la scission de 1933, il était entré dans le Labour Party et était devenu l'un des dirigeants de la Socialist League à Londres. Il s'était séparé de son ancien groupe, la Marxist League.

<sup>47</sup> Il s'agit en réalité du Militant Group.

<sup>48</sup> Il s'agissait du Revolutionary Socialist Party dirigé par Frank Maitland et qui provenait d'une formation « DeLéoniste » du Socialist Labor Party.

<sup>49</sup> Le secrétaire général de la nouvelle organisation était un ancien des jeunesses communistes qui avait rejoint les trotskystes dans le Labour en 1936, Eric Starkey Jackson.

<sup>50</sup> Ralph Lee, militant sud-africain d'origine, se plaignait de n'avoir pas été soutenu contre les calomnies stalinienne par la direction du Militant Group. Bien que le S.I. lui ait donné raison, il avait pris prétexte de cette affaire pour créer sa propre organisation, la Workers International League, avec une poignée de militants, six ou sept au départ dont plusieurs devaient jouer ultérieurement un rôle important dans le mouvement trotskyste britannique (Gerrv Healv. Jock Haston, Betty Hamilton).

circonstances actuelles et notre indépendance de groupe, avec un journal était absolument nécessaire. Wicks, Sara, Sumner<sup>51</sup> et autres, de l'ancienne Marxist League, qui ont travaillé pendant quatre ans dans le Labour Party et s'y trouvaient encore, étaient tout à fait d'accord avec nous sur la nécessité d'une organisation indépendante. Les camarades du Labour Party voulaient un organe comme New International. Nous avons dit non; nous voulions un journal comme l'ancien Militant<sup>52</sup> mi-théorique et mi-d'organisation. Il n'y a pas eu lieu de discuter plus avant la question britannique dans la mesure où on a eu le temps de l'étudier de loin. Il est clair que ni des conseils ni une politique ne peuvent faire des miracles.

La position de l'Independent Labour Party est pourtant importante pour nous<sup>53</sup>. Organisationnellement, il est faible, mais il a quatre députés, un journal qui se vend entre 25000 et 30000 exemplaires par semaine, ses congrès et ses déclarations sont l'objet de publicité dans la presse bourgeoise; il a suffisamment de soutien financier pour présenter quinze candidats aux élections dont la majorité ont perdu le dépôt de 750 livres par candidat. En général, il dit plutôt le même genre de choses que nous et recueille tout le soutien moral et financier qui nous revient, par exemple aux Etats-Unis où il n'y a rien, entre la social-démocratie et nous, du type de ce parti. En outre, l'I.L.P. a passé son temps à s'ouvrir puis se fermer, mais nous avons été incapables d'exploiter les scissions répétées et le mécontentement général de sa gauche. Si nous pouvions scissionner l'I.L.P. et, ainsi que Maxton a, de sa propre initiative, menacé de le faire, entraîner les Ecossais et laisser le champ libre en Angleterre, nous ne pourrions certes pas créer tout de suite un grand parti dirigeant, mais nous ferions un progrès extraordinaire<sup>54</sup>.

Je crois que la résolution de 1936 sur les partis centristes, qui affirmait que l'I.L.P. allait bientôt tomber dans le stalinisme, était une erreur<sup>55</sup> qui a désorienté la section anglaise. Maintenant, il semblerait que nos progrès futurs en Grande-Bretagne dans la direction de l'I.L.P. vont dépendre largement des succès de notre section française (et de sa capacité) à attirer à elle les meilleurs éléments du P.S.O.P.<sup>56</sup>. Je propose cependant que notre section britannique ne néglige nullement l'I.L.P. et que, par des brochures, dans sa presse par des articles, elle concentre son offensive sur ses points faibles et ses divergences internes et s'emploie de son mieux à aggraver les scissions qui se dessinent constamment en son sein afin de faciliter sa destruction.

Il y a enfin la question des camarades qui vont dans les usines, comme on l'a déjà fait dans une ou deux régions d'Amérique du Nord, où les intellectuels, déterminés à entrer en contact avec les masses, sont entrés dans l'industrie de l'alimentation et dans d'autres, partout où cela a été possible et, en certains endroits, avec un grand succès. Il me semble qu'en France et, très certainement en Grande-Bretagne, cela constitue un moyen à tenter pour renforcer ce contact avec les masses qui est l'un des plus gros points faibles de notre parti dans les grandes villes comme Londres, Paris, et dans une certaine mesure, New York, tandis que le parti belge, basé en province sur une région industrielle<sup>57</sup> est extrêmement bien organisé et, en dépit de certaines faiblesses politiques au cours de la dernière période<sup>58</sup>, démontre que, dans toute montée comme celle qui s'est produite en France<sup>59</sup>, il jouerait vraisemblablement un rôle plus important et réaliserait au moins des progrès infiniment plus substantiels que ne l'a fait notre section française.

Trotsky - Oui, la question est de savoir pourquoi nous ne progressons pas en fonction de la valeur de nos idées, qui ne sont pas aussi dénuées de sens que le croient certains de nos amis. Nous ne progressons pas politiquement. Ce fait est l'expression du recul général du mouvement ouvrier dans les quinze dernières années. Quand le mouvement révolutionnaire décline de façon générale, quand une défaite suit une autre défaite, quand le fascisme s'étend sur le monde entier, quand le marxisme officiel s'incarne dans la plus formidable machine à duper les travailleurs, il va de soi que les révolutionnaires ne peuvent travailler que contre le courant historique général. Et cela, quand bien même leurs idées sont aussi intelligentes et exactes qu'on peut le souhaiter. C'est que les masses ne font pas leur éducation à travers des pronostics ou des conceptions théoriques, mais à travers l'expérience générale de leur vie. C'est là l'explication globale : l'ensemble de la situation est contre nous. Il faut que se produise un tournant dans la prise de conscience de classes, dans les réactions et les sentiments des masses, un tournant qui nous donnera la possibilité de remporter un grand succès politique.

Je me souviens des discussions en 1927 à Moscou après l'écrasement des ouvriers chinois par Tchiang Kaï-chek<sup>60</sup>. Nous l'avions prédit dix jours auparavant et Staline nous avait répondu par des affirmations de ce genre : « Borodine<sup>61</sup> est vigilant », « Tchiang

<sup>51</sup> Venu de l'anarchisme, Henry Sara (1888-1953) avait été du Balham Group, puis de la Marxist League. Harry Wicks (né en 1905) cheminot révoqué en 1926, responsable J.C., avait connu le même itinéraire et beaucoup milité dans le comité contre les procès de Moscou dont le secrétaire était Hilary Sumner dit Charles Sumner (1911-1976), petit-fils d'un ami de Lincoln et fils du secrétaire de John Reed, recruté dans le Labour Party en 1934.

<sup>52</sup> Il s'agit ici non de *The Militant*, organe du groupe dans le Labour Party, mais de l'ancien organe de la C.L.A. jusqu'en 1934.

<sup>53</sup> Les trotskystes avaient milité dans l'*Independent Labour Party* de 1933 à 1936 mais en avaient été écartés. James avait souhaité y rester et y continuer un travail.

<sup>54</sup> James reste apparemment fidèle à la stratégie qui avait été la sienne en 1936, où il avait espéré un instant faire passer la coupure entre le fief écossais de Maxton - irrécupérable - et Fenner Brockway qui incarnait à ses yeux la confusion d'une majorité de militants anglais honnêtes.

<sup>55</sup> Cette résolution intitulée « Le Bureau international pour l'unité socialiste révolutionnaire (bureau de Londres) et la IV<sup>e</sup> Internationale » est reproduite dans *Oeuvres*, 10, pp. 209-212. Elle affirmait la nécessité de « dénoncer systématiquement et sans compromissions les hésitations, les équivoques et les actes hypocrites du bureau de Londres en tant qu'obstacle le plus proche et le plus immédiat sur la voie de la poursuite de la construction de la IV<sup>e</sup> Internationale. »

<sup>56</sup> Le P.O.I. était toujours profondément divisé sur la façon dont il devait se comporter à l'égard du P.S.O.P. dont l'existence même lui ôtait pratiquement toute perspective de développement. Le P.S.O.P. était dirigé par Marceau Pivert et formé essentiellement des anciens éléments de la gauche de la S.F.I.O. exclus en juin 38 à son congrès de Royan.

<sup>57</sup> Le bastion de la section belge avait de tout temps été la Fédération de Charleroi et ses mineurs de charbon.

<sup>58</sup> Trotsky faisait à la section belge deux reproches de taille : celui d'avoir soutenu la candidature du premier ministre bourgeois van Zeeland contre le « rexiste » Degrelle, s'alignant ainsi que la position « antifasciste » de capitulation du P.C. et du P.O.B., et celui d'avoir organisé en pays wallon des syndicats scissionnistes après des exclusions de la centrale réformiste.

<sup>59</sup> Allusion à la montée qui avait culminé avec les grèves de juin 1936.

<sup>60</sup> Le maréchal *Tchiang Kai-chek* (1887-1975), ancien chef de l'école militaire du gouvernement de Canton, puis chef militaire et principal dirigeant de ce gouvernement et du parti nationaliste chinois le Guomindang, avait consenti pendant plusieurs années à utiliser les communistes. En avril



Kaï-chek ne peut matériellement nous trahir », etc Huit ou dix jours plus tard, c'était la tragédie et nos camarades exprimèrent leur confiance : notre analyse était si manifestement correcte que tout le monde s'en apercevait et que nous étions sûrs d'entraîner le parti. Je répondis que l'étranglement de la révolution chinoise était mille fois plus important pour les masses que toutes nos prédictions. Nos prédictions pouvaient convaincre une poignée d'intellectuels qui s'intéressaient à ces problèmes, mais pas les masses.

La victoire militaire de Tchiang devait inévitablement provoquer un reflux, une démoralisation, et ne pouvait en rien favoriser la progression d'une fraction révolutionnaire.

Depuis 1917, nous avons connu une longue suite de défaites. Nous sommes comme des gens qui tenteraient d'escalader une montagne et qui recevraient toujours et toujours des avalanches de pierre et de neige. Il s'est créé dans les masses en Asie et en Europe un sentiment nouveau de désespoir. Elles ont entendu quelque chose comme ce que nous disions il y a dix ou quinze ans du parti communiste, et elles sont pessimistes. C'est là l'état d'esprit général des masses. C'est la raison la plus générale. Il ne nous est pas possible de nous situer en dehors du courant historique général, hors de la disposition générale des forces. Le courant est contre nous, c'est clair. Je me souviens de la période entre 1908 et 1913, en Russie. A cette époque aussi nous étions en pleine réaction. En 1905 pourtant, nous avions les ouvriers avec nous, mais en 1908, et même en 1907, déjà, commença la grande réaction, le grand reflux. Tout le monde inventait des mots d'ordre et des méthodes nouvelles pour conquérir les masses, mais personne n'y arrivait. Tout ce qu'on pouvait faire à cette époque, c'était de former des cadres, mais ils fondaient ensuite littéralement. Il se produisit de nombreuses scissions, à droite, à gauche, vers le syndicalisme, ailleurs... Lénine restait à Paris avec un petit groupe, une secte. Il gardait pourtant confiance, car il savait qu'il y aurait bientôt des possibilités de redressement... C'est ce qui se produisit en 1913, où il y eut une vague dont la guerre brisa le développement. Pendant la guerre, il régna d'abord parmi les ouvriers un silence de mort. Les gens qui se réunirent à Zimmerwald<sup>62</sup> étaient en majorité des éléments très confus. Au plus profond des masses, dans les tranchées et ailleurs, il existait bien un état d'esprit nouveau, mais tellement souterrain, tellement terrorisé encore, que nous nous ne pouvions ni l'atteindre ni lui donner une expression. C'est pour cela que le mouvement se sentait si misérable, et même la majorité des gens qui s'étaient rencontrés à Zimmerwald allaient virer à droite pendant le mois suivant. Je ne cherche pas à dégager leurs responsabilités personnelles mais, là aussi, il faut une explication globale : c'est que le mouvement zimmerwaldien avait à nager contre le courant.

Notre situation à nous est incomparablement plus difficile que celle d'aucune autre organisation, à aucune autre époque. Nous avons à subir le poids terrible de la trahison de l'Internationale Communiste qui s'était dressée justement contre la trahison de la II<sup>e</sup> internationale. La dégénérescence de la III<sup>e</sup> Internationale s'est accomplie si rapidement et de façon tellement inattendue que c'est la même génération à qui nous avons autrefois annoncé sa formation qui est encore là pour nous entendre aujourd'hui dénoncer sa trahison. Et ces hommes se souviennent qu'ils ont déjà une fois entendu tout cela.

Il faut tenir compte aussi de l'importance de la défaite de l'Opposition de gauche en Russie. Car la IV<sup>e</sup> Internationale, par sa naissance, est liée à l'Opposition de gauche russe, et les masses, d'ailleurs, nous appellent les « trotskvistes ». On nous dit : « Trotsky veut prendre le pouvoir. Mais pourquoi donc l'a-t-il perdu ? » C'est évidemment une question de fond. Nous devons commencer par y répondre en expliquant la dialectique de l'histoire, de la lutte de classes : toute révolution engendre une réaction. Max Eastman<sup>63</sup> a écrit que Trotsky accordait à la doctrine trop d'importance et que, s'il avait eu plus de bon sens, il n'aurait pas perdu le pouvoir. Effectivement, il n'est rien au monde qui soit plus convaincant que le succès et rien de plus repoussant, surtout pour les larges masses, qu'une défaite.

Il faut donc ajouter la dégénérescence de l'Internationale communiste, d'un côté, et, de l'autre, la terrible défaite de l'Opposition de gauche en Russie, suivie de son extermination. Ces faits-là sont mille fois plus convaincants pour la classe ouvrière que notre pauvre petit journal, même quand il atteint le tirage fantastique des cinq mille exemplaires de notre *Socialist Appeal*<sup>64</sup>. Nous sommes sur un frêle esquif au milieu d'un courant terrible. Sur cinq ou six bateaux, l'un coule, et on dit tout de suite que c'est la faute du pilote. Mais la véritable raison n'est pas là. La vérité, c'est que le courant était trop fort. Voilà l'explication la plus générale, celle que nous ne devons jamais oublier, si nous ne voulons pas sombrer dans le pessimisme ou le découragement, nous qui sommes l'avant-garde de l'avant-garde. Car cette ambiance marque tous les groupes qui se rassemblent autour de notre drapeau. Il y a des éléments courageux qui n'aiment pas aller dans le sens du courant : c'est leur caractère. Il y a des gens intelligents qui ont mauvais caractère, n'ont jamais été disciplinés et ont toujours cherché une tendance plus radicale ou plus indépendante : ils ont trouvé la nôtre. Mais les uns et les autres sont toujours plus ou moins des outsiders, à l'écart du courant général du mouvement ouvrier. Leur grande valeur a évidemment son côté négatif, car celui qui nage contre le courant ne peut pas être lié aux masses. Aussi la composition sociale d'un mouvement révolutionnaire qui commence à se construire n'est-elle pas à prédominance ouvrière. Ce sont les intellectuels qui sont les premiers mécontents des organisations existantes. Par tout, il y a aussi beaucoup d'étrangers qui, dans leur propre pays, ne se seraient sans doute pas mêlés aussi facilement au mouvement ouvrier. Un Tchèque sera plus facilement membre de la IV<sup>e</sup> Internationale au Mexique ou aux Etats-Unis qu'en Tchécoslovaquie même. Et de même pour un Français aux Etats-Unis. Car l'atmosphère nationale exerce une profonde influence sur les individus.

Les juifs, par exemple, sont souvent à moitié étrangers, pas tout à fait assimilés : ils adhèrent volontiers à toute tendance nouvelle, critique, révolutionnaire ou à moitié révolutionnaire, que ce soit en politique, en art ou en littérature. Une tendance révolutionnaire nouvelle, qui va contre le courant général dominant de l'histoire à un moment donné, se cristallise d'abord autour d'hommes qui sont plus ou moins coupés de la vie nationale, dans quelque pays que ce soit : et c'est précisément pour eux qu'il est le plus

1927, s'alliant à la pègre et aux banques, il les avait massacrés à Shanghai et mis hors-la-loi dans tout le pays. La politique de soumission du P.C.C. à Tchiang, conçue et défendue par Staline et Boukharine, avait été critiquée par Trotsky et l'Opposition de gauche.

<sup>61</sup> Mikhaïl M. Grusenbergh, dit *Borodine* (1884-1951), un ancien bundiste qui avait vécu aux Etats-Unis et au Mexique, avait été envoyé en septembre 1923 comme représentant du P.C.U.S. auprès du Guomindang. Il parla en Chine avec l'autorité d'un représentant de Moscou jusqu'à son rappel en juillet 1927.

<sup>62</sup> La Conférence de Zimmerwald, en septembre 1915, marque le premier regroupement internationaliste conséquent dans le cours de la guerre.

<sup>63</sup> Max Eastman (1883-1969), intellectuel américain, ami de la révolution russe, était lié à Trotsky dont il fut le traducteur. Il était en train d'abandonner le marxisme.

<sup>64</sup> *Socialist Appeal* était l'organe du Socialist Workers Party, la section américaine de la IV<sup>e</sup> Internationale.

difficile de pénétrer dans les masses. Bien entendu, nous devons critiquer la composition sociale de notre organisation et la modifier, mais nous devons aussi comprendre qu'elle n'est pas tombée du ciel, qu'elle est déterminée, au contraire, aussi bien par la situation objective que par le caractère de notre mission historique en cette période.

Cela ne veut pas dire que nous puissions nous satisfaire d'une telle situation. Pour la France, par exemple, il existe, en outre, une vieille tradition du mouvement ouvrier qui n'est pas sans rapport avec la composition sociale du pays, surtout dans le passé : d'un côté une mentalité petite-bourgeoise - l'individualisme - et de l'autre, un *élan*, une extraordinaire capacité d'improvisation. Si on les compare à l'époque classique de la II<sup>e</sup> Internationale, on s'aperçoit que le parti socialiste français et la social-démocratie allemande, avaient au parlement le même nombre d'élus. Mais il n'est même pas possible de comparer les organisations. Les Français étaient tout juste capables de collecter 25 000 francs, et encore au prix des pires difficultés, tandis que pour les Allemands, trouver un demi-million ne posait pas de problèmes. Les Allemands avaient dans leurs syndicats plusieurs millions d'ouvriers, les Français, eux, quelques millions qui ne payaient pas leurs cotisations. Engels terminait en ces termes une lettre dans laquelle il avait caractérisé l'organisation française : « Et comme d'habitude, les cotisations ne rentrent pas ! »

Notre organisation française souffre de la même maladie, le mal français traditionnel, cette incapacité d'organisation et, bien entendu, en même temps, de l'absence des conditions qui permettraient l'improvisation. En outre, dans la mesure où la France a connu une montée ouvrière, elle s'est produite en liaison avec le Front populaire. Dans ce contexte, la défaite du Front populaire a constitué la preuve que nous avons raison comme, auparavant, l'extermination des ouvriers chinois. Mais une défaite est une défaite, et elle se retourne directement contre les tendances révolutionnaires, au moins jusqu'à ce que se produise une nouvelle montée à un niveau supérieur. Il nous faut nous préparer surtout et attendre un élément nouveau, un facteur nouveau dans la configuration générale des forces.

Il y a en France des camarades comme Naville<sup>65</sup> et d'autres qui sont venus à nous, il y a quinze, seize ans, alors qu'ils étaient encore de tout jeunes gens; ce sont maintenant des hommes mûrs, et, pendant toute leur vie consciente, ils n'ont reçu que des coups, subi que des défaites, de terribles défaites, et ils en ont l'habitude. Ils apprécient hautement la justesse de leurs conceptions, ils sont capables de bonnes analyses, mais ils n'ont jamais été capables de pénétrer dans les masses, d'y travailler, ils n'ont jamais pu apprendre à le faire. Or il est terriblement nécessaire de regarder ce qui se passe dans les masses. Mais nous avons en France des camarades qui sont ainsi.

Je connais beaucoup moins bien la situation britannique, mais je crois qu'il y a là aussi des gens comme ça.

Pourquoi avons-nous perdu des hommes ? Après ces terribles défaites mondiales, la montée ouvrière en France s'est réalisée à un niveau très bas, très primitif politiquement, sous la direction du Front populaire. Toute la période du Front populaire a été une sorte de caricature de notre révolution de février. C'est une honte pour la France, qui traversait voici cent cinquante ans, la plus grande révolution bourgeoise du monde, que ce mouvement ouvrier ait eu à passer par une caricature de la révolution russe.

*James. - Vous ne rejetterez donc pas toute la responsabilité sur le parti communiste ?*

*Trotsky. - Il constitue un facteur important dans l'élaboration de la mentalité des masses, et on peut dire, en effet, que la dégénérescence du parti communiste a été un facteur très actif.*

En 1914, les bolcheviks dominaient complètement le mouvement ouvrier. Les statistiques les plus sérieuses démontrent qu'à la veille de la guerre les bolcheviks ne représentaient pas moins des trois quarts de l'avant-garde ouvrière. Pourtant, avec le début de la révolution de février, les éléments les plus arriérés, les paysans, les soldats, et même d'anciens ouvriers bolcheviques ont été attirés dans ce courant Front populaire. Le parti bolchévique fut réduit à l'isolement et très affaibli. Le courant général était à un bas niveau politique, mais il était puissant et il aboutit finalement à la révolution d'Octobre. Il s'agit d'une question de rythme. En France, venant après toutes ces défaites, le front populaire a attiré des éléments qui avaient des sympathies pour nous sur le plan des idées, mais qui étaient engagés dans le mouvement des masses, et nous avons été encore plus isolés qu'auparavant, du moins pendant quelque temps.

Il faut tenir compte de tous ces éléments. Je peux même affirmer que nombre de nos dirigeants - attention, pas tous !, surtout dans les sections les plus anciennes, se verront rejetés hors du mouvement de masse révolutionnaire lors du nouveau tournant et que de nouveaux dirigeants, une direction fraîche, naîtront dans le courant révolutionnaire.

En France, la régénération de notre groupe a commencé<sup>66</sup> avec l'entrée dans le parti socialiste. Cette politique ne fut pas clairement comprise par tous; elle nous permit pourtant de gagner de nouveaux militants. Malheureusement, ces recrues étaient habituées à un milieu large et, après la scission, elles se sont un peu découragées. Au fond, elles n'étaient pas suffisamment trempées, elles n'ont pas su s'accrocher et elles ont été reprises par le courant du Front populaire. C'est regrettable, mais explicable.

En Espagne, ces mêmes raisons ont joué un rôle identique, en plus ce déplorable facteur qu'a constitué le comportement du groupe de Nin<sup>67</sup>. C'est lui qui représentait en Espagne l'Opposition de gauche russe, et, au cours de la première année nous n'avons pas tenté de mobiliser et d'organiser nos forces de façon indépendante. Nous espérions pouvoir gagner Nin à une conception correcte, etc. En public, l'Opposition de gauche le soutenait. Dans une correspondance privée, nous avons essayé de le convaincre, de le pousser, mais nous n'avons pas réussi. Nous avons perdu du temps. Fallait-il le faire? C'est difficile à dire. Si

<sup>65</sup> Pierre Naville (né en 1904) était venu à l'Opposition de gauche en 1927 mais c'était déjà sur une base « oppositionnelle » qu'il avait adhéré au P.C. ; il n'était tout de même pas alors en culottes courtes.

<sup>66</sup> La fraction trotskyste était entrée en 1934 dans la S.F.I.O., en août-septembre, constituant le « G.B.L. » (Groupe bolchevik-léniniste de la S.F.I.O.). Ses premières recrues avaient été les dirigeants des Jeunesses de l'Entente de la Seine.

<sup>67</sup> Andrés Nin Pérez (1892-1937) avait été secrétaire national de la C.N.T. puis secrétaire, à Moscou, de l'Internationale syndicale rouge. Membre de l'Opposition de gauche et de sa commission internationale, il avait été exclu du parti en 1928 et expulsé d'U.R.S.S. en 1930. Revenu en Espagne, il avait tergiversé, envisageant de militer dans les rangs de l'organisation de Maurin et n'apparaissant pas en leader de l'Opposition de gauche comme l'aurait souhaité Trotsky. Devenu le dirigeant de la Izquierda comunista en 1932, il avait eu de multiples conflits avec Trotsky et leur correspondance (larges extraits dans *La Révolution espagnole*) s'était interrompue en 1933. Nin avait participé ensuite à la fondation du P.O.U.M. dont il avait été secrétaire national à partir de juillet 1936. Il avait été « conseiller » (ministre) de la Généralité de Catalogne. Arrêté en juin 1937, livré au G.P.U. ou enlevé par lui, il avait été torturé et assassiné.

nous avons eu en Espagne un camarade expérimenté, nous aurions connu une situation bien plus favorable, mais nous n'en avons pas un seul. Nous avons placé nos espoirs en Nin, et sa politique a consisté en une série de manœuvres personnelles, destinées à esquiver ses propres responsabilités. Il jouait avec la révolution. Il était sincère, mais sa mentalité était celle d'un menchevik. C'était là un handicap effroyable, et qu'il était difficile de ne surmonter qu'au moyen de formules correctes mais falsifiées dès le départ par ceux-là même qui nous représentaient dans la première période, les Nin. N'oubliez pas que nous avons perdu la première révolution, celle de 1905... Avant 1905, nous avions une tradition de grand courage et d'esprit de sacrifice, des forces. Après, nous étions réduits à l'état de misérable minorité, de trente à quarante hommes peut-être. Puis il y eut la guerre...

*James. - Combien le parti bolchevique comptait-il de militants ?*

Trotsky. - En 1910, dans tout le pays, quelques dizaines. Il y en avait pas mal en Sibérie. Mais en fait ils n'étaient pas organisés. Les gens que Lénine pouvait atteindre par lettre ou par un agent n'étaient pas plus de trente ou quarante. Notre tradition, les idées que nous avions répandues parmi l'avant-garde ouvrière constituaient un extraordinaire capital qui devait être utilisé, plus tard, au cours de la révolution, mais pratiquement, à cette date, nous étions complètement isolés.

L'Histoire a ses lois propres, très puissantes, plus puissantes que notre propre conception théorique de l'histoire ! Aujourd'hui en Europe, c'est la catastrophe, le déclin, l'extermination de tous les pays. Cela pèse lourdement sur les ouvriers. Ils voient d'un côté toutes ces combinaisons diplomatiques, ces mouvements d'armées, et de l'autre un groupe minuscule avec un petit journal qui donne les explications. Or le problème, pour eux, c'est qu'ils vont être mobilisés demain, que leurs enfants peuvent être tués. Il y a une terrible disproportion entre la tâche et les moyens.

Si la guerre éclate maintenant, et il semble qu'elle doive éclater -, dans le premier mois, nous perdrons les deux tiers des militants que nous avons en France aujourd'hui. Ils seront dispersés d'abord : jeunes, ils seront mobilisés; mais subjectivement, ils resteront fidèles au mouvement. Quant à ceux qui ne seront ni arrêtés, ni mobilisés et qui resteront fidèles, - peut-être trois ou quatre, je ne peux dire combien au juste -, ils seront complètement isolés.

C'est seulement après plusieurs mois que critique et dégoût commenceront à se manifester à une grande échelle et un peu partout : nos camarades isolés, un blessé dans un hôpital, un soldat dans une tranchée, ou une femme dans un village, sentiront que l'atmosphère a changé, et prononceront une parole hardie. Et celui-là même qui était un camarade tout à fait inconnu dans une section parisienne deviendra le leader d'un régiment, d'une division et se sentira un dirigeant révolutionnaire. C'est caractéristique de notre période.

Je ne veux pas dire par là qu'il faille nous résigner à l'impuissance de notre organisation française. Je crois sincèrement que, si les camarades américains nous aident, nous pouvons gagner le P.S.O.P. et faire un grand bond en avant. La situation est en train de mûrir et elle insiste pour que nous sachions exploiter cette occasion. Si nos camarades se laissent convaincre qu'il faut virer, la situation changera. Nos camarades américains doivent absolument retourner en Europe, et ne pas se contenter de donner des conseils. Avec le secrétariat international, il faut décider que notre section doit entrer dans le P.S.O.P. Il compte plusieurs milliers de membres<sup>68</sup>. Pour une révolution, la différence n'est pas énorme mais pour le travail de préparation de l'avant-garde, elle est considérable. Avec des éléments neufs, nous pouvons faire un énorme pas en avant.

Maintenant, aux Etats-Unis, nous avons un autre type de travail, et je crois que nous pouvons être très optimistes sans nous faire d'illusions, et sans exagérer. Aux Etats-Unis, nous avons un crédit-temps supérieur. La situation n'est pas immédiatement aussi pressante, aussi aiguë. C'est important.

Ensuite, je suis d'accord avec le camarade Stanley<sup>69</sup> qui écrit que nous pouvons maintenant remporter des succès très importants dans les pays coloniaux et semi-coloniaux. Nous avons un mouvement très important en Indochine<sup>70</sup>. Je suis absolument d'accord avec le camarade James qu'il nous est possible d'avoir un très important mouvement nègre, parce que ces gens n'ont pas traversé de la même manière l'histoire des deux dernières décennies. En tant que masse, ils n'ont rien su de la révolution russe, ni de la III<sup>e</sup> Internationale. Ils peuvent commencer l'histoire comme si elle en était à ses débuts. Il nous faut absolument du sang frais. C'est pourquoi nous avons plus de succès dans la jeunesse. Dans la mesure où nous avons pu l'aborder, nous avons eu de bons résultats. Les jeunes sont très attentifs à un programme révolutionnaire, clair et honnête.

La Grande-Bretagne et l'I.L.P. ? C'est aussi une tâche particulière. Je l'ai suivie d'un peu plus près quand j'étais en Norvège. Il me semble que nos camarades qui sont entrés dans l'I.L.P. ont fait avec lui la même expérience que nos camarades américains avec le S.P. Mais tous nos camarades ne sont pas entrés dans l'I.L.P. et, autant que j'aie pu le voir, ils ont mené une politique opportuniste et c'est pourquoi leur expérience dans l'I.L.P. n'a pas été si bonne. L'I.L.P. est resté presque comme il était avant, alors que le P.S. américain s'est vidé. Je ne sais comment il faut l'aborder maintenant. C'est une organisation de Glasgow<sup>71</sup>. C'est un appareil local, avec de l'influence sur la machine municipale, dont j'ai dire qu'elle était très corrompue. C'est un travail à part de Maxton.

Les révoltes de la base sont un phénomène familier dans l'I.L.P. Au cours de la préparation d'un congrès, Fenner Brockway<sup>72</sup> devient le patron de la partie qui se rebelle et obtient la majorité. Maxton annonce alors qu'il va démissionner. Fenner Brockway s'écrie : « Non, nous abandonnerons notre victoire ? Nous pouvons abandonner nos principes, pas notre Maxton ! »<sup>73</sup>. Je crois

<sup>68</sup> L'évaluation de Trotsky est d'une grande prudence. Jean-Paul Joubert dans *Révolutionnaires de la S.F.I.O.* estime à 10 000 l'effectif initial du P.S.O.P., mais pense que ce chiffre baissa très vite en particulier au lendemain de la crise internationale de Munich qui le divisa profondément.

<sup>69</sup> Sherman Stanley était le pseudonyme de Stanley Platrik (1915-1981), un jeune militant du S.W.P. gagné dans les jeunesses socialistes, Y.P.S.L. Il se passionnait pour les Indes et avait pris des contacts notamment avec le parti socialiste du congrès et avait commencé à échanger une correspondance avec Trotsky.

<sup>70</sup> Trotsky disposait d'une information assez succincte sur l'activité du groupe trotskyste indochinois que dirigeait Ta Tu Thau et qui éditait *La Lutte* à Saïgon.

<sup>71</sup> Le bastion de l'I.L.P. se trouvait à Glasgow dont son principal dirigeant James Maxton (1885-1946) était député depuis 1922.

<sup>72</sup> Archibald Fenner Brockway (né en 1888) était secrétaire général de l'I.L.P. et James avait pensé pouvoir le gagner, en 1935, une date à laquelle Trotsky avait perdu toute illusion, à supposer qu'il en ait eu, à ce sujet.

<sup>73</sup> Trotsky fait allusion ici au congrès de Keighton de l'I.L.P. les 11 et 12 avril 1936 ; le chantage de Maxton à la démission avait conduit Brockway et ses partisans à remettre en cause un vote du congrès et faire se déjuger ce dernier. Cf. *Œuvres* 9 pp. 203-210.

que le plus important, c'est de les compromettre - de les rouler dans la boue -, les Maxton et les Brockway. Il faut les identifier avec des ennemis de classe. Il faut compromettre l'I.L.P. par des attaques féroces, impitoyables, contre Maxton. Il est le bouc émissaire de tous les pêchés du mouvement britannique, en particulier de l'I.L.P. C'est par de telles attaques, concentrées contre Maxton, des attaques systématiques dans notre presse, que nous pourrons hâter la scission dans l'I.L.P. En même temps, il nous faut souligner que, si Maxton est le laquais de Chamberlain<sup>74</sup>, Fenner Brockway, lui, est le laquais de Maxton.

*James. - Et que pensez-vous d'un journal indépendant, pour fustiger Maxton, etc. ?*

*Trotsky* - C'est une question pratique. Si notre section en France entre dans le P.S.O.P., je crois que le S.I. devrait publier la *Quatrième Internationale* pour tous les pays de langue française, deux fois par mois. C'est juste une question de possibilité juridique. Je crois que, même si nous travaillons à l'intérieur du Labour Party, il nous faut avoir un journal indépendant, non pas en opposition à nos camarades qui sont dedans, mais plutôt pour échapper au contrôle de l'I.L.P.

---

<sup>74</sup> James Maxton avait déclaré à la Chambre des Communes qu'il approuvait entièrement ce que Chamberlain avait fait pour la paix pendant la période de crise internationale qui s'était terminée par les accords de Munich (Cf. *Œuvres* 19, pp. 144-148).

## Autodétermination pour les nègres américains

4 avril 1939

Compte rendu d'une discussion à Coyoacan entre Trotsky, C.L.R. James, gardes et secrétaires (T 4561) traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library. Nous avons traduit « negro » par « nègre » - ce qui est la traduction correcte, qui ne comporte pas la connotation péjorative que le terme revêt parfois aujourd'hui en français.

Trotsky. - Le camarade George<sup>75</sup> propose que nous discussions la question nègre en trois parties, la première devant être consacrée à la question programmatique de l'autodétermination pour les Noirs.

James. - On a déjà distribué les propositions de base pour la question nègre et il faut seulement traiter de la question de l'autodétermination. Personne ne dénie aux Nègres le droit à l'autodétermination. La question est de savoir si nous devrions le défendre. En Afrique et dans les Indes occidentales, nous défendons l'autodétermination parce qu'une grande majorité du peuple la revendique. En Afrique, les grandes masses du peuple considèrent l'autodétermination comme une restauration de leur indépendance. Aux Indes occidentales, où il y a une population de même origine que les Nègres en Amérique, il y a eu développement d'un sentiment national. Les Nègres y sont en majorité. On entend déjà, chez les plus avancés l'idée d'une nation indienne occidentale et il est très probable que, même en supposant qu'on offre aux Nègres des droits complets de citoyens de l'Empire britannique, ils s'y opposeraient probablement et souhaiteraient être absolument libres et indépendants. C'est progressiste. C'est un pas dans la direction juste. Nous affaiblissons l'ennemi. Nous plaçons les travailleurs dans une position de progresser à grands pas vers le socialisme.

En Amérique, la situation est différente. Le Noir aspire désespérément à devenir un citoyen américain. Il dit : « Je suis ici depuis le début ; j'ai fait ici tout le travail dans les premiers temps. Les Juifs, les Polonais, les Italiens, les Suédois et autres sont venus ici et ont tous les privilèges. Vous dites que certains Allemands sont des espions. Je ne serai jamais espion. Je n'ai personne pour qui espionner. Et pourtant vous m'excluez de l'armée et des droits de citoyenneté. »

En Pologne et en Catalogne, il y a une tradition de langue, de littérature et d'histoire qui s'ajoute à l'oppression économique et politique et contribue à souder la population autour de cette revendication progressiste de l'autodétermination. Il n'en est pas ainsi en Amérique. Examinons certains événements historiques du développement des Nègres en Amérique.

Garvey<sup>76</sup> a lancé le mot d'ordre « Retour à l'Afrique » mais les Nègres qui l'ont suivi ne croyaient pas dans leur majorité qu'ils allaient réellement retourner en Afrique. Nous savons que ceux qui le suivaient, aux Indes occidentales, n'avaient pas la moindre intention de retourner en Afrique, mais qu'ils étaient heureux de suivre une direction militante. Et il y a le cas de la femme noire qui avait été bousculée dans un bus par une femme blanche et qui lui dit : « Attendez que Marcus<sup>77</sup> soit au pouvoir et vous serez traités vous autres comme vous le méritez. » De toute évidence elle ne pensait pas à l'Afrique.

Simplement, il y a eu cette concentration sur les problèmes des Nègres parce que les travailleurs blancs en 1919 n'étaient pas développés. Il n'y avait pas d'organisation politique de quelque importance appelant noirs et blancs à s'unir. Les Nègres revenaient juste de la guerre - militants et n'ayant reçu aucune proposition d'assistance, ils se concentraient sur leurs propres affaires.

Il faudrait en outre mentionner néanmoins que, lorsqu'il s'est produit à Chicago une émeute raciste, elle avait été délibérément provoquée par les patrons. Quelque temps avant qu'elle n'éclate, les ouvriers des conserves de viande, blancs et noirs, avaient frappé et défilé dans le quartier nègre de Chicago où la population noire avait acclamé les blancs de la même manière et où ils avaient applaudi les Nègres. Pour les capitalistes, c'était un phénomène très dangereux et ils se sont occupés de créer des frictions raciales. A une étape ultérieure, des autos, avec des blancs à l'intérieur, fonçaient dans le quartier noir en tirant à vue. La presse capitaliste jouait sur les différences et c'est elle qui eut l'initiative des émeutes afin de diviser la population et de ramener les Nègres à se replier sur eux-mêmes.

Pendant la crise, il y a eu une renaissance de ces mouvements nationalistes. Il y a eu un mouvement pour le 49<sup>e</sup> Etat et on a assisté au développement du mouvement autour du Liberia<sup>78</sup>. Ces mouvements ont eu une réelle importance jusqu'à 1934 au moins.

Puis il y a eu en 1936 l'organisation du C.I.O. John L. Lewis<sup>79</sup> a nommé un département nègre spécial. Le New Deal faisait des avances aux Nègres. Nègres et blancs combattirent ensemble dans plusieurs conflits. Ces mouvements nationalistes tendaient à disparaître dans la mesure où les Nègres voyaient l'occasion de combattre avec les ouvriers organisés et de gagner quelque chose.

Le danger, si nous défendions et propagions une politique d'autodétermination, est que ce serait le moyen le plus sûr de diviser et d'embrouiller les ouvriers du Sud. Les travailleurs blancs ont des siècles de préjugés à surmonter, mais aujourd'hui nombre d'entre eux travaillent avec les Nègres dans le syndicat des métayers du Sud<sup>80</sup>, et avec le développement de la lutte il existe toutes les possibilités qu'ils soient capables de surmonter ces préjugés séculaires. Mais, que nous demandions, nous, que les Nègres aient

<sup>75</sup> George était alors le pseudonyme de James qui sera bientôt J. R. Johnson. Nous avons indiqué James par la suite.

<sup>76</sup> Marcus Garvey (1887-1940), né à la Jamaïque, imprimeur puis journaliste, venu aux E.-U. en 1917, y fonda l'Universal Negro Improvement Association, « le seul mouvement nègre de masses ayant jamais existé en Amérique », écrit Daniel Guérin qui qualifie par ailleurs Garvey de « mi-prophète, mi-charlatan ». (Où va le Peuple américain ? t. II, p. 217).

<sup>77</sup> Il s'agit de Garvey.

<sup>78</sup> Le mouvement national pour l'établissement d'un 49<sup>e</sup> Etat proposait la création d'un Etat nègre dans une région peu peuplée des Etats-Unis où les nègres seraient invités à résider. Il n'eut pas une énorme importance. A l'initiative d'une American Colonization Society fondée en 1817, une vingtaine de milliers d'esclaves nègres affranchis furent transportés en Afrique à partir de 1822 donnant naissance au Liberia où ils constituèrent la couche dominante. L'idée du « Liberia » comme pays des Nègres fut reprise dans les années trente, sans grand écho.

<sup>79</sup> John L. Lewis (1880-1969), ancien dirigeant des mineurs avait pris la tête de l'organisation syndicale industrielle et créé le C.I.O.

<sup>80</sup> La Sharecroppers Union avait attiré bien des militants et notamment l'ex-mustiste devenu trotskyste, le Noir Ernst Rice McKinney.

leur propre Etat à eux, c'est en demander trop aux ouvriers blancs, surtout quand les Nègres eux-mêmes n'émettent pas cette revendication. Les mots d'ordre de l'« annulation des dettes », de la « confiscation des grands domaines », etc., suffisent parfaitement pour les conduire au combat en commun, et, sur la base de la lutte économique, mener un combat uni pour l'abolition toute discrimination sociale.

Aussi je propose concrètement : 1) Nous sommes pour le droit d'autodétermination. 2) S'il apparaissait chez les Nègres la revendication du droit d'autodétermination, nous devrions la soutenir. 3) Nous ne nous détournerons pas de notre chemin pour lancer ce mot d'ordre et nous ne dresserons pas une barrière qui n'est pas nécessaire entre nous-mêmes et le socialisme. 4) Il faut étudier ces mouvements; celui que conduisait Garvey, celui pour le 49° Etat, celui qui tourne autour du Liberia. Découvrir les groupes de la population qui les soutenaient et sur cette base évaluer dans quelle mesure existe chez les Nègres cette revendication de l'autodétermination.

Hudson<sup>81</sup>. - Il me semble qu'on peut diviser le problème en un certain nombre de phases différentes :

Sur la question de l'autodétermination, je pense qu'il est clair que tout en étant pour l'autodétermination, y compris l'indépendance, cela ne signifie pas nécessairement que nous sommes pour l'indépendance. Nous sommes pour que, dans certains cas, dans certains lieux, ils aient le droit de décider eux-mêmes s'ils seront ou no indépendants ou quels arrangements gouvernementaux particuliers devraient être conclus avec le reste du pays.

Sur la question de l'autodétermination comme nécessairement réactionnaire - je crois que c'est aller trop loin. L'autodétermination pour diverses nations et groupes n'est pas opposée à un monde socialiste futur. Je pense que la question a été traitée dans une polémique entre Lénine et Piatakov du point de vue de la Russie - celle de l'autodétermination des différents peuples de Russie<sup>82</sup>, alors qu'on construisait toujours un pays unifié. Les deux ne sont pas nécessairement contradictoires. La société socialiste ne sera pas construite sur des peuples soumis, mais par un peuple libre. Le caractère réactionnaire ou progressiste de l'autodétermination est déterminé par la question de savoir si elle fait ou non avancer la révolution sociale. C'est là le critère.

Sur ce qui a été dit, que nous ne devrions pas défendre une chose si les masses ne la désirent pas, ce n'est pas juste. Nous ne défendons pas les choses seulement parce que les masses désirent. La question fondamentale du socialisme entrerait dans cette catégorie. Aux Etats-Unis, seul un faible pourcentage de la population veut le socialisme, et pourtant nous le défendons. Ils peuvent vouloir la guerre, mais nous nous y opposons. Les questions qu'il nous faut résoudre sont les suivantes : Cela aidera-t-il à la destruction de l'impérialisme américain ? Si un tel mouvement apparaît, le peuple le voudra-t-il au fur et à mesure du développement de la situation ?

Je crois que ces mouvements nationalistes dont vous parlez ont existé pendant des années et que, dans chaque cas, la lutte était menée par une poignée de gens, mais qu'au moment de la crise sociale les masses se ralliaient à de tels mouvements. La même chose peut arriver en rapport avec l'autodétermination des Nègres.

Il me semble que ce que l'on appelle la « ceinture noire » est la fraction surexploitée de l'économie américaine. Elle présente toutes les caractéristiques d'une partie soumise d'un empire. Elle a toute la pauvreté extrême et l'inégalité politique. Elle a la même structure financière - Wall Street exploite les éléments petits bourgeois et à leur tour les ouvriers pauvres. Elle présente simplement un champ d'investissement et une source de profits. Elle a toutes les caractéristiques d'une partie d'un empire colonial. C'est également une question régionale, car les blancs ont bien été contraints aussi d'éprouver un sentiment de réaction contre le capital financier.

Il serait également intéressant d'étudier le possible développement futur de la question nègre. On a vu que, quand les Nègres ont été amenés dans le Sud, ils y sont restés pendant de nombreuses décennies. Quand il y a eu la guerre, beaucoup ont émigré vers le Nord et ont formé là une partie du prolétariat. Mais cette tendance ne peut plus jouer. Le capitalisme ne connaît pas la même expansion qu'auparavant. En fait, pendant la dépression, nombre de Nègres sont revenus vers les fermes. Il est possible qu'au lieu d'une tendance à l'émigration, il y ait maintenant une tendance des Nègres à rester dans le Sud.

Et puis il y a d'autres facteurs. La question des machines à cueillir le coton qui signifie que les travailleurs seront par milliers chassés de leur travail.

Pour en revenir à la question de l'autodétermination. Il existe la possibilité qu'au cœur de la crise sociale la manifestation du radicalisme connaisse une double phase : en même temps que la lutte pour l'égalité économique et sociale on pourra trouver la revendication du contrôle de leur propre Etat. Même en Russie, quand les bolchéviks ont pris le pouvoir, le peuple polonais ne se contentait pas de penser que cela signifiait pour lui la fin de l'oppression. Il revendiquait le droit de contrôler à sa façon son propre destin. Un tel développement est possible dans le Sud.

Les autres questions sont importantes, mais je ne crois pas qu'elles soient fondamentales - qu'une nation doive avoir sa propre langue, sa propre culture, sa propre tradition. Dans une certaine mesure, ils ont développé une culture propre. Dans toutes les bibliothèques publiques, on peut trouver des livres-fiction, anthologies, etc. - qui expriment un sentiment nouveau de race.

Maintenant, du point de vue des Etats-Unis, le retrait de la « ceinture noire » signifie l'affaiblissement de l'impérialisme américain, avec le retrait d'un grand champ d'investissement. C'est un coup en faveur de la classe ouvrière américaine.

Il me semble que l'autodétermination ne s'oppose pas à la lutte pour l'égalité sociale, politique et économique. Dans le Nord, une telle lutte est immédiate et le besoin est aigu. Dans le Nord, le mot d'ordre de l'égalité économique et politique est un mot d'ordre - une question immédiate. Sous un angle pratique, personne ne suggère que nous lancions le mot d'ordre de l'autodétermination en tant que mot d'ordre d'agitation, mais comme un mot d'ordre programmatique qui pourrait devenir à l'avenir un mot d'ordre d'agitation.

<sup>81</sup> Carlos Hudson (né en 1908), économiste diplômé de l'université de Minnesota licencié pour avoir tenté de fonder un syndicat d'enseignants, collaborait à la presse ouvrière, le *Northwest* puis *Industrial Organizer* du Local 544 à Minneapolis, puis le *Socialist Appeal* où il signait Carl O'Shea.

<sup>82</sup> Iouri L. Piatakov (1890-1937), d'abord anarchiste, avait en effet polémique contre Lénine sur la question nationale pendant la guerre. Sous le nom de Kievsky, et en collaboration avec Boukharine et Evgeniia Bosch, il avait élaboré en novembre 1915 des « thèses sur le droit à l'autodétermination » qu'il considérait comme « utopique » et nuisible parce que « générateur d'illusions ».

*Il y a aussi un autre facteur qu'on pourrait appeler le facteur psychologique. Si les Nègres pensent que c'est une tentative pour leur imposer une ségrégation, alors il vaudrait mieux s'abstenir de lancer ce mot d'ordre jusqu'à ce qu'ils soient convaincus que tel n'est pas le cas.*

*Trotsky.* - Je ne comprends pas très bien si le camarade [James] George propose d'éliminer le mot d'ordre d'autodétermination pour les Nègres de notre programme ou si c'est que nous ne disons pas que nous sommes prêts à faire tout notre possible pour l'autodétermination des Nègres s'ils la désirent. Que nous l'éliminions ou non, c'est une question qui concerne l'ensemble du parti. Nous sommes prêts à les aider s'ils la veulent. En tant que parti, nous ne pouvons rester absolument neutres là-dessus. Nous ne pouvons pas dire qu'elle serait réactionnaire. Elle n'est pas réactionnaire. Nous ne pouvons pas leur dire de constituer un Etat parce que cela affaiblirait l'impérialisme et serait par conséquent bon pour nous, ouvriers blancs. Cela serait contre l'internationalisme même. Nous ne pouvons pas leur dire : « Restez ici, même au prix du progrès économique. » Nous pouvons leur dire : « C'est à vous de décider. Si vous voulez prendre une partie du pays, c'est bien, mais nous ne voulons pas décider à votre place. »

Je crois que les différences entre les Indes occidentales, la Catalogne, la Pologne et la situation des Noirs aux Etats ne sont pas aussi décisives. Rosa Luxemburg<sup>83</sup> était contre l'autodétermination pour la Pologne. Elle pensait que c'était réactionnaire et fantastique, aussi fantastique que de demander le droit du voler. Cela démontre qu'elle ne possédait pas l'imagination historique nécessaire dans ce cas. Les grands propriétaires et les représentants de la classe dirigeante polonaise étaient également opposés à l'autodétermination, pour leurs raisons propres.

Le camarade James a utilisé trois verbes : « soutenir », « défendre », et « injecter » l'idée d'autodétermination. Je ne propose pas que le parti défende, je ne propose pas qu'il injecte, mais seulement qu'il proclame notre devoir de soutenir la lutte pour l'autodétermination si les Nègres eux-mêmes la revendiquent. Il ne s'agit pas de nos camarades nègres. Il s'agit des 13 ou 14 millions de Nègres. Ils ne savent pas encore clairement ce qu'ils veulent maintenant et il faut leur faire crédit pour l'avenir. Et ils décideront alors.

Ce que vous avez dit du mouvement Garvey est intéressant - mais cela prouve que nous devons être prudents et larges - ne pas nous baser sur le statu quo. La femme nègre qui a dit à la femme blanche : « Attendez que Marcus soit au pouvoir, et vous serez traités, vous autres, comme vous le méritez » exprimait simplement son désir d'un Etat qui soit le sien. Les Noirs américains se sont rassemblés sous le drapeau du « Retour à l'Afrique » parce qu'il leur semblait une réalisation possible de leur propre désir d'une maison à eux. Ils ne voulaient pas réellement aller en Afrique ? C'était l'expression d'un désir mystique d'une maison où ils seraient libres de la domination des blancs et dans laquelle ils contrôleraient leur propre destin. C'était aussi un désir d'autodétermination. Il s'est exprimé autrefois sous une certaine forme religieuse et il prend maintenant la forme du rêve d'un Etat indépendant. Ici, aux Etats-Unis, les blancs sont si puissants, si cruels et si riches que le pauvre métayer nègre n'ose pas dire, même à lui-même, qu'il veut prendre pour lui une partie du pays. Garvey en parlait avec chaleur, tout était beau et ce serait merveilleux. N'importe quel psychanalyste dira que le contenu réel de ce rêve était le désir d'avoir leur propre maison. Ce n'est qu'un argument en faveur de la décision d'en injecter l'idée. C'est seulement un argument qui permet de prévoir la possibilité de donner à leur rêve une forme plus réaliste.

Si le Japon envahit les Etats-Unis et que les Nègres sont appelés à combattre - ils peuvent commencer à se sentir menacés d'abord d'un côté, puis de l'autre, et finalement, éveillés, ils peuvent dire : « Nous n'avons rien à faire avec aucun de vous. Nous aurons notre propre Etat. »

Mais l'Etat nègre pourrait entrer dans une fédération. Si les Nègres américains réussissaient à créer leur propre Etat, je suis certain qu'après quelques années de satisfaction, et d'orgueil de leur indépendance, ils éprouveraient le besoin d'entrer dans une fédération. Même si la Catalogne, qui est une province très industrialisée et hautement développée, avait réalisé son indépendance, cela n'aurait constitué qu'un pas vers une fédération.

Les Juifs d'Allemagne et d'Autriche ne désiraient rien plus que d'être les meilleurs chauvins allemands. Le plus misérable de tous était le social-démocrate Austerlitz<sup>84</sup>, l'éditeur de l'*Arbeiter Zeitung*. Mais maintenant, avec la tournure des événements, Hitler ne leur permet pas d'être des chauvins allemands. J'ai vu une photocopie écœurante, récemment, d'un acteur juif, arrivant en Amérique et se courbant pour baiser le sol des Etats-Unis. Alors, ils vont recevoir quelques bons coups de poings des fascistes aux Etats-Unis et iront baiser le sol de la Palestine.

Il existe une alternative à l'alternative révolutionnaire victorieuse. Il est possible que le fascisme parvienne au pouvoir avec son délire radical, l'oppression, et la réaction des Noirs sera pour l'indépendance raciale. Le fascisme aux Etats-Unis sera dirigé contre les Juifs et les Nègres, mais particulièrement contre les Nègres et de la plus terrible manière. On créera une condition « privilégiée » pour les ouvriers blancs américains sur le dos des Nègres. Les Nègres ont fait tout ce qui était possible pour devenir partie intégrante des Etats-Unis, psychologiquement et politiquement. Nous devons prévoir que leur réaction démontrera sa puissance pendant la révolution. Ils y entreront avec une grande méfiance vis-à-vis des Blancs. Nous devons rester neutres sur cette question et garder la porte ouverte pour toutes les possibilités tout en promettant notre soutien entier s'ils veulent créer leur propre Etat indépendant.

Autant que je sois informé, il me semble que l'attitude du P.C. d'en faire un mot d'ordre impératif était fausse<sup>85</sup>. C'était comme si les Blancs disaient aux Nègres : « Vous devez constituer votre ghetto à vous. » C'est un manque de tact et c'est faux, et ne peut que repousser les Nègres. Ils ne peuvent l'interpréter que comme la volonté des Blancs d'être séparés d'eux. Nos camarades nègres peuvent dire : « La IV<sup>e</sup> Internationale dit que si nous voulons être indépendants, elle nous aidera de toutes les manières possibles, mais c'est à nous de choisir. Cependant, moi, en tant que nègre membre de la IV<sup>e</sup> Internationale, je pense que nous

<sup>83</sup> Rosa Luxemburg (1870-1919), dirigeante de la social-démocratie polonaise avait, à partir de 1897, milité dans la social-démocratie allemande. Elle niait également la nécessité du mot d'ordre du « droit à l'autodétermination ». Elle fonda le K.P.D. et fut assassinée peu après.

<sup>84</sup> Friedrich Austerlitz (1862-1931), ancien employé de commerce, était devenu rédacteur en chef du quotidien socialiste autrichien en 1895. Il écrivit des articles ultra-chauvins en 1914 (dont l'un titré « Nach Paris! »), puis devint pacifiste en 1916. Trotsky l'avait personnellement connu.

<sup>85</sup> Au cours de la « troisième période » ultra-gauchiste, le P.C. américain lança le mot d'ordre de « République nègre indépendante » établie dans la région du Sud où se trouvait la majorité des Nègres, la « ceinture noire ».

devons rester dans le même Etat que les Blancs », etc. Ils peuvent prendre part à la formation d'une idéologie politique et raciale des Nègres.

*James. - Je suis très heureux que nous ayons eu cette discussion parce que je suis entièrement d'accord avec vous. Il me semble que c'est l'idée, en Amérique, que nous devons défendre, comme l'a fait le P.C. Vous semblez penser qu'il existe une possibilité que les Nègres veuillent l'autodétermination plus grande que je ne la crois probable. Nous sommes cent pour cent d'accord sur l'idée que vous avez mise en avant que nous devrions être neutres dans ce développement.*

*Trotsky. - C'est le mot « réactionnaire » qui m'a gêné.*

*James. - Laissez-moi citer le document : « S'il veut l'autodétermination, alors aussi réactionnaire qu'elle puisse être à tous les autres égards, il appartiendrait au parti révolutionnaire de lancer ce mot d'ordre. » Je considère l'idée de séparer comme un pas en arrière quand c'est d'une société socialiste qu'il s'agit. Si les ouvriers blancs tendent la main au Nègre, ce dernier ne voudra pas de l'autodétermination.*

*Trotsky. - C'est trop abstrait, parce que la réalisation de ce mot d'ordre ne peut être obtenue que quand les 13 ou 14 millions de Nègres sentiront que la domination des Blancs est terminée. Combattre pour la possibilité de réaliser un état indépendant est un signe d'un sérieux réveil moral et politique. Cela constituerait un formidable pas en avant révolutionnaire. Cette montée aurait immédiatement les meilleures conséquences économiques.*

*Hudson. - Je pense qu'on pourrait établir une analogie en relation avec les collectivités et la distribution de la terre des grands domaines. On peut considérer comme réactionnaire la division de grands domaines en petits lots, mais il n'en est pas nécessairement ainsi. La question est de savoir si les paysans veulent exploiter ces domaines collectivement ou individuellement. Nous donnons des conseils aux paysans, nous ne les forçons pas - c'est leur affaire. Certains diraient que la division des grands domaines en petits lots serait économiquement réactionnaire, mais ce n'est pas ainsi [que cela se pose].*

*Trotsky. - C'était également la position de Rosa Luxembourg. Elle soutenait que l'autodétermination serait aussi réactionnaire que la division des grands domaines.*

*Hudson. - La question de l'autodétermination est également liée à celle de la terre et il faut l'examiner dans ses manifestations non seulement politiques, mais aussi économiques.*



## Le voyage de Siéva

4 avril 1939

---

Lettre à G. Rosenthal (9827), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

---

Cher Camarade Gérard<sup>86</sup>,

Nous avons reçu votre communication télégraphique par Roberts<sup>87</sup> et nous vous avons répondu par télégramme à l'adresse de Roberts. Nous avons reçu hier vos lettres à Van<sup>88</sup> du 22 et 24 mars. Il n'est pas nécessaire de vous dire toute notre reconnaissance, à vous comme à Marguerite<sup>89</sup> et à tous les amis qui nous ont aidés dans cette affaire si importante.

Je suis un peu inquiet des menaces de Molinier<sup>90</sup>. Il y a des traits de gangstérisme dans ce groupe et dans son chef. Vous devez personnellement prendre vos précautions. De même pour le garçonnet avant qu'il ne quitte le pays.

Marguerite serait naturellement la meilleure accompagnatrice. Mais quand pourrait-elle le faire ? Chaque semaine de retard est dangereuse. Dans ces conditions, la meilleure solution serait le voyage de Natalia<sup>91</sup> en France. Elle pourrait personnellement approcher le garçonnet<sup>92</sup> avant qu'il n'entre dans une nouvelle maison. Je ne crois pas que l'opposition des autorités françaises soit sérieuse. Natalia aurait un passeport mexicain et pourrait rentrer à n'importe quel moment. Il ne s'agit que d'un séjour très court, qui n'a naturellement aucun objectif politique. Je crois que votre intervention énergique au Quai d'Orsay, service des étrangers, pourrait être décisive et réglerait la question.

Je vous écrirai demain sur les archives.

---

<sup>86</sup> Gérard Rosenthal (né en 1903), vieux militant de l'Opposition de gauche (à Moscou en 1927) était un des dirigeants du P.O.I., mais aussi l'avocat de Trotsky. Il venait de prévenir Trotsky que son petit-fils disparu, Siéva, était retrouvé.

<sup>87</sup> Roberts était le pseudonyme de l'américain Harold R. Isaacs (né en 1910) ancien journaliste en Chine qui y avait rompu avec le stalinisme et rejoint le trotskysme. Il était le relais postal de Trotsky à New York avec l'Europe.

<sup>88</sup> Jean van Heijenoort (né en 1912), étudiant en mathématiques, était dans sa septième année auprès de Trotsky comme secrétaire.

<sup>89</sup> Marguerite Thévenet (1879-1962) était la compagne d'Alfred Rosmer personnellement liée aux Trotsky depuis 1915. Elle avait joué un rôle décisif dans l'affaire qui préoccupe ici Trotsky.

<sup>90</sup> Raymond Molinier (né en 1904) avait longtemps joui de la confiance de Trotsky dont il avait été l'homme de confiance de la tête de la section française. Mais la rupture avait été consommée entre eux en 1935 avec l'affaire de *La Commune*. Il était exclu de la IV<sup>e</sup> Internationale et dirigeait le P.C.I. Trotsky le soupçonnait d'avoir inspiré l'enlèvement de son petit-fils Siéva par Jeanne Martin qui était sa femme légitime et la compagne de Sedov (voir *Oeuvres*, 19).

<sup>91</sup> Natalia Sedova (1882-1962) était la compagne de Trotsky.

<sup>92</sup> Le « garçonnet » était Vsiévolod P. Volkov, dit Siéva (né en 1926). Fils de Zinaïda, fille aînée de Trotsky qui s'était suicidée à Berlin en 1933, et de Platon I. Volkov, enseignant, déporté comme « trotskyste », il avait été élevé ensuite par son oncle Léon et la compagne de celui-ci, Jeanne Martin des Pallières, épouse de Raymond Molinier. Pour empêcher Trotsky de prendre l'enfant avec lui au Mexique, Jeanne Molinier avait fait disparaître ce dernier en le plaçant sous une fausse identité dans un pensionnat religieux des Vosges. Gérard Rosenthal avait retrouvé sa trace et Marguerite Rosmer était allée le chercher. Il restait maintenant à régler la question du voyage au Mexique qu'il ne pouvait faire seul.

## Nos divergences avec Diego Rivera

5 avril 1939

---

Déclaration signée *Clave*, dans le numéro de cette revue d'avril 1939.

---

La mise au point du 20 mars du camarade Diego Rivera<sup>93</sup> concernant la création du Partido Revolucionario Obrero y Campesino ne sert qu'à éclairer encore plus les divergences fondamentales entre nous, non seulement sur la question des élections, mais sur les principes fondamentaux de la lutte de classes prolétarienne.

Il est inutile de commencer une discussion sur la question de savoir qui a pris l'initiative de créer le nouveau parti, les ouvriers de la Casa del Pueblo ou Diego Rivera lui-même. Il nous suffit qu'il en soit le secrétaire politique et porte ainsi l'entière responsabilité de cette organisation et de sa politique.

Nous considérons un parti prolétarien comme l'instrument essentiel pour la libération de la classe ouvrière. La base d'un tel parti doit comporter non seulement des revendications empiriques et conjoncturelles, mais un programme de mots d'ordre de transition, et, ce qui est le plus important, le programme de la révolution sociale. L'idée qu'on puisse créer un parti ad hoc pour une conjoncture concrète donnée est absolument incroyable et opportuniste par essence. Un parti ouvrier avec un soi-disant « programme minimum » est *eo ipso* un parti bourgeois. C'est un parti qui entraîne les ouvriers à soutenir la politique bourgeoise ou les politiciens bourgeois.

Un parti ouvrier marxiste révolutionnaire pourrait discuter la question de savoir s'il est judicieux, dans cette situation concrète, de soutenir l'un des candidats bourgeois<sup>94</sup>. Nous pensons que, dans les conditions données, ce serait faux. Mais la question posée devant nous par l'activité de Diego Rivera est infiniment plus importante. En réalité, le camarade Rivera a organisé et dirige un nouveau parti sur un programme petit-bourgeois, réformiste, sans aucun lien international, avec un nom anti-marxiste (Un parti d'ouvriers et de paysans) et il oppose ce parti à la IV<sup>e</sup> Internationale qu'il juge opportuniste dans les élections.

Imaginons un instant que notre politique dans les élections soit fautive : ce n'est qu'un épisode. Peut-on imaginer qu'un marxiste place les divergences sur une question de deuxième ou de troisième ordre au-dessus du programme de la révolution mondiale, rompe ses liens internationaux et devienne secrétaire général d'un nouveau parti ?

Ce seul fait démontre que les divergences sont infiniment plus profondes que ne le croit le camarade Rivera dans son extravagante impulsivité.

Nous devons ajouter qu'avant la création, totalement inattendue, de ce nouveau parti, il a élaboré un autre programme en vue d'une alliance avec la C.G.T. qui s'intitule anarchiste.

Ce programme du camarade Rivera comportait d'inadmissibles concessions aux doctrines anarchistes. On sait que cette alliance n'a pas été réalisée car ses prétendus alliés, les dirigeants de la C.G.T., ont abandonné leur soi-disant anarchisme au bénéfice d'une politique bourgeoise réactionnaire<sup>95</sup>.

Après cela, le camarade Rivera a élaboré un document dans lequel il accusait la III<sup>e</sup> Internationale de Lénine et la IV<sup>e</sup> Internationale de transformer les « anarchistes » en réactionnaires bourgeois<sup>96</sup>. Nous ne pouvions bien entendu accepter cette apologie des fakirs bourgeois anarchistes et ces accusations contre les Internationales marxistes.

Maintenant le camarade Rivera invoque des lettres du camarade Trotsky<sup>97</sup>. Nous n'entrerons pas dans ce débat qui n'a rien à voir avec nos divergences fondamentales. Nous mentionnons simplement que ces lettres du camarade Trotsky ont été écrites après la démission de Diego Rivera et ne peuvent donc être la cause de sa démission.

Après sa démission, le camarade Rivera a déclaré qu'il demeurerait un sympathisant actif. Si les mots des hommes ont un sens, alors sympathisant actif signifie un homme qui aide le parti de l'extérieur. Mais pouvons-nous qualifier de sympathisant un homme qui crée un nouveau parti, l'oppose à la IV<sup>e</sup> Internationale et à sa section mexicaine ? Est-il possible de croire que le secrétaire politique d'un parti ouvrier et paysan à programme réformiste bourgeois n'a pas de divergences avec la IV<sup>e</sup> Internationale ?

Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour retenir Diego Rivera et l'empêcher de faire des pas irréparables. Nous n'avons pas réussi. Entraîné par son propre tempérament et son esprit fantastique, il a commis une série d'erreurs ; et chacune de ces erreurs a été pour lui une raison supplémentaire de chercher une sorte de miracle qui prouverait aux autres que c'était lui qui avait raison. C'est sur cette ligne qu'il a essayé d'opposer la Casa del Pueblo<sup>98</sup> à la IV<sup>e</sup> Internationale, de gagner la C.G.T., et qu'il dirige aujourd'hui le parti révolutionnaire ouvrier et paysan. Il est tout à fait clair pour tout marxiste que cette nouvelle entreprise

---

<sup>93</sup> Diego Rivera (1886-1957), l'un des plus grands peintres mexicains, ancien du P.C.M., avait rejoint la section mexicaine en 1936 et contribué à obtenir pour Trotsky le droit d'asile au Mexique. Il l'avait en outre logé à Coyoacán dans la « Maison bleue » qui appartenait à sa femme, Frida Kahlo. Un conflit s'était développé entre Trotsky et lui, à la fin de 1938, et ne cessait de s'envenimer. Le peintre avait démissionné de la IV<sup>e</sup> Internationale et venait d'annoncer la fondation d'un nouveau parti, le parti révolutionnaire ouvrier et paysan (P.R.O.C.) avec l'appui de petits syndicats ouvriers.

<sup>94</sup> Dans un article signé *Clave*, Trotsky avait déjà expliqué que les partisans de IV<sup>e</sup> Internationale au Mexique ne participeraient pas à la campagne électorale, déjà sérieusement entamée, pour la succession du président Cardenas. Au départ, Diego Rivera semble avoir souhaité la candidature du chef de file de la « gauche », du parti unique, le général Francisco *Mugica* (1884-1954), qui avait de la sympathie pour Trotsky.

<sup>95</sup> La C.G.T., dirigée depuis peu par Julio Ramirez, venait de tourner le dos à ses principes d'« apolitisme » et d'adhérer au P.R.M., parti gouvernemental officiel.

<sup>96</sup> *Clave* ne publia pas cet article ce qui provoqua un autre conflit avec Rivera.

<sup>97</sup> Rivera citait dans sa polémique une lettre de Trotsky à Frida Kahlo (*Oeuvres*, 20, pp. 52-55).

<sup>98</sup> La Casa del Pueblo regroupait autour du syndicat des ouvriers boulangers quelques petits syndicats d'origine syndicaliste révolutionnaire dont Rivera avait pendant quelque temps entraîné les dirigeants à la Ligue mexicaine et dont il voulait faire les cadres du P.R.O.C.

constituera un inévitable fiasco pour lequel nous ne pouvons porter la moindre responsabilité devant les ouvriers du Mexique et du monde. Nous devons déclarer ouvertement que non seulement Rivera a démissionné de la IV<sup>e</sup> Internationale, mais, que par son activité politique, il s'est mis lui-même fondamentalement en dehors de la IV<sup>e</sup> Internationale. Quand il s'agit de principes, nous ne pouvons admettre aucune concession, même à une personnalité aussi importante que Diego Rivera.

Nous ne pouvons prévoir si la nouvelle et inévitable débâcle qui l'attend enseignera au camarade Rivera le chemin du retour vers la IV<sup>e</sup> Internationale, ou s'il sera définitivement absorbé par le courant des intellectuels qui sont aujourd'hui en train de rompre avec le marxisme en faveur d'un mélange d'anarchisme, de libéralisme, d'individualisme etc. Inutile de le dire, nous espérons que c'est la première hypothèse qui se réalisera.

## Une organisation nègre

5 avril 1939

Compte-rendu sténographique de la discussion entre Trotsky, C.L.R. James et les secrétaires et gardes américains à Coyoacán (T 4562), traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

*Trotsky.* - Il est très important de savoir s'il est souhaitable et s'il est possible de créer une telle organisation de notre propre initiative. Notre mouvement est familiarisé avec des formes comme le parti, les syndicats, les organisations éducatives, les coopératives; mais c'est là un type nouveau d'organisation, qui ne coïncide pas avec les formes traditionnelles. Nous devons examiner la question sous tous les angles pour savoir si c'est ou non souhaitable et sous quelle forme nous devrions participer à cette organisation.

Si un autre parti avait organisé un tel mouvement de masse, nous y participerions certainement en tant que fraction, pourvu qu'il compte des ouvriers, des petits bourgeois pauvres, des paysans pauvres, etc. Nous y entrerions pour y travailler pour notre parti. Mais c'est une autre chose. Ce qui est proposé ici, c'est que nous en prenions l'initiative. Même sans connaître la situation concrète dans les milieux nègres aux Etats-Unis, je crois que nous pouvons admettre que personne, en dehors de notre parti, n'est capable de constituer un tel mouvement sur une base réaliste. Bien entendu, les mouvements dirigés par des chefs nègres improvisés, comme nous l'avons vu dans le passé, exprimaient plus ou moins le refus, l'incapacité, la perfidie de tous les partis existants.

Aucun des partis ne peut assumer une pareille tâche, car ils sont ou bien impérialistes pro-Roosevelt<sup>99</sup> ou bien impérialistes, anti-Roosevelt. Une telle organisation des Nègres opprimés signifie pour eux l'affaiblissement de la « démocratie » et du Grand Capital. C'est vrai également des stalinien. Aussi le seul parti capable de commencer une telle action est-il le nôtre.

Mais la question demeure de savoir si nous prenons sur nous l'initiative de constituer une telle organisation des Nègres en tant que Nègres - non avec l'objectif de gagner quelques éléments à notre parti, mais avec l'objectif de faire un travail d'éducation systématique afin de les élever sur le plan politique. Quelle devrait être la forme - quelle devrait être la ligne correcte de notre politique ? C'est notre question.

*Hudson.* - Ainsi que je l'ai dit au camarade James, le parti communiste a organisé l'*American Negro Labor Congress* et la *League of Struggle for Negro Rights*. Aucun n'a eu de grand succès. Tous deux étaient médiocrement organisés. Je pense personnellement qu'il faudrait mettre sur pied une telle organisation, mais je pense qu'il faudrait le faire avec soin et seulement après avoir étudié tous les facteurs impliqués, de même que les causes de l'effondrement des deux organisations que je viens de mentionner. Nous devons être certains d'une base de masse. Créer une ombre de nous-mêmes ne servirait qu'à discréditer l'idée et ne bénéficierait à personne.

*Trotsky.* - Qui étaient les dirigeants de ces organisations ?

*Hudson.* - Fort-Whiteman, Owen, Haywood, Ford, Patterson<sup>100</sup>; Bob Minor<sup>101</sup> était le dirigeant du travail nègre du P.C.

*Trotsky.* - Qui sont les dirigeants aujourd'hui ?

*Curtiss.* - La majorité sont au P.C., autant que je sache. Quelques-uns ont quitté le mouvement.

*Owen.* - Le camarade James semble avoir l'idée qu'il existe une bonne chance de construire une telle organisation dans un avenir immédiat. J'aimerais qu'il élabore.

*James.* - Je pense que ce serait un succès parce que j'ai rencontré beaucoup de Nègres et parlé avec nombre d'organisations nègres. J'ai présenté le point de vue de la IV<sup>e</sup> Internationale particulièrement sur la question de la guerre et chaque fois il y a eu beaucoup d'applaudissements et un accueil très enthousiaste à ces idées. Un grand nombre de ces Noirs haïssent le parti communiste [...] Jusqu'au dernier congrès, 79 % des membres nègres du P.C. dans l'Etat de New York, 1579 personnes, avaient quitté le P.C. J'ai rencontré beaucoup de gens représentatifs, et ils veulent maintenant former une organisation nègre, mais ne désirent pas rejoindre la IV<sup>e</sup> Internationale. Je suis venu à la conclusion qu'il existait une possibilité pour une organisation nègre avant mon départ de New York, mais j'ai attendu d'avoir traversé diverses villes des Etats-Unis et pris contact avec la population nègre là. Et j'ai découvert que les impressions que j'avais retirées de New York correspondaient à celles que j'avais éprouvées au cours de ma tournée.

*Trotsky.* - Je ne me suis pas fait d'opinion sur cette question, car je n'ai pas assez d'information. Ce que nous dit maintenant le camarade James est très important. Cela démontre que nous pouvons avoir quelques éléments pour coopérer dans ce domaine,

<sup>99</sup> Franklin D. Roosevelt (1882-1945) était alors président des Etats-Unis, presque au terme de son deuxième mandat. Il semble qu'il préparait avec une infinie prudence une guerre qu'il jugeait inévitable.

<sup>100</sup> Lovett Fort-Whiteman et Chandler Owen avaient été avec A. Philip Randolph parmi les animateurs du *Messenger* fondé en 1917, le premier journal « Nègre et radical », se prononçant pour un « ordre social nouveau ». En 1919, Chandler Owen, qui était aussi un militant syndicaliste, n'était pas allé au parti communiste. Fort-Whiteman choisit le P.C. et se fixa à Moscou. Il devint en 1925 le principal organisateur de l'*American Negro Labor Congress*. Harry Haywood (né en 1898) avait adhéré très jeune à l'*African Blood Brotherhood*. Aux J.C. en 1923, au P.C. en 1925, il passa ensuite cinq ans à Moscou où il fut élève de l'école Lénine. A son retour, contre Fort-Whiteman demeuré sur le terrain de l'« égalité des droits », il défendit la ligne de la « troisième période » sur l'« autodétermination » et le mot d'ordre de « république nègre indépendante ». Il devint secrétaire de la *League of Struggle for Negro Rights*. Mais le fait qu'il s'était identifié avec des positions « gauchistes » lui valut d'être mis à l'écart à l'époque du Front populaire. James W. Ford (1890-1957), d'abord militant de l'A.F.L., compagnon de route dans la T.U.E.L., fonda en 1925 l'*American Negro Labor Congress* à Chicago et adhéra au P.C. en 1926. En 1935, il était suppléant au C.E. de l'I.C. et fut l'un des fondateurs, en 1936, avec A. Philip Randolph, du *Negro National Congress*. William Patterson (né en 1891), militant du P.C., fut également secrétaire de l'*International Labor Defense* et l'un des dirigeants de la *League of Struggle for Negro Rights*.

<sup>101</sup> Robert Minor (1884-1952), fils d'avocat, peintre, d'abord anarchiste, ne rejoignit le P.C. qu'en 1920. Rédacteur en chef du *Daily Worker*, il fut le responsable « blanc » du travail « nègre » dans la direction Lovestone qu'il abandonna à temps pour rallier Browder.

mais en même temps cette information limite les perspectives immédiates de l'organisation. Qui sont ces éléments ? La majorité sont des intellectuels nègres, d'anciens fonctionnaires staliniens et sympathisants. Nous savons qu'aujourd'hui de larges couches d'intellectuels sont en train dans tous les pays de tourner le dos aux staliniens. Nous avons pu observer des gens qui étaient très sympathisants à notre égard : Eastman, Solow, Hook et d'autres<sup>102</sup>. Ils avaient beaucoup de sympathie pour nous tant qu'ils nous considéraient comme l'objet de leur protection. Ils ont abandonné les staliniens et recherché un nouveau champ d'action, particulièrement au cours des procès de Moscou et, pendant cette période, ils étaient nos amis. Mais maintenant que nous avons commencé une campagne vigoureuse, ils nous sont hostiles.

Nombre d'entre eux reviennent à toutes sortes de choses vagues, l'humanisme, etc. En France, Plisnier<sup>103</sup>, le célèbre écrivain, est revenu à Dieu et à la démocratie. Mais pendant que les intellectuels blancs revenaient à Roosevelt et à la démocratie, les intellectuels nègres déçus cherchaient un domaine nouveau sur la base de la question nègre. Bien entendu il nous faut les utiliser, mais ils ne constituent pas la base d'un grand mouvement de masse. On ne peut les utiliser que si on a un programme clair et de bons mots d'ordre.

La question réelle est celle de savoir s'il est ou non possible d'organiser un mouvement de masse. Vous savez que, pour des éléments déçus de ce genre, nous avons créé la F.I.A.R.I.<sup>104</sup>. Pas seulement pour les artistes : tout le monde peut y entrer. C'est quelque chose comme un « refuge » pour intellectuels déçus... C'est une chose; mais vous envisagez que ces intellectuels nègres dirigent un mouvement de masse.

Votre projet aboutirait à créer quelque chose comme une école pré-politique. Qu'est-ce qui en détermine la nécessité ? Deux faits fondamentaux : que les grandes masses des Nègres sont arriérées et opprimées, et que cette oppression est si forte qu'ils doivent la ressentir à tout instant ; qu'ils la ressentent en tant que Nègres. Nous devons trouver la possibilité de donner à ce sentiment une expression politique en termes d'organisation. Vous pouvez me dire qu'en Allemagne ou en Angleterre, nous n'organisons pas de telles organisations, à moitié politiques, à moitié syndicales, à moitié culturelles; nous vous répondrons que nous devons nous adapter aux masses des Nègres tels qu'ils sont aux Etats-Unis.

Je vais vous donner un autre exemple. Nous sommes résolument contre le « tournant français ». Nous avons abandonné notre indépendance afin de pénétrer à l'intérieur d'une organisation centrée. Vous voyez que cette femme noire écrit qu'ils n'adhèrent pas à une organisation trotskyste. C'est le résultat de la déception qu'ils ont éprouvée avec les organisations staliniennes, et aussi de la propagande stalinienne contre nous. Ils disent : « On nous persécute déjà, seulement parce que nous sommes nègres. Si maintenant nous rejoignons les trotskystes, nous serons plus opprimés encore ! »

Pourquoi avons-nous pénétré dans le parti socialiste et dans le P.S.O.P. ? Si nous n'étions pas l'aile gauche, subissant les coups les plus sévères, notre pouvoir d'attraction serait cent fois plus grand, et les gens viendraient à nous. Mais maintenant il nous faut pénétrer dans les autres organisations, garder notre tête sur nos épaules et leur dire que nous ne sommes pas aussi mauvais qu'ils le disent.

Il y a une certaine analogie avec les Nègres. Ils ont été réduits en esclavage par les blancs. Ils ont été libérés par les blancs (prétendue « libération »). Ils ont été guidés et égarés par les blancs et n'ont pas eu leur indépendance politique. Ils avaient besoin d'une activité pré-politique, en tant que Nègres. Théoriquement il me paraît tout à fait clair qu'il faudrait créer une organisation spéciale pour une situation spéciale. Le seul danger est qu'elle deviendra un jeu pour les intellectuels. L'organisation ne peut se justifier que si elle gagne des ouvriers, des métayers etc. Si elle n'y parvient pas, nous devons reconnaître l'échec. Si elle y parvient, nous en serons très heureux, car nous aurons une organisation de masse de Nègres. Dans ce cas je suis totalement d'accord avec le camarade James, à l'exception, bien sûr de quelques réserves sur la question de l'autodétermination, comme cela a été dit dans notre discussion antérieure.

Notre tâche ne consiste pas simplement à passer à l'organisation pour quelques semaines. Il s'agit d'éveiller les masses nègres. Cela n'exclut pas le recrutement. Je crois qu'un succès est tout à fait possible, je n'en suis pas certain. Mais il est clair pour nous tous que nos camarades dans une telle organisation devraient être organisés dans un groupe. Nous devrions prendre l'initiative. Je crois que c'est nécessaire. Cela suppose l'adaptation de notre *Programme de Transition* aux problèmes nègres aux Etats – un programme très soigneusement élaboré avec d'authentiques droits civils, droits politiques, intérêts culturels, intérêts économiques, etc. Il faut le faire.

Je crois qu'il existe deux couches : les intellectuels et les masses. Je crois que c'est chez les intellectuels qu'on rencontre cette opposition à l'autodétermination. Pourquoi ? Parce qu'ils se tiennent à l'écart des masses, toujours avec le désir de s'assimiler à la culture anglo-saxonne et de devenir partie intégrante de la vie anglo-saxonne. La majorité sont des opportunistes et des réformistes. Nombre d'entre eux continuent à s'imaginer que, en améliorant la mentalité et tout ça, la discrimination disparaîtra. C'est pourquoi ils sont opposés à tout mot d'ordre dur.

*James. - Ils conserveront un intérêt intellectuel parce que l'analyse marxiste de l'histoire nègre et des problèmes du jour leur donneront un aperçu du développement des Nègres que rien d'autre ne peut leur apporter. Ils sont aussi très isolés de la bourgeoisie blanche et la discrimination sociale fait qu'on les corrompt moins facilement que, par exemple, les intellectuels nègres*

<sup>102</sup> Sur Max Eastman, voir plus haut. Herbert Solow (1903-1964) avait été proche du P.C. puis compagnon de route des trotskystes et avait joué un rôle important dans l'enquête contre les procès de Moscou, sur l'affaire Robinson-Rubens : il s'éloignait d'eux cependant. Sidney Hook (né en 1898), professeur à Columbia, était venu au marxisme sous l'influence de la crise et avait poussé Muste vers les trotskystes. Mais il évoluait lui aussi vers la droite.

<sup>103</sup> Ecrivain francophone, Plisnier n'était pas français, mais belge. Charles Plisnier (1896-1952) était avocat à Bruxelles; d'abord anarchisant, il avait dirigé les étudiants socialistes avant d'être un des fondateurs du P.C. belge. Exclu avec l'Opposition de gauche, il l'avait rapidement abandonnée et était revenu en 1933 au P.O.B. tout en conservant avec les trotskystes belges comme avec Trotsky de bonnes relations personnelles. Il avait obtenu le prix Goncourt pour son roman *Faux Passeports* où il s'était inspiré d'épisodes révolutionnaires et avait mis en scène des personnages à clé : Vijniazine (Piatakov), Maurer (Durruti), Guircheva (Blagoieva), D. Saurat (André Marty), etc. Trotsky avait mal accueilli la nouvelle de son retour au catholicisme.

<sup>104</sup> C'est en 1938, à l'initiative de Trotsky, André Breton et Diego Rivera, qu'avait été lancée la Fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant (F.I.A.R.I.).

*aux Indes occidentales. De plus, ils constituent une petite fraction de la population nègre et, au total, sont beaucoup moins dangereux que la fraction correspondante de la petite-bourgeoisie de tous les autres groupes ou communautés. Ce qui est arrivé aux juifs en Allemagne a également fait penser deux fois plus les intellectuels nègres. Ils lèveront assez d'argent pour bien commencer l'affaire. Pour la suite nous n'avons pas d'inquiétude à avoir. Quelques-uns pourtant conserveront un intérêt intellectuel et continueront à donner de l'argent.*

## Inquiétudes pour un silence

8 avril 1939

---

Lettre à J. P. Cannon (7542) traduite de l'anglais avec la permission de la Houghton Library.

---

Cher Camarade,

Je suis très, très inquiet de ne recevoir aucune information de vous sur ce qui se passe en France et en particulier sur vos plans pour l'avenir. Je peux comprendre que vous ayez jugé nécessaire d'interrompre votre séjour en France et de laisser les dirigeants du P.O.I. dans leur situation sans espoir<sup>105</sup>. Mais une telle situation ne peut se prolonger indéfiniment. Nous devons élaborer une solution dans un sens ou un autre. C'est une nécessité, non seulement pour le parti français, mais aussi pour la section américaine ; après le gros effort des camarades américains<sup>106</sup> une désillusion ne saurait avoir que des conséquences négatives.

J'ai quelques propositions à titre d'hypothèses mais elles sont trop vagues et je préfère avoir vos informations et suggestions avant de formuler des propositions concrètes.

Je serais très heureux d'apprendre de vous comment vous avez trouvé le parti américain après votre absence ?

---

<sup>105</sup> Cannon était parti en France au début de janvier pour régler la question de l'éventuelle entrée de la section française, le P.O.I., dans le P.S.O.P. de Pivert. Tout de suite après son arrivée, le congrès du P.O.I. avait refusé cette entrée. La minorité dirigée par Jean Rous et Craipeau, avec son aval, avait alors décidé de pratiquer cette entrée immédiatement. Elle venait de commencer la publication de son organe *La Voie de Lénine*. Le C.E.I. avait donné son accord à l'initiative de la minorité du P.O.I., mais la majorité du P.O.I. la considérait comme une rupture et l'atmosphère générale était détestable.

<sup>106</sup> Le S.W.P. avait organisé un « fonds français » pour lequel les militants américains avaient versé des sommes importantes.

## Sur l'affaire Siéva

10 avril 1939

Lettre à G. Rosenthal (9828), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

1. Mme Jeanne Molinier<sup>107</sup> affirme, paraît-il, que mon premier mariage avec la mère de ma fille Zinaïda<sup>108</sup> n'était pas légal. C'est une affirmation gratuite, comme beaucoup d'autres. Dans le premier volume de mon autobiographie, page 196, je dis de mon alliance avec Alexandra Lvovna<sup>109</sup> : « Pour ne pas être séparément déportés, nous nous mariâmes au dépôt (prison de transit) de Moscou. » Je n'avais pas alors la moindre raison d'inventer cette affirmation passagère, bien connue d'ailleurs de tous mes amis. Nous nous mariâmes, comme il était obligatoire sous le tsarisme, non seulement civilement, mais ecclésiastiquement. Alexandra Lvovna porte depuis lors mon nom légal, Bronstein, et ce nom fut publié dans la presse de Moscou lors de la déportation d'Alexandra Lvovna en Sibérie en 1935. On pourrait bien, si nécessaire, retrouver cette indication dans la *Pravda* de Moscou de l'époque.

2. Non moins gratuite est l'affirmation de Mme Jeanne Molinier que ma fille décédée, Zinaïda, n'était pas mariée légalement avec le professeur Volkov<sup>110</sup>. L'affirmation de Mme Jeanne Molinier est d'autant plus condamnable qu'elle connaît elle-même très bien les faits. Zinaïda est venue me rejoindre en Turquie avec un passeport soviétique légal, sous le nom de son mari, Volkov, ce qui n'eut guère été possible s'ils n'avaient pas été mariés légalement. De même son fils, mon petit-fils, était inscrit dans le même passeport sous le nom du Vsiévolod Volkov. Cela signifie que le mariage avait été légalement reconnu par les autorités soviétiques.

3. Mon petit-fils Vsiévolod Volkov est passé de Turquie à Paris et de Paris en Allemagne, avec un passeport légal délivré par les autorités turques sur la base de documents soviétiques délivrés par le Consulat de l'U.R.S.S. à Constantinople. Ce passeport légal s'est toujours trouvé entre les mains de mon fils défunt et se trouve maintenant entre celles de Mme Jeanne Molinier. Il faut qu'elle présente ce passeport. Son refus équivaudrait à la confession de l'imposture. D'ailleurs, comme je l'ai déjà indiqué dans ma lettre à M. le Ministre de la Justice, on peut bien retrouver dans les archives de la police française des documents officiels sur les deux entrées en France du jeune Vsiévolod Volkov, petit-fils de Trotsky<sup>111</sup>.

4. Le 5 janvier 1933, ma fille Zinaïda Volkov se suicidait à Berlin. L'affaire eut un grand retentissement dans la presse mondiale et surtout allemande. Je vous joins une petite partie des coupures de presse qui sont en ma possession<sup>112</sup> : vingt coupures allemandes, une coupure russe et une coupure française. Toutes ou presque toutes ces coupures se réfèrent au communiqué de la Préfecture de Police de Berlin, lequel se basait sur les documents les plus authentiques et parle de ma fille comme de Mme Volkov, née Bronstein. Ces coupures expliquent aussi comment le consulat de l'U.R.S.S. à Berlin avait par ruse retiré à ma fille son passeport soviétique. C'est pourquoi le seul document identifiant Vsiévolod est un passeport turc, lequel se trouve, je le répète, les mains de Mme Jeanne Molinier. Le communiqué de la Préfecture de Police de Berlin, indiqué plus haut, certifie non seulement de la légalité du mariage de ma fille avec Volkov, mais encore celle de mon mariage avec Alexandra Lvovna, car il parle explicitement de Zinaïda Volkov, née Bronstein. D'ailleurs, s'il n'y avait pas d'inconvénient à s'adresser à la Préfecture de Police de Berlin, les faits seraient confirmés sans la moindre difficulté.

5. Je joins aussi trois lettres écrites par l'avocat allemand Oscar Cohn<sup>113</sup> à ma fille Zinaïda. Il s'agissait de la prolongation du permis de séjour de ma fille en Allemagne, et le Dr Oscar Cohn, qui savait ce que c'était qu'un nom légal et connaissait les documents, parle de Zinaïda comme de Mme Volkov.

6. Je joins une lettre de mon gendre Platon Volkov à moi lors de mon séjour en Asie centrale (1928). La lettre ne contient pas, naturellement, de renseignements formels sur la légalité du mariage, mais par son contenu elle montre qu'il existait des relations familiales étroites et affectueuses.

7. Je joins les copies photostatiques de trois cartes postales écrites par ma fille Zinaïda peu de temps avant sa mort. Leur importance réelle réside dans le fait qu'elles sont signées Zinaïda Volkov, le nom légal de ma fille.

8. Il n'y avait d'ailleurs jamais le moindre doute chez Mme Jeanne Molinier sur l'existence de mes droits légaux sur mon petit-fils Vsiévolod Volkov et elle le prouvait, il y a quelques mois, en toute clarté, par une lettre à moi du 17 mars 1938 où elle reconnaissait spontanément qu'elle n'avait pas de droits légaux sur mon petit-fils et où elle me demandait avec insistance que je le lui « donne »,

<sup>107</sup> Jeanne Martin des Pallières (1897-1961), mariée le 1<sup>er</sup> juin 1922 à Raymond Molinier, était devenue à Prinkipo la compagne du fils Trotsky, Léon Sedov. Après la mort de ce dernier, elle s'était heurtée à Trotsky d'abord au sujet des archives confiées à Sedov puis au sujet de la garde du petit Siéva qu'elle avait fait disparaître en le plaçant dans un pensionnat religieux. Elle menait une bataille juridique pour la garde de l'enfant en niant l'existence d'une filiation légale entre Trotsky et lui. C'est délibérément que Trotsky l'appelle ici Jeanne Molinier, afin de souligner son lien avec un homme qu'il croit son inspiateur.

<sup>108</sup> Zinaïda L. Volkova, née Bronstein (1901-1933) était la fille aînée de Trotsky; militante des J.C., rédactrice en chef à 18 ans de l'organe des J.C. de Petrograd, elle avait ensuite pris part à la lutte de l'Opposition de gauche. Elle avait été autorisée à quitter l'U.R.S.S. avec son petit garçon, avait séjourné quelque temps à Prinkipo, puis s'était établie à Berlin. Elle s'était suicidée en janvier 1933.

<sup>109</sup> Aleksandra Lvovna Sokolovskaïa, épouse Bronstein (1872-193?) avait rencontré Trotsky alors qu'il était étudiant et l'avait gagné au marxisme. Ils avaient été arrêtés en même temps et s'étaient mariés en mars 1900 : ils eurent deux filles, Zinaïda et Nina. Aleksandra Lvovna fut déportée en 1935.

<sup>110</sup> Platon I. Volkov, enseignant, membre de l'Opposition de gauche, avait été déporté en 1929. Les dernières nouvelles le concernant datent de 1935 où il était déporté à Semipalatinsk.

<sup>111</sup> Ces documents existent en effet, y compris les rapports de surveillance de la police sur les déplacements de Siéva et les emplettes faites pour lui par les amis qui lui tenaient compagnie.

<sup>112</sup> Ce dossier a repris place dans les archives de Trotsky, aux papiers d'exil de la Houghton Library.

<sup>113</sup> Oscar Cohn (1869-1934), médecin et avocat, social-démocrate en 1900, « indépendant », avait émigré en Suisse d'abord, puis en Palestine depuis l'époque où il était l'avocat de Zina. Trotsky ignorait sans doute sa mort.



demande qui n'aurait guère eu de sens si elle n'avait pas reconnu elle-même que dorénavant j'étais la seule personne au monde qui puisse le « donner » ou le refuser.

9. Je n'ai pas confié mon petit-fils à Mme Molinier, mais à mon fils Léon<sup>114</sup> et à Mme Molinier en tant qu'elle était la compagne de mon fils. Je dois établir ici que Mme Molinier a rompu il y a quatre ans toutes relations avec moi et avec ma femme. La raison en fut que nous n'avons pas pris la défense de son ancien mari, M. Raymond Molinier, lequel fut l'objet de sévères attaques du point de vue politique et moral. Par une longue expérience, je suis venu à la conclusion que ces attaques étaient totalement justifiées et que M. Raymond Molinier n'est pas digne de confiance. Le seul fait que je n'aie pas pris sa défense (ce que je n'aurais pu faire que contre ma propre conscience) a suffi à Mme Jeanne Molinier pour interrompre toute correspondance avec nous, pour ne rien nous communiquer sur mon petit-fils, même quand j'étais interné en Norvège ou quand j'ai dû quitter l'Europe pour le Mexique. Durant les trois dernières années, c'est mon fils qui nous tint au courant du développement de Vsiévolod Volkov. Dans ces conditions, il ne pouvait être question, quant à moi, de confier le garçonnet à Mme Jeanne Molinier personnellement.

10. Après la mort de notre fils, j'ai essayé de toutes mes forces d'établir des relations amicales avec celle qui avait été sa compagne. J'ai même proposé à Mme Jeanne Molinier de venir chez nous et de vivre avec nous comme notre fille. Je n'ai nullement ignoré les droits moraux qu'elle s'était acquis sur mon petit-fils, lequel a passé plusieurs années auprès d'elle. Mais, pour arriver à une entente, il faut de la bonne volonté des deux côtés. Malheureusement, je n'ai reçu de Mme Molinier que des réponses équivoques, semées d'affirmations fausses et pleines d'une hostilité mal cachée.

11. Vous connaissez, cher ami, l'histoire de mes archives, dont Mme Molinier a fait la tentative de s'emparer, contre ma volonté, pour des buts au moins obscurs. Elle a tenté d'abuser d'une manière inqualifiable de la volonté de mon fils pour des fins absolument contraires à cette volonté. Mon fils, dont elle écrit elle-même dans sa déposition devant le juge d'instruction qu'« il vénérât son père », a voulu, étant donné les difficultés de ma situation, que Mme Molinier m'aide à rentrer en possession de mes propres papiers. Dans ses lettres à moi, Mme Molinier reconnut qu'il s'agissait de mes propres papiers, lesquels ne la concernaient pas du tout. En même temps, elle a essayé de m'extorquer un plein pouvoir qui lui donnât la possibilité de transmettre mes archives à M. Vereeken<sup>115</sup> un homme de confiance de M. Raymond Molinier, un ennemi déclaré de mon fils et de moi-même, un homme qui a répandu des calomnies odieuses contre mon fils lors de sa dernière maladie.

12. Puisque dans cette affaire Mme Jeanne Molinier n'a agi que comme instrument de M. Raymond Molinier<sup>116</sup>, je cite ici deux lettres de mon fils à moi qui montrent clairement comment mon fils, après de longues résistances, est venu, lui aussi, à apprécier la personne de M. Raymond Molinier. Il s'agissait pour moi d'avoir le témoignage de M. Raymond Molinier et de son frère Henri Molinier concernant mon séjour en France en relation avec les fameux procès de Moscou. Mon fils, qui, comme moi, avait longtemps essayé de défendre M. Raymond Molinier contre ses adversaires et avait dû reconnaître que les accusations étaient bien justifiées, me déconseilla vivement de m'adresser à M. Raymond Molinier et à son groupe<sup>117</sup> (« La Commune »). Sur mon insistance, il s'adressa enfin à M. Henri Molinier<sup>118</sup>, mais en dégageant catégoriquement sa responsabilité par cette phrase : « Il dépendra de vous de décider si l'on peut faire un usage public du témoignage d'un individu tel que Raymond Molinier. » Il m'informe plus loin qu'il a reçu du groupe de Raymond Molinier une réponse « arrogante, stupide, et en même temps mensongère ». Il m'avertit de nouveau que ces gens vont essayer de faire de leur témoignage « un scandale politique du caractère le plus écœurant » (lettre du 22 février 1937). J'ai partagé et je partage cette appréciation de M. R. Molinier. Si je trouvais possible de le citer comme témoin dans une investigation politique, j'ai toujours voulu en même temps éviter à tout prix que cet homme ait la moindre influence sur la vie et l'éducation mon petit-fils. Du vivant de mon fils, il ne pouvait être question de rien de tel. Mais, depuis la mort de mon fils, tout est changé. Les paroles comme les actes de Mme Jeanne Molinier ont démontré à chaque pas qu'elle n'était devenue qu'un instrument d'un homme extrêmement douteux et rageusement hostile à moi et à tous mes amis. Pouvais-je laisser mon petit-fils dans cette atmosphère empoisonnée ? J'ai continué à insister à ce que Mme Molinier vienne ici avec le garçonnet. Elle s'est esquivée. Elle a louvoyé. Chacune de ses lettres n'était qu'une imposture froide, qu'il s'agisse de mon petit-fils ou de mes archives. Dans cette situation, il ne me restait autre chose que de recourir à la voie légale.

Mme Jeanne Molinier fait la dernière tentative en profitant de ma situation difficile de proscrire dépourvu de documents et privé de la liberté de se déplacer. Elle nie les faits les plus patents. Elle en invente d'autres. Elle déforme ma biographie. Elle essaie d'induire la justice en erreur. Elle ose même invoquer la loi française sur les enfants maltraités et moralement abandonnés.

Vous savez, mon cher ami, qu'il ne s'agit en l'occurrence que d'une odieuse calomnie. Ni matériellement, ni moralement, je n'ai abandonné mon petit-fils un seul instant. Pendant les trois ou quatre premières années de la vie commune de Jeanne Molinier avec mon fils, la subsistance matérielle du couple et de mon petit-fils Vsiévolod Volkov fut assurée totalement par moi. Pendant les trois dernières années, lorsque ma situation matérielle a empiré, Mme Molinier a subvenu pour une certaine part aux dépenses de la famille. Mais les dépenses de mon fils et de mon petit-fils furent en tout cas couvertes par mes contributions.

La situation a changé seulement après la mort de mon fils. J'ai alors envoyé télégraphiquement quelques milliers de francs et j'avais l'intention de continuer ces envois mensuellement. Mme Jeanne Molinier s'est empressée de me répondre qu'elle réservait cet argent pour son avocat (le même, je suppose, qui mène maintenant l'affaire contre moi) et non pour Vsiévolod. Etant donné les circonstances caractérisées plus haut, j'ai décidé de cesser l'appui financier en demandant mon petit-fils.

<sup>114</sup> Léon Sedov (1906-1938) était le fils de Trotsky et de sa seconde femme, allia Ivanovna Sedova. Il avait connu Jeanne Martin à Prinkipo et vécu avec elle jusqu'à sa mort.

<sup>115</sup> Le Belge Georges Vereeken (1898-1978), vétéran de l'Opposition de gauche, l'avait quittée en 1938, après des années de désaccords multiples. Il animait un petit groupe qui maintenait une liaison avec Raymond Molinier et son groupe.

<sup>116</sup> On sait que Raymond Molinier se défendait avec énergie d'avoir en quoi ce soit influencé Jeanne Martin dans son comportement en cette affaire. Il maintient aujourd'hui ses dénégations et invoque une résolution du bureau politique du P.C.I. invitant Jeanne Martin à remettre l'enfant à Trotsky.

<sup>117</sup> Le « groupe » porte le nom de parti communiste internationaliste et *La Commune* est son organe.

<sup>118</sup> Henri Molinier (1898-1944) était le frère aîné de Raymond. Bien que membre du P.C.I., il avait conservé des relations personnelles avec Trotsky qui avait pour lui une grande estime.

J'écris ces lignes en hâte pour que la lettre arrive à temps. Mais je pourrais confirmer chacune de mes affirmations par des lettres et documents irréfutables. Je pourrais bien présenter la liste, au moins approximative, des envois pécuniers et démontrer ainsi que jamais Vsiévolod Volkov ne fut « abandonné » aux seuls soins de Mme Molinier. Etablir cette liste exigerait quelques semaines de recherches.

En terminant cette lettre, je confirme une fois de plus de la manière la plus solennelle ma confiance absolue dans l'intégrité, la sincérité et le dévouement de mes chers amis, Alfred et Marguerite Griot<sup>119</sup>, auxquels les autorités françaises ont confié mon petit-fils. Je vous remercie, cher ami, de votre dévouement inlassable et hautement désintéressé et je signe affectueusement<sup>120</sup>.

---

<sup>119</sup> Griot était le nom du couple Alfred Rosmer-Marguerite Thévenet. Alfred Griot dit *Rosmer* (1877-1964), syndicaliste révolutionnaire avant la guerre, avait été avec Pierre Monatte l'un des animateurs du noyau de *La Vie ouvrière* et avait connu Trotsky à Paris en 1914, leur amitié avait survécu à toutes les vicissitudes politiques. Rosmer, membre de l'exécutif de l'I.C. en 1920, puis du C.D. du P.C. en 1923, en avait été exclu en 1924 pour sa protestation contre la « bolchevisation ». En 1929, il avait rendu visite à Trotsky à Prinkipo et commencé avec lui la construction de l'Opposition de gauche internationale. En 1930 cependant, en conflit avec Raymond Molinier, il avait vainement sollicité l'appui de Trotsky et avait abandonné toute activité, interrompant aussi les contacts personnels. Ceux-ci avaient repris au temps du premier procès de Moscou. Rosmer avait été membre de la commission Dewey. Trotsky lui avait confié des missions d'ordre personnel - concernant ses archives et Siéva - et même politiques - auprès de la direction du P.S.O.P.

<sup>120</sup> Cette lettre achevée, Trotsky adressa à Rosenthal le télégramme suivant, reproduit ici avec la permission de la Houghton Library : « *Epousai légalement prison Moscou 1900 Alexandra Sokolovskaia sans quoi séjour commun Sibérie impossible stop passeport Siéva légal turc sur base documents soviétiques donnait précisions parents se trouve mains Jeanne Molinier stop refus celle-ci présenter passeport réfute dépositions mensongères stop invocation loi enfants délaissés ignominie inouïe stop présenterai preuves envoi aide régulière mon fils Siéva et Jeanne Molinier.* »

## Toujours le travail au P.C.

10 avril 1939

---

Lettre à Cannon (7543), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Cher Camarade Cannon,

Vous avez sûrement reçu les procès-verbaux de la discussion concernant le travail de notre parti à l'intérieur du parti communiste. J'ai été ahuri d'entendre que certains camarades niaient l'utilité d'un tel travail. Ce qui s'est passé dernièrement démontre que nous n'avons pas avec le parti communiste la moindre liaison et que nous ne savons pratiquement rien de sa vie intérieure. Je continue à penser qu'il faut créer une commission spéciale, secrète, dans ce but, qui soit dirigée par un membre du comité politique. Les difficultés ne sont pas du tout insurmontables. Il ne faut qu'un travail systématique et persistant. Je doute que nous puissions sérieusement progresser si nous négligeons ce genre de travail. Il n'est pas possible de faire la guerre si on reste aveugle, c'est-à-dire sans une reconnaissance sérieuse et systématique. Je crois que la négligence pour cette question relève de la même catégorie que, disons, le refus des gardes de défense. C'est-à-dire qu'elle est le résultat d'une incompréhension de toute l'époque : la tension terrible de ses rapports sociaux et politiques et le danger permanent d'explosions. Nous ne pouvons avancer à l'aveuglette. Nous devons avoir les yeux grands ouverts. Dans le service de la reconnaissance, il y a les yeux de l'armée. L'armée est petite, ce service sera modeste, mais il grandira en même temps que le parti.

Nous avons déjà eu quelques discussions avec le camarade James<sup>121</sup>. Les deux plus importantes ont porté sur la question nègre. Ils les a présentées par une déclaration importante et excellente. Je n'accepte pas son rejet catégorique de l'autodétermination (un Etat indépendant) pour les Nègres américains. En tant que parti, nous n'intervenons pas dans la prise de décision, ni dans un sens ni dans l'autre. Nous disons aux Nègres : « Vous devez décider si vous voulez ou non cette séparation. Si vous décidez de façon affirmative, nous, en tant que parti, nous vous aiderons de toutes nos forces à réaliser cette décision et, de cette façon, la séparation des Etats assurera la fraternité des ouvriers des deux couleurs. C'est ce dont nous avons avant tout besoin. »

Le reste de sa déclaration est très bon. Le parti ne peut pas remettre plus longtemps cette question extrêmement importante. Le séjour de James aux Etats est très important pour un début sérieux et énergique de ce travail.

J'attends avec impatience des informations de vous concernant la France<sup>122</sup>.

---

<sup>121</sup> Voir plus haut.

<sup>122</sup> Trotsky avait quelques raisons de s'inquiéter de l'absence de nouvelles de Cannon revenu avant la dernière semaine de mars de sa mission en Europe. Le 27 mars, Jan Frankel lui avait écrit de New York : « Vous avez sans doute appris l'arrivée quelque peu précipitée de notre ami Martel [Cannon]. Cet acte déplorable fait pas mal de mauvais sang parmi les membres du parti qui ont fait des sacrifices inouïs pour aider au renflouement de la section française ». Il allait préciser un peu plus tard, le 25 avril : « Le malaise persiste à la suite de la malheureuse intervention américaine en France, se mêlant au courant de mécontentement et de friction dans la direction du parti. On n'a pu jusqu'à présent trouver un candidat capable pour remplacer Martel. Les amis américains ont une remarquable capacité de mettre leurs intérêts privés au-dessus des demandes du mouvement [...]. Je crains que le « révolutionnaire professionnel » aux Etats-Unis ne rende plus fortement vers les qualités du professionnel au détriment du révolutionnaire ». Il ajoutait : « Il faut aussi que vous sachiez que le fonds français a été réduit d'une façon qui - s'il n'y avait pas une crise latente dans la direction - justifierait pleinement une investigation disciplinaire (dépenses personnelles exorbitantes du délégué) - en dix semaines à peu près trois quarts de la somme donnée aux deux groupes pour leur travail politique pendant six mois. »

## **Bon anniversaire**

**10 avril 1939**

---

Lettre à C. Tresca (10589), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Cher Camarade Tresca<sup>123</sup>,

En dépit de toutes les profondes divergences que ni vous ni moi n'avons l'habitude de nier ou d'atténuer, j'espère que vous me permettrez d'exprimer la profonde estime que j'ai pour vous en tant qu'homme qui est un lutteur de la tête aux pieds. Vos amis célèbrent votre soixantième anniversaire et je prends la liberté de me compter parmi eux. J'espère que votre vigueur morale et votre ardeur révolutionnaire seront conservées pour longtemps à l'avenir. Je vous embrasse de tout cœur.

---

<sup>123</sup> Carlo Tresca ( 1879-1943) était né en Italie où il avait milité dans les rangs socialistes, mais émigré aux Etats-Unis avait cherché son inspiration chez les libertaires. Un des animateurs des I.W.W. de la grande époque, il avait été par la suite de tous les combats pour les droits de l'Homme et avait notamment fait partie de la commission d'enquête sur les procès de Moscou.

## Quelques précisions

11 avril 1939

---

Lettre à M. DeSilver (7674), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Chère Amie <sup>124</sup>,

Immédiatement après avoir reçu votre câble, nous vous répondons avec quelques citations, mais il est possible qu'elles ne soient pas suffisantes pour votre dessein. Simultanément, nous avons écrit au camarade Vanzler <sup>125</sup> en lui demandant citations supplémentaires de la presse russe de l'époque. Le fait est absolument certain et a été reflété par toute la presse mondiale dans les premiers mois qui ont suivi la venue de Hitler au pouvoir. Malheureusement, je ne sais pas quel est l'objectif pratique de votre enquête et c'est pourquoi je suis un peu embarrassé dans le choix des arguments et documents. Si vous pouviez me préciser plus votre question, je suis prêt à faire une déclaration plus complète et plus convaincante.

Le délai avec lequel je vous adresse cette réponse personnelle a été causé par le fait que ma collaboratrice en anglais, Lillian Curtiss <sup>126</sup>, a été malade pendant un court moment.

Je saisis l'occasion pour vous transmettre de Natalia et moi meilleures salutations et bons vœux.

---

<sup>124</sup> Margaret Burnham, épouse *DeSilver* (1890-1962), diplômée de Vassar College, avait été la femme d'Albert DeSilver, fondateur de l'American Civil Liberties Union pendant la Première Guerre mondiale. Elle était la compagne de Tresca et utilisait son immense fortune à aider les combats pour les droits de l'Homme. Elle avait donné une aide financière importante pour l'activité de la mission Dewey - vraisemblablement 5000 dollars, une somme énorme pour l'époque.

<sup>125</sup> Joseph Vanzler dit John G. Wright (1904-1956) était d'origine russe et faisait pour Trotsky traductions et recherche de documents.

<sup>126</sup> Lillian *Istien* (née en 1911), secrétaire de profession, avait connu Charlie Curtiss en 1936 et était venue avec lui à Coyocàn où elle travaillait auprès de Trotsky.

## Plans pour l'organisation nègre

11 avril 1939

Compte-rendu d'une discussion à Coyoacán entre Trotsky; C.L.R. James et plusieurs militants américains, visiteurs, secrétaires ou gardes, dont Charles Cornell, Lankin, Hudson (O'Shea) et ceux qui se font appeler Owen, Guy et Robinson. Ce texte (T 4563) est traduit de l'anglais et publié avec la permission de la Houghton Library.

James. - Les suggestions concernant le travail du parti sont dans les documents et il n'est pas nécessaire d'y revenir. Je propose qu'elles soient examinées tout de suite par le comité politique en même temps que l'idée du camarade Trotsky d'un certain nombre de numéros de la revue mensuelle sur la question nègre. On a besoin d'urgence d'une brochure écrite par quelqu'un qui connaisse bien les agissements du P.C. sur la question nègre et les reliant à l'Internationale communiste et à sa dégénérescence. Cela constituerait un préliminaire théorique indispensable à l'organisation du mouvement nègre et au travail propre du parti chez les Nègres. Ce dont nous n'avons pas besoin, c'est d'une brochure générale traitant de façon générale, les difficultés des Nègres et démontrant que, de façon générale, nègres et blancs doivent s'unir. Ce serait une de plus d'une longue liste.

### L'organisation Nègre

#### Théorie :

1. L'étude de l'histoire Nègre et une propagande historique devraient être :

1. - Emancipation des Nègres de Saint-Dominique liée à la Révolution française<sup>127</sup>.
2. - Emancipation des esclaves dans l'empire britannique liée avec le British Reform Bill de 1832<sup>128</sup>.
3. - Emancipation des Nègres aux Etats-Unis liée à la guerre civile en Amérique<sup>129</sup>.

Cela mène aisément à la conclusion que l'émancipation des Nègres aux Etats-Unis et au-dehors est liée à l'émancipation de la classe ouvrière blanche.

4. - Les racines économiques de la discrimination raciale.
5. - Le fascisme.
6. - La nécessité de l'auto-détermination pour les peuples nègres d'Afrique et une politique semblable en Chine, Inde, etc.

N.B. Le parti devrait produire une étude théorique de la révolution permanente et des peuples nègres. Elle devrait être d'un style tout à fait différent de la brochure proposée plus haut. Il ne devrait pas s'agir d'une controverse avec le P.C., mais d'une analyse économique et politique positive démontrant que le socialisme est la seule issue et d'un niveau théorique élevé. Néanmoins elle devrait émaner du parti.

2. Une analyse scrupuleuse et une dénonciation de la situation économique des Nègres les plus pauvres et de la façon dont elle retarde non seulement les Nègres eux-mêmes, mais l'ensemble de la communauté. Cette initiative, apporter aux Nègres eux-mêmes un compte-rendu élaboré de leurs propres conditions au moyen de diagrammes, d'illustrations, de graphiques simples, etc. est de la plus grande importance.

### Moyens théorie-organisation

3. Un journal hebdomadaire et des brochures de l'organisation nègre.
4. Faire d'International African Opinion<sup>130</sup> une revue théorique mensuelle, financée dans une certaine mesure d'Amérique, en doubler le format actuel, et, après quelques mois, entrer courageusement dans une discussion du socialisme international, soulignant le droit d'autodétermination, prenant soin de montrer que le socialisme relèvera de la décision des Etats nègres eux-mêmes sur la base de leur expérience propre. Inviter à une participation internationale de toutes les organisations du mouvement ouvrier, les intellectuels nègres, etc. On espère que le camarade Trotsky pourra y prendre part. Cette discussion sur le socialisme ne devrait pas avoir une place dans l'hebdomadaire d'agitation.

### Organisation

5. Convoquer un petit groupe de Nègres et de Blancs si possible : IV<sup>e</sup> Internationalistes, Lovestonistes<sup>131</sup>, révolutionnaires inorganisés - ce groupe devrait être clair sur a) la question de la guerre, b) le socialisme. Nous ne pouvons pas commencer

<sup>127</sup> C.L.R. James était lui-même l'auteur d'un excellent travail intitulé *Les Jacobins Noirs* sur cet épisode de l'histoire révolutionnaire et le rôle de Toussaint-Louverture.

<sup>128</sup> Le compte-rendu est évidemment très abrégé : la fameuse réforme électorale de 1832, conséquence directe de l'agitation ouvrière, a probablement d'une certaine façon commandé l'abolition de l'esclavage, décidée par un bill de mai 1833, mais elles ne se confondent pas.

<sup>129</sup> C'est le 1<sup>er</sup> septembre 1863 que le président des Etats-Unis, Abraham Lincoln, avait lancé sa proclamation affranchissant les esclaves dans les Etats-Unis.

<sup>130</sup> En 1935, à Londres, C.L.R. James avait fondé avec quelques autres militants, dont le Kényan Jomo Kenyatta, une organisation de soutien de l'Ethiopie contre l'agression italienne, l'International African Friends of Ethiopia. Ils avaient peu après obtenu la spectaculaire adhésion d'un ancien de l'I.C. qui venait de rompre avec Moscou sur son refus de collaborer avec les impérialismes « démocratiques », Georges Padmore, le futur père du panafricanisme. De cette association, que James présidait, était né, en mars 1937, l'International African Service Bureau qui publiait *International African Opinion*, influente dans l'intelligentsia africaine avancée.

<sup>131</sup> Les « lovestonistes » sont les partisans de Jay Lovestone (né en 1898), née Jacob Liebshtein, en Lituanie, venu aux Etats-Unis en 1907, militant socialiste puis co-fondateur du parti communiste dont il avait été le dirigeant avec l'appui de Boukharine. Après son exclusion en 1929, il avait animé la Communist Party Opposition puis l'Independent Labor League qui était la filiale de la « droite » américaine et avait une certaine influence dans le C.I.O.

*en posant aux ouvriers nègres une question abstraite comme le socialisme. Il me semble que nous ne pourrions pas éviter une certaine confusion là-dessus dans la direction; car c'est de cela que dépend toute la direction de notre politique quotidienne. Allons-nous essayer de ravauder le capitalisme ou de le briser ? Sur la question de la guerre, il n'y a pas de compromis possible. Le bureau a une position et elle doit constituer la base de la nouvelle organisation.*

## **Programme**

1. Adapter soigneusement le programme des revendications de transition en soulignant les revendications en faveur de l'égalité. C'est tout ce qu'on peut dire pour le moment.

## **Initiatives pratiques**

1. Après une enquête approfondie, choisir un syndicat où il existe une discrimination affectant un grand nombre de Nègres et où il existe une possibilité de succès. Mobiliser une campagne nationale avec tous les moyens imaginables d'un front uni : A.F.L., C.I.O., S.P., S.W.P., Eglises Noires, organisations bourgeoises et tout, dans un effort pour briser cette discrimination. Ce devrait être la première campagne, pour démontrer clairement que l'organisation combat en tant qu'organisation nègre, mais n'a à voir avec le Garveyisme.
2. Chercher à construire une organisation à l'échelle nationale sur les logements des Nègres et les loyers élevés, en essayant de gagner les femmes à l'action militante.
3. Il faut combattre par une campagne la discrimination dans les restaurants. Dans une région donnée, des Nègres devraient entrer quand même dans des restaurants, commander par exemple un café et refuser de sortir jusqu'à ce qu'on les ait servis. On pourrait rester sur place une journée entière de façon tout à fait disciplinée et rejeter sur la police la nécessité d'expulser les Nègres. On construirait une campagne autour d'une telle action.
4. La question de l'organisation du personnel domestique est importante, et, bien que ce soit difficile, il faut faire une enquête approfondie.
5. Le chômage des Nègres - bien qu'ici il faille faire très attention d'éviter des organisations qui se doublent; et là, c'est probablement l'affaire du parti.
6. L'organisation nègre doit prendre sur elle celle de l'organisation des métayers dans le Sud. Elle doit en faire l'une des bases de la solution de la question nègre dans le Sud, populariser son travail, ses objectifs, ses possibilités dans l'Est et l'Ouest, essayer de l'influencer et de la pousser dans une direction plus militante, d'inviter des orateurs à elle, de la presser d'agir contre les lynchages et de faire comprendre à toute la communauté nègre et aux blancs son importance dans la lutte à l'échelle nationale et régionale.

## **Orientation politique**

1. Commencer une lutte militante contre le fascisme et démontrer que les Nègres sont toujours au premier rang de toute manifestation d'activité contre le fascisme.
2. Inculquer l'idée qu'on ne peut attendre aucune aide des partis républicain et démocrate. Les Nègres doivent présenter leurs propres candidats sur un programme de la classe ouvrière et former un front unique avec ceux des candidats dont le programme est proche du leur.

## **Organisation interne**

Les unités locales doivent se consacrer à ces questions en fonction de l'urgence de la situation locale et des campagnes nationales planifiées par le centre. Cela ne peut être décidé qu'à la suite d'enquêtes :

1. - Commencer par une campagne sur une grande échelle pour des fonds pour créer un journal et au moins deux locaux centraux - un à New York et un dans une ville comme Saint-Louis, pas trop éloignée du Sud.
2. - Un hebdomadaire d'agitation coûtant deux cents.
3. - L'objectif devrait être d'avoir aussi vite que possible au moins cinq révolutionnaires professionnels - deux à New York, deux à Saint-Louis (?) et un voyageant en permanence à partir du centre. Une tournée nationale juste après la fondation du journal à l'automne et l'établissement du projet de programme et des objectifs. Une conférence nationale au début de l'été.
4. - Chercher à avoir un militant nègre d'Afrique du Sud, pour faire une tournée aussi vite que possible. Il est vraisemblable que cela peut se régler facilement...

Hudson. - Sur l'ouverture de la discussion sur le socialisme dans le bulletin mais son exclusion pour un temps au moins de l'hebdomadaire : cela me semble dangereux. C'est tomber dans l'idée que le socialisme est pour les intellectuels et l'élite, mais que les gens de base ne s'intéressent qu'aux affaires banales, quotidiennes. La méthode devrait certes être différente ici ou là, mais je pense qu'il devrait y avoir au moins une impulsion dans le sens du socialisme dans l'hebdomadaire; non seulement du point de vue des questions quotidiennes, mais aussi dans ce que nous appelons discussion abstraite. C'est une contradiction - le journal de masse devrait avoir une position claire sur la question de la guerre, mais pas sur le socialisme. Il est impossible de faire l'une sans l'autre. C'est une forme d'« économisme » : les ouvriers ne s'intéresseraient qu'aux affaires de tous les jours, mais pas aux « théories » de socialisme.

James. - Je vois les difficultés et la contradiction, mais il y a autre chose que je ne peux pas bien voir - si on veut construire un mouvement de masse, on ne peut pas plonger dans une discussion sur le socialisme, parce que je crois qu'elle provoquerait plus de confusion qu'elle ne nous gagnerait de soutiens. Le Nègre ne s'intéresse pas au socialisme. Il peut y être amené sur la base de ses expériences concrètes. Autrement nous aurions à former une organisation socialiste nègre ? Je pense que nous devons proposer un programme concret minimal. Je suis d'accord qu'il ne faut pas placer le socialisme trop loin dans l'avenir, mais j'essaie d'éviter des discussions interminables sur le marxisme, la II<sup>e</sup> Internationale, la III<sup>e</sup> Internationale, etc.

Lankin. - Cette organisation ouvrirait-elle ses portes à toutes classes de Nègres ?

James. - Oui, sur la base de ce programme. Le Nègre bourgeois peut la soutenir, mais seulement sur la base de son programme.

Lankin. - Je ne peux pas voir comment la bourgeoisie nègre peut aider le combat du prolétariat nègre pour son progrès

économique ?

*James. - Dans notre mouvement, nous sommes quelques-uns à être des petits-bourgeois. Si un Nègre bourgeois est exclu d'une université à cause de sa couleur, cette organisation mobilisera probablement les masses pour combattre pour les droits de l'étudiant nègre bourgeois. Le soutien pour l'organisation sera mobilisé sur la base de son programme et nous n'aurons la possibilité d'en exclure aucun nègre s'il est disposé à lutter pour ce programme.*

*Trotsky. - Je crois que la première question est celle de l'attitude du Socialist Workers Party vis-à-vis des Nègres. Il est très inquiétant de s'apercevoir que, jusqu'à maintenant, le parti n'a pratiquement rien fait dans ce domaine. Il n'a publié ni livre, ni brochures, ni même aucun article dans *New International*. Deux camarades, qui ont composé un livre sur cette question, un travail sérieux, sont restés isolés<sup>132</sup>. Ce livre n'est pas publié, on n'en a même pas publié des extraits. Ce n'est pas un bon signe. Le trait caractéristique des partis ouvriers américains, des organisations syndicales, etc. était leur caractère aristocratique. C'est la base de l'opportunisme. Les travailleurs qualifiés qui se sentent intégrés à la société capitaliste aident la classe bourgeoise à maintenir les Nègres et les ouvriers non qualifiés à une échelle très basse. Notre parti n'échappera pas à la dégénérescence s'il demeure un endroit pour intellectuels, demi-intellectuels, ouvriers qualifiés et ouvriers juifs qui construisent un milieu très fermé complètement isolé des masses authentiques. Dans ces conditions, notre parti ne peut pas se développer - il dégénérera. Il nous faut avoir ce grand danger devant les yeux. Maintes fois j'ai proposé que tout membre du parti, surtout les intellectuels et demi-intellectuels, qui, pendant une période, disons de six mois, n'aura pas pu gagner un ouvrier au parti, soit ramené au statut de sympathisant. On peut dire la même chose dans la question nègre. Les vieilles organisations, à commencer par l'A.F.L., sont les organisations de l'aristocratie ouvrière. Notre parti appartient au même milieu, pas celui des masses exploitées de la base dont les Nègres sont les plus exploités. Le fait que notre parti ne se soit pas jusqu'à maintenant tourné vers la question nègre est un symptôme très inquiétant. Si l'aristocratie ouvrière constitue la base de l'opportunisme, l'une des sources de l'adaptation à la société capitaliste, alors les plus opprimés et ceux qui subissent le plus la discrimination sont le milieu le plus dynamique de la classe ouvrière.*

*Nous devons dire aux éléments conscients parmi les Nègres que le développement historique les désigne pour devenir l'avant-garde de la classe ouvrière. Qu'est-ce qui fait office de frein sur les couches supérieures ? Ce sont les privilèges, les avantages matériels qui les empêchent de devenir révolutionnaires. Cela n'existe pas pour les Nègres. Qu'est-ce qui peut transformer une certaine couche, la rendre plus capable de courage et de sacrifice ? C'est concentré chez les Nègres. Si jamais nous, dans le S.W.P., n'étions pas capables de trouver la voie vers cette couche, alors nous ne serions bons à rien. La révolution permanente et tout le reste ne seraient que mensonge.*

*Aux Etats-Unis, nous avons différentes compétitions aujourd'hui. Compétition pour savoir qui vend le plus de journaux, etc. C'est très bien. Mais il nous faut aussi mettre sur pied une compétition plus sérieuse - le recrutement d'ouvriers et particulièrement d'ouvriers nègres. Dans une certaine mesure, c'est indépendant de la création d'une organisation nègre spéciale.*

*Je crois que le parti devrait entreprendre pour les six prochains mois un travail d'organisation et politique. On peut élaborer un programme pour six mois dans la question nègre... Après un travail d'une demi-année, nous aurons une base pour le mouvement nègre et nous aurons un sérieux noyau de Nègres et de Blancs travaillant ensemble sur ce plan. C'est une question de vitalité du parti. C'est une question importante. C'est la question de savoir si le parti doit devenir une secte ou s'il est capable de se frayer un chemin vers la partie la plus opprimée de la classe ouvrière.*

#### Examen point par point des propositions :

1. Brochure sur la question nègre et les Nègres dans le P.C. mettant en rapports avec la dégénérescence du Kremlin.

*Trotsky. - Bien. Peut-être ne serait-il pas mauvais non plus de ronéotyper ce livre ou des parties, et de l'adresser avec d'autres matériaux de discussion aux divers secteurs du parti pour discussion ?*

2. Un numéro nègre de *New International*.

*Trotsky. - Je crois que c'est absolument nécessaire.*

*Owen. - Il me semble qu'il existe le danger de sortir un numéro sur les Nègres avant d'avoir une organisation nègre suffisante pour assurer sa diffusion.*

*James. - Il n'est pas destiné en priorité aux Nègres. Il est destiné au parti lui-même et aux autres lecteurs de la revue théorique.*

3. L'utilisation de l'histoire des Nègres eux-mêmes pour leur éducation.

Accord général.

4. Une étude sur la révolution permanente et la question nègre.

Accord général.

5. La question du socialisme - le mettre en avant dans le journal ou dans le bulletin.

*Trotsky. - Je ne crois pas que nous puissions commencer en excluant le socialisme de l'organisation. Vous proposez une organisation très large, un peu hétérogène, qui acceptera aussi des gens religieux. Cela signifierait que si un ouvrier nègre, ou un paysan, ou un commerçant, intervient dans l'organisation en expliquant que le salut unique pour les Nègres est dans l'Eglise, nous serons trop tolérants pour l'exclure et en même temps suffisamment intelligents pour ne pas le laisser parler en faveur de la religion, mais que nous ne parlerons pas en faveur du socialisme. Si nous comprenons le caractère de ce milieu, nous adapterons à lui la façon de présenter nos idées. Nous serons prudents; mais nous lier les mains par avance - dire que nous n'introduirons pas la question du socialisme parce que c'est une question abstraite - ce n'est pas possible. C'est une chose d'être attentifs aux questions concrètes de la vie des Nègres et d'opposer sur ces questions le socialisme au capitalisme. C'est une chose d'accepter un groupe hétérogène et de travailler à l'intérieur, et une autre de se laisser absorber par lui.*

<sup>132</sup> Les auteurs de ce travail étaient deux militants de Berkeley, Barney Moss et William S. Bennett. Mais les secrétaires de Trotsky n'arrivaient pas à remettre la main sur le manuscrit qu'ils lui avaient envoyé.



*James. - Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous dites. Ce que je redoute, c'est qu'on mette en avant un socialisme abstrait. Vous vous souviendrez que j'ai dit que le groupe dirigeant doit clairement comprendre ce qu'il est en train de faire et où il est en train d'aller. Mais l'éducation socialiste des masses se fera à partir des questions quotidiennes. Je suis seulement préoccupé d'empêcher que cette affaire ne se développe en discussion interminable. La discussion devrait être libre et approfondie dans l'organe théorique.*

*En ce qui concerne la question du socialisme dans l'organe d'agitation, mon opinion est que l'organisation devrait se définir nettement en accomplissant le travail quotidien des Nègres de telle sorte que les masses des Nègres puissent y participer avant d'être engagés dans des discussions sur le socialisme. Alors qu'il est clair qu'un individu peut soulever toutes les questions qu'il désire et indiquer sa solution des problèmes des Nègres, la question est cependant de savoir si ceux qui dirigent l'organisation dans son ensemble devraient commencer par parler au nom du socialisme. Je pense que non. Il est important de se rappeler que ceux qui ont pris l'initiative devaient avoir en commun un certain accord sur les questions fondamentales actuelles de la politique, sinon il y aurait une grande confusion au fur et à mesure du développement de l'organisation. Mais, tous, en tant qu'individus, ont le droit de soutenir leur point de vue particulier dans la discussion générale, pourtant la question est de savoir s'ils parleraient collectivement en tant que socialistes depuis le début et mon opinion personnelle est non.*

*Trotsky. - Dans l'organe théorique on peut avoir une discussion théorique, et dans l'organe de masse une discussion politique de masse. Vous dites qu'ils sont contaminés par la propagande capitaliste. Dites-leur : « Vous ne croyez pas au socialisme. Mais vous vous rendrez compte qu'au cours du combat les membres de la IV<sup>e</sup> Internationale non seulement seront avec vous, mais vraisemblablement les plus militants. » J'irais même jusqu'à dire que chaque orateur devrait terminer son intervention en disant : « Mon nom est la IV<sup>e</sup> Internationale ! ». Alors ils se rendront compte de qui sont les combattants, alors que celui qui prêche la religion dans la salle au moment critique ira à l'église et pas sur le champ de bataille.*

**6. Les groupes d'organisation et les individus de la nouvelle organisation devront être en complet accord sur la question de la guerre.**

*Trotsky. - Oui, c'est la question la plus importante et la plus difficile. Le programme peut être très modeste, mais en même temps il doit laisser à tous leur liberté d'expression dans les discours, etc. ; le programme ne doit pas constituer une limitation de notre activité mais seulement nos obligations communes. Chacun doit avoir le droit d'aller plus loin. Mais tous sont obligés de défendre le minimum. Nous verrons comment ce minimum se cristallisera au fur et à mesure que nous franchirons les premières étapes.*

**7. Une campagne de défense des Nègres dans une industrie.**

*Trotsky. - C'est important. Cela provoquera un conflit avec certains ouvriers qui n'en voudront pas. C'est un tournant, des éléments ouvriers les plus aristocratiques vers les éléments inférieurs. Nous avons attiré à nous quelques-unes des couches supérieures des intellectuels quand ils sentaient que nous avions besoin de protection : les Dewey, les LaFollette<sup>133</sup>, etc. Maintenant que nous entreprenons un travail sérieux, ils nous quittent. Je crois que nous allons perdre deux ou trois couches supplémentaires et aller plus profondément encore dans les masses. Ce sera notre pierre de touche.*

**8. Logement et campagne sur les loyers.**

*Trotsky. - C'est absolument nécessaire.*

*Hudson. - Cela cadre très bien avec nos revendications de transition.*

**9. La manifestation dans le restaurant.**

*Trotsky. - Oui, et donnez-lui même un caractère plus militant encore. Il pourrait y avoir un piquet à l'extérieur pour attirer l'attention et expliquer un peu ce qui se passe.*

**10. Les personnels domestiques.**

*Trotsky. - Oui, je crois que c'est très important, mais il me semble qu'il y a une première considération a priori que beaucoup de ces Nègres sont des domestiques de gens riches, sont démoralisés et sont moralement devenus des laquais. Mais il y a les autres, une couche plus large, et la question est de gagner ceux qui ne sont pas ainsi privilégiés.*

*Owen. - J'aimerais soumettre un point. Il y a quelques années, je vivais à Los Angeles près d'un quartier nègre - à l'écart des autres. Les nègres là étaient plus aisés. Je me suis renseigné sur leur travail et on m'a dit - les Nègres eux-mêmes - qu'ils avaient une situation avantageuse parce qu'ils étaient domestiques - nombre d'entre eux dans les maisons de la colonie du cinéma<sup>134</sup>. J'étais surpris de découvrir les domestiques dans la couche supérieure. Cette colonie de Nègres n'était pas réduite - elle comprenait plusieurs milliers de personnes.*

*James. - C'est vrai. Mais, si vous êtes sérieux, il n'est pas difficile d'aller vers les masses Nègres, ils vivent ensemble et sentent ensemble. Cette couche de Nègres privilégiés est plus petite que toute autre couche privilégiée. Les Blancs les traitent avec un tel mépris qu'en dépit d'eux-mêmes, ils sont plus proches des autres Nègres que vous ne pourriez l'imaginer...*

**11. Mobiliser les Nègres contre le fascisme.**

Accord général.

**12. Les rapports des Nègres avec les partis républicain et démocrate.**

*Trotsky. - Combien y a-t-il de Nègres au Congrès ? Un<sup>135</sup>. Il y a 440 membres à la Chambre des Représentants et 96 au Sénat. Si les Nègres constituent 10 % de la population, ils auraient droit à 50 membres, mais ils n'en ont qu'un. C'est un tableau clair de*

<sup>133</sup> Trotsky mentionne ici les deux personnalités libérales qui contribuèrent énormément au succès de sa campagne contre les procès de Moscou, le président de la commission d'enquête, le pédagogue et philosophe John Dewey (1859-1962) et sa secrétaire, la journaliste et essayiste Suzanne LaFollette (1893-1983).

<sup>134</sup> Il s'agit bien entendu du quartier de Hollywood à Los Angeles.

<sup>135</sup> Il s'agissait d'Arthur W. Mitchell (1883-1968) élu sous l'étiquette démocrate à Chicago, où il était avocat : il avait succédé à un Noir élu comme républicain en 1928 (O. DePriest).

l'inégalité politique. Nous pouvons souvent opposer un candidat nègre à un candidat blanc. Cette organisation nègre peut dire : « Nous voulons un Nègre qui connaisse nos problèmes. » Cela peut avoir d'importantes conséquences.

Owen. - *Il me semble que le camarade James a ignoré une partie très importante de notre programme : le labor party.*

James. - *Un quartier nègre veut présenter un candidat nègre. Nous leur disons qu'ils ne doivent pas se présenter seulement en tant que Nègres mais qu'ils doivent avoir un programme qui convienne aux masses des Nègres pauvres. Ils ne sont pas stupides et peuvent le comprendre, et c'est à encourager. Les ouvriers blancs veulent un candidat ouvrier dans un autre quartier blanc. Alors nous disons aux Nègres dans le quartier blanc : « Soutenez ce candidat parce que ses revendications sont de bonnes revendications ouvrières. » Et nous disons aux ouvriers blancs dans la zone nègre : « Vous devriez soutenir le candidat nègre parce que bien qu'il soit nègre, vous remarquerez que ses revendications sont valables pour l'ensemble de la classe ouvrière. » Cela veut dire que les Nègres auront la satisfaction d'avoir leurs propres candidats sans les zones où ils prédominent, et qu'en même temps nous bâtissons la solidarité ouvrière. Cela s'intègre dans le programme de Labor Party.*

Hudson. - *Est-ce que cela n'est pas proche du Front populaire de voter pour un Nègre seulement parce qu'il est nègre ?*

James. - *Cette organisation a un programme. Quand les démocrates présentent un candidat noir, nous disons : « Pas du tout. Il faut un candidat avec un programme que nous puissions soutenir. »*

Trotsky. - *La question concerne une autre organisation pour laquelle nous ne sommes pas responsables, de même qu'elle ne l'est pas pour nous. Si cette organisation présente un certain candidat et que nous estimons qu'en tant que parti nous devons présenter contre lui notre propre candidat, nous en avons pleinement le droit. Si nous sommes faibles et que nous ne pouvons pas convaincre l'organisation de choisir un révolutionnaire, et qu'ils choisissent un démocrate nègre, nous pouvons même retirer notre propre candidat, en faisant une déclaration concrète suivant laquelle nous nous abstiendrons de combattre non pas le démocrate, mais le Nègre. Nous considérons que la candidature du Nègre, opposée à celle d'un Blanc, même s'il appartiennent tous deux au même parti, constitue un facteur important dans la lutte des Nègres pour leur égalité ; et, dans ce cas, nous pouvons accorder notre soutien critique. Je crois que cela peut être fait dans certains cas.*

**13. Un Nègre d'Afrique du Sud ou occidentale pour faire une tournée des Etats.**

Trotsky. - *Qu'enseignera-t-il ?*

James. - *Je pense à plusieurs jeunes Nègres dont chacun est capable de donner une image clairement anti-impérialiste, anti-guerre. Je pense que ce serait très important dans la construction d'une compréhension de l'internationalisme.*

**14. Soumettre documents et plans au Comité politique.**

Accord général.

James. - *Je suis d'accord avec votre attitude dans la question du travail du parti avec les Nègres. Ils sont une force considérable et domineront tous les Etats du Sud. Si le parti prend pied là-bas, la révolution sera gagnée en Amérique. Rien ne pourra l'arrêter.*

## Molinier est irresponsable

12 avril 1939

---

Lettre à G. Rosenthal (9830) dictée en français, avec la permission de la Houghton Library,

---

Cher Ami,

Je vous envoie la copie de ma lettre à Rosmer ainsi qu'à M. Grein<sup>136</sup>. Nous lui enverrons demain un livre dédié.

Je me permets de souligner la nécessité des plus grandes précautions lors du départ de Siéva. J'espère que les amis feront le nécessaire.

J'attire votre attention sur le fait que Raymond Molinier fut en 1930-1931 officiellement reconnu irresponsable<sup>137</sup>. Les documents relatifs à cette affaire doivent être entre les mains des autorités militaires ou autres. Or cet homme, légalement fou, dirige toute l'activité de Jeanne Molinier et prétend vouloir éduquer Vsiévolod Volkov. Je crois qu'en cas de nécessité nous avons le plein droit de nous servir de cet argument-massue.

---

<sup>136</sup> Celui que Trotsky appelle ici « Grein » était le clerc principal de l'avoué qui avait traité l'affaire Siéva. Il avait joué personnellement un rôle capital dans le succès final et avait pris l'affaire très à cœur. Les lettres de Rous et de Rosenthal qui le mentionnent l'appellent « Grun ».

<sup>137</sup> En 1929, Molinier avait été considéré comme insoumis à un moment où il se trouvait en Turquie auprès de Trotsky. A son retour et après d'âpres discussions, il s'était finalement remis aux autorités militaires et avait réussi à faire prendre en considération un dossier médical qui lui valut la réforme pour maladie mentale. Trotsky avait toujours manifesté sur cette affaire une nette réprobation, mais ce n'est qu'après leur rupture qu'il revint sur cette question. La « réforme » de Molinier fut utilisée par le P.S.O.P. pour lui refuser l'entrée dans ses rangs.

## Problèmes d'état civil

12 avril 1939

---

Lettre à A & M. Rosmer (9206), dictée en français, avec la permission de Houghton Library.

---

Chers Amis

Je vous ai envoyé copie de ma lettre à Gérard<sup>138</sup>. Nous avons ramassé, avec Van, toutes les preuves à notre portée. Les coupures allemandes sont doublement importantes à cause du communiqué de la préfecture de police basé sur les documents soviétiques. « Volkova, née Bronstein », cela épuise les deux questions, c'est-à-dire la légitimité des deux mariages. Il y a naturellement dans les coupures des fautes de détail, comme toujours dans la presse, mais l'essentiel est indéniable. D'autre part, les mêmes coupures racontent comment le consulat soviétique a confisqué le passeport de Zinaïda. La vérification à Berlin, par la voie diplomatique, serait en cas de nécessité absolue tout à fait possible. Van suggère que l'on pourrait tout simplement demander à Berlin le certificat de décès de Zinaïda ; on aurait ainsi un document authentique.

La question de la légitimité de mon mariage avec Natalia n'est pas en cause, mais Jeanne Molinier, en d'autres occasions, a essayé aussi de mettre en discussion la question de savoir si Léon Sedov était mon fils légitime. Cela peut avoir peut-être de l'importance, en liaison, sinon avec Siéva, du moins avec les archives. Je tiens donc à souligner que Léon est né, certes, lorsque nous n'étions pas mariés officiellement, que c'est pourquoi lui, comme Serge, portaient le nom de Sedov, mais que, sous le régime soviétique, *notre union fut légalisée* et que, pour ne pas faire changer les enfants de nom, je pris pour nom civil le nom de ma femme, Sedov, ce qui était absolument en accord avec la législation soviétique<sup>139</sup>. Tout cela est prouvé par les passeports qui nous ont été délivrés à Moscou lors de notre déportation, avec les noms de Léon Sedov, Natalia Sedova, et Léon Sedov fils.

Vous me demandez la date et le lieu du mariage de Zinaïda, ainsi que la législation soviétique en la matière. Pour ce qui est de la législation, elle était extrêmement simple. Chaque soviétique avait une section pour l'inscription des actes de l'état civil (Z.A.G.S.). Pour le divorce comme pour le mariage, il suffisait que le couple s'identifiât et déclarât sa volonté de divorcer ou de se marier. L'inscription dans les livres des actes d'état civil était, avec les signatures, la seule formalité. C'est précisément à cause de la simplicité de cette procédure que ni la date ni le lieu ne sont restés ni dans ma mémoire ni dans mes papiers. D'ailleurs, peu après le mariage, le couple<sup>140</sup> quitta Moscou pour la Crimée. Mais je suppose que la police allemande a dû inscrire dans ses registres toutes les indications nécessaires. Vous écrivez que tout la construction de Jeanne Molinier ou, pour mieux dire, de ses inspireurs, est basée « sur l'illégitimité des unions de L.D. et de sa famille ». Le plus curieux, c'est que la seule union qui n'ait pas été légalisée est celle de Léon et de Jeanne et c'est Jeanne précisément qui s'érige en justicière contre notre famille « illégitime ».

Nous avons fait le possible pour que Natalia puisse aller à Paris et ramener Siéva. Avant-hier, Bonnet<sup>141</sup> nous a répondu par la négative. Il serait trop dangereux de laisser le petit attendre jusqu'au mois d'août, c'est-à-dire jusqu'au congé de Marguerite. Il ne reste qu'à trouver une personne absolument sûre pour le voyage. Je ne doute pas que toutes les mesures de précautions contre le gangstérisme seront prises. Le moment le plus délicat est celui de l'embarquement. Je crois qu'il faut une solide escorte. Vous déciderez vous-mêmes des modalités du voyage. S'il arrivait qu'il y ait manque d'argent, télégraphiez à New York à l'adresse suivante : Kluger<sup>142</sup>, Apt LJ7, 10 Monroe Street, New York, en indiquant la somme nécessaire.

Natalia avait caressé l'espoir de vous revoir bientôt. Mais son voyage est maintenant impossible. Nous considérons votre venue en août comme absolument sûre. Août et septembre sont encore des mois de pluie, mais le climat est néanmoins bon et, malgré un confort assez relatif, vous pourrez, nous l'espérons, bien vous reposer tous deux, sans parler de la joie de nous revoir encore une fois. Espérons que, malgré tout, la guerre n'éclatera pas avant août. Il semble malheureusement qu'elle puisse éclater chaque jour. C'est une raison de plus pour envoyer le petit aussi tôt que possible.

J'ai tant d'amis connus et inconnus à remercier. Premièrement, la famille où se trouve le petit. Vous me la nommerez à temps pour que je puisse au moins écrire. Remerciez aussi chaleureusement en mon nom Daniel Martinet<sup>143</sup>. Je revois toujours Marcel<sup>144</sup> tout jeune, avec sa barbe rougeâtre, et voilà que son fils chirurgical examine mon petit-fils.

J'avais oublié de mentionner que nous avons envoyé il y a deux jours un câble dont je vous joins le texte.

---

<sup>138</sup> Voir lettre du 10 avril 1939.

<sup>139</sup> La loi soviétique instituée au lendemain de la révolution d'Octobre permettait aux parents de prendre et de donner aux enfants le nom de l'un ou l'autre des conjoints, et, plus tard, aux enfants de confirmer ou infirmer ce choix.

<sup>140</sup> Il s'agit du couple Volkov, Platon et Zinaïda.

<sup>141</sup> Georges Bonnet (1889-1973), radical-socialiste, était ministre des affaires étrangères du gouvernement Daladier.

<sup>142</sup> Pearl Kluger (née en 1912) avait joué un rôle important dans la défense de Trotsky et le travail de la commission d'enquête.

<sup>143</sup> Daniel Martinet (1913-1976) était le fils du poète Marcel Martinet.

<sup>144</sup> Marcel Martinet (1877-1944), écrivain et poète, avait été membre du au de *La Vie ouvrière* et du premier noyau communiste ; diabétique, il avait dû abandonner toute activité réelle en 1923 mais avait « repris du service » au moment des procès de Moscou.

## Les assertions de Rivera

12 avril 1939

---

Lettre à J. Frankel (8182), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Cher Ami<sup>145</sup>,

*Excelsior* a publié ce matin une note sensationnelle sous le sous-titre « Trotsky rompt ses rapports avec le peintre Diego Rivera ». Cette note est très malveillante et contient plusieurs calomnies, comme c'est naturel dans ce genre d'affaires. Une chose est claire d'après elle : toute la chose est venue de Rivera lui-même, de ses racontars à divers peintres, artistes, etc. La question de la maison est présentée abondamment et fausement. Maintenant, les journalistes vont sûrement essayer de m'interroger - ou mes collaborateurs - là-dessus. Nous utiliserons la formule selon laquelle nous n'avons rien à dire qui intéresserait le public. Mais au-delà, il faut avoir en réserve une déclaration claire et brève du comité pan américain.

Dans mes lettres antérieures, j'ai insisté sur la réfutation du trois assertions fausses de Rivera. Cela continue à être nécessaire, mais je crois que ces réfutations concrètes d'assertions concrètes devraient avoir un préambule, qu'il faut absolument donner à la presse. Ce préambule ou courte déclaration pourrait être formulé à peu près ainsi :

*« Le comité pan américain (directement ou par l'intermédiaire d'une commission) a enquêté sur toute une série d'assertions de Diego Rivera contre Léon Trotsky et a trouvé qu'elles étaient absolument dénuées de toute base. Au contraire, L. T. a fait tout son possible en toute circonstance pour défendre Rivera contre des critiques anonymes. Le comité regrette que Rivera ait cru possible de répandre des assertions fausses sans la moindre raison ni fondement. »*

Quelque chose de ce genre. On pourrait aussi l'utiliser non pas comme un préambule, mais comme une conclusion d'une déclaration plus longue : mais j'insiste qu'elle devrait être catégorique sur le fond et modérée dans la forme à l'égard de Rivera. C'est pourquoi je propose le mot « regrette » et non « condamne ».

Je vous prie de ne pas trop longtemps remettre l'enquête.

---

<sup>145</sup> Jan Frankel (né en 1906), citoyen tchécoslovaque, avait été secrétaire de Trotsky en Turquie de 1930 à 1933, en Norvège en 1935 et au Mexique de 1937 à 1938. Marié à la romancière Eleanor Clark, il vivait aux Etats-Unis où il animait le Pan American Committee et remplissait pour Trotsky des missions confidentielles.

## Pas d'ingérence

14 avril 1939

---

Lettre à la section mexicaine; collection-satellite O. Fernández, avec la permission de la Houghton Library.

---

Chers Camarades,

J'ai reçu votre lettre amicale et m'empresse d'y répondre.

Vous vous rappelez fort bien que, dans les premières semaines de mon séjour au Mexique, j'ai déclaré que je ne pouvais prendre part à l'activité politique de la section mexicaine de la IV<sup>e</sup> Inter nationale et qu'en conséquence je ne pouvais porter la moindre responsabilité spécifique pour elle, à l'exception naturellement de la solidarité entre nous qui repose sur le programme de la IV<sup>e</sup> Inter nationale<sup>146</sup>.

Il serait donc absurde pour quiconque de vouloir participer ou s'abstenir de participer à la campagne présidentielle du point de vue de mon asile. Les deux choses n'ont rien de commun. Vous êtes totalement libres dans votre activité comme je suis, moi, libre de toute responsabilité pour cette activité.

Au cours de mon séjour de plus de deux années, au Mexique, quelques misérables ont essayé d'expliquer mes idées, telles que je les exprime dans la presse, par ma relation particulière avec le gouvernement du Mexique<sup>147</sup>. Je suis certain que vous comprenez, sans qu'il soit besoin pour moi d'aucun commentaire, la stupidité et l'ignominie de semblables interprétations. Si j'avais eu un penchant ou si j'avais été capable d'adapter mes idées à mes intérêts personnels, je n'aurais pas été obligé de demander asile au Mexique. Ma sincère gratitude pour le président Cárdenas<sup>148</sup> et son gouvernement ne peuvent dans la moindre mesure influencer sur mes idées et mon action politique.

Saluts de la plus grande camaraderie.

---

<sup>146</sup> Cf. *Œuvres*, 12, pp. 258-259.

<sup>147</sup> Eiffel notamment avait lancé publiquement cette accusation que des militants mexicains n'avaient avancé qu'en privé.

<sup>148</sup> Lázaro Cárdenas (1895-1970), président du Mexique depuis 1934, menait une politique dont Trotsky disait qu'elle était celle du « seul gouvernement courageux » au monde.

## Les motifs de Jeanne

16 avril 1939

---

Lettre à G. Rosenthal (9831), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

---

Cher Ami,

Je n'ai pas souligné avec la vigueur nécessaire un fait très important concernant l'attitude de Mme Jeanne Molinier envers l'enfant. Ma femme et moi, nous avons beaucoup insisté après la mort de notre fils pour que son ancienne compagne vienne s'installer ici avec le garçonnet. Elle a refusé sous de vagues prétextes. Je lui ai proposé de venir pour quelque temps avec le garçonnet ou même seule<sup>149</sup>. J'ai écrit la même chose au petit en l'invitant à venir avec Jeanne<sup>150</sup>. Il m'a répondu que Jeanne ne viendrait pas. Tout cela avait pour moi une grande importance, car cela me donnait, malgré tout, la mesure de l'attachement de Jeanne Molinier à l'enfant. Elle n'a pas jugé possible de sacrifier quelques mois ou même quelques semaines pour s'entendre avec nous sur le sort de Siéva. Cela me force à croire qu'il s'agit moins d'un attachement quasi-maternel pour l'enfant que de considérations d'un autre ordre, beaucoup moins louables. Trois faits m'en convainquent : la participation extrêmement active dans l'affaire de M. Raymond Molinier, la facilité avec laquelle Mme Jeanne Molinier a sacrifié la mémoire de mon fils à ses pires adversaires et calomniateurs<sup>151</sup>, les tentatives répétées de Mme Jeanne Molinier et de M. Raymond Molinier de s'emparer de mes archives, lesquelles ne les concernent ni de près ni de loin<sup>152</sup>.

Je ne veux pas émettre d'hypothèse, mais les faits eux-mêmes parlent clairement.

P.S. Tout ce que j'avance dans cette lettre ainsi que dans les précédentes peut être facilement démontré par la correspondance.

---

<sup>149</sup> *Oeuvres*, 18, p. 303.

<sup>150</sup> *Oeuvres*, 18, pp. 302-303.

<sup>151</sup> Jeanne avait proposé d'introduire dans la commission chargée de régler la question des archives le Belge Vereeken que Trotsky accusait d'avoir calomnié Sedov et qui était effectivement son adversaire politique.

<sup>152</sup> Il est incontestable que les archives ne furent pas en réalité intégralement remises par Jeanne Molinier bien que toute la lumière ne soit pas faite sur leur itinéraire avec une absolue certitude.

## Des propositions pour l'Europe

18 avril 1939

---

Lettre à la direction du S.W.P. (8106) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Chers Amis,

Je continue à être très inquiet de votre total silence en général et sur la question française en particulier<sup>153</sup>. Les décisions à ce sujet dans le compte rendu du N.C.<sup>154</sup> me paraissent justes mais elles ne sont pas du tout concrètes quant aux dates, aux moyens pratiques, aux hommes, etc.

J'ai des propositions à faire, mais j'attendais un mot du camarade Cannon pour les vérifier à la lumière de son expérience avant de vous les présenter. Mais j'apprends maintenant que Cannon va s'absenter et j'ai peur qu'on perde beaucoup de temps, particulièrement précieux dans cette affaire.

Mes propositions préliminaires sont :

1. - D'envoyer immédiatement un ou deux camarades en France avec des lettres leur donnant pleins pouvoirs, au nom du S.W.P., du comité pan-américain, de la section mexicaine, une lettre de Crux<sup>155</sup>, etc. (et même, je pense, avec des résolutions spéciales de réunions du parti à New York et autres branches importantes).
2. - Pendant deux ou trois jours, ces deux camarades étudieraient avec le S.I. le travail du P.O.I. pendant la dernière période critique, afin d'établir s'ils ont changé de méthodes, s'ils l'ont fait avec un certain succès, s'il existe une chance qu'ils remportent des succès dans un avenir proche.
3. - De la même façon, qu'ils vérifient l'activité des partisans IV<sup>e</sup> Internationale à l'intérieur du P.S.O.P. - depuis leur entrée<sup>156</sup>.
4. - S'il apparaît que le P.O.I. n'a pas avancé du tout, le S.I., avec ses camarades américains, devrait non pas faire une proposition, mais prendre une décision ferme, approximativement comme suit :
  - a. les membres du P.O.I. et de la jeunesse<sup>157</sup> sont obligés d'entrer dans le P.S.O.P. dans la semaine qui vient.
  - b. Naville - et deux ou trois autres - ne doivent pas entrer le P.S.O.P., mais devraient consacrer leur activité au S.I.
  - c. *La Lutte ouvrière* cesse de paraître.
  - d. La revue *Quatrième Internationale* devient une publication du S.I. pour tous les pays de langue française. Le comité de rédaction sera composé de Naville, quelques autres camarades français, un camarade belge, un camarade américain et un de la jeunesse. Il paraîtra deux fois par mois.
  - e. Ceux qui refuseront d'appliquer cette décision seront abandonnés à leur sort, sans aucune aide de l'Internationale. Ils ne seront pas exclus, à condition que, dans leur activité, ils ne tentent pas de saboter le travail à l'intérieur du P.S.O.P. Après deux mois environ, le S.I. vérifiera l'activité de ces « extérieurs » et tranchera définitivement.

Ces propositions vont plus ou moins d'elles-mêmes. Il serait très difficile pour Naville et quelques autres de travailler dans le P.S.O.P. et il n'est pas sûr qu'ils y seraient acceptés. La proposition de décision (ci-dessus) réglerait cette question avec minimum de frictions.

Notre supériorité théorique et politique sur la direction du P.S.O.P. peut très bien être démontrée dans la revue bimensuelle (à condition que la composition du comité de rédaction exclue une politique spécifiquement anti-entrisme). Une petite partie du fonds français pourrait être utilisée pour soutenir le bi-mensuel. Le gros en sera réservé jusqu'au règlement des questions d'organisation et jusqu'à ce que se développe une activité importante.

Il faut employer tous les moyens pour que la décision du soit aussi catégorique et impérative que possible. Par exemple tout le comité national de la section belge devrait y être associé. La décision pourrait être signée de tous les membres du S.I., des représentants américains, de tous les membres du N.C. américain, de ceux du P.A.C., etc.

Il nous faut agir tout de suite et avec la plus extrême vigueur, autrement la désintégration de la section française aura l'effet le plus délétère sur toutes les autres sections et gênera considérablement le développement de notre parti aux Etats.

Cette lettre n'est destinée à aucune forme de publication. Elle ne peut être communiquée qu'au N.C. et au P.A.C.<sup>158</sup>. Pour la France et les autres sections, j'écrirai une autre lettre quand je connaîtrai votre décision. J'espère recevoir une réponse aussi vite que possible.

---

<sup>153</sup> En fait, Cannon avait envoyé un compte rendu très succinct sur la situation française au début d'avril. Trotsky ne l'avait-il pas reçu ou voulait-il en savoir plus ?

<sup>154</sup> Les initiales N.C. désignent le comité national (National Committee) du S.W.P. qui s'était prononcé pour l'entrée des militants du P.O.I. dans le P.S.O.P.

<sup>155</sup> Crux est l'un des pseudonymes de Trotsky.

<sup>156</sup> Il s'agit des militants entrés individuellement au P.S.O.P. au lendemain du congrès du P.O.I., ceux de la minorité animée par Jean Rous et que le S.I. avait approuvés.

<sup>157</sup> La jeunesse socialiste révolutionnaire (J.S.R.) était l'organisation de jeunes correspondant au P.O.I. : elle était la continuation de l'Entente des J.S. en 1935.

<sup>158</sup> Le P.A.C. est le comité pan-américain (Pan-American Committee).



## Le Marxisme et notre époque

18 avril 1939

---

« Le marxisme et notre époque » a été écrit par Léon Trotsky, en guise de préface à la traduction américaine de l'abrégé du Capital de Karl Marx, composé par Otto Rühle.

---

Ce livre d'Otto Rühle expose, avec les mots mêmes de Marx, les fondements de sa doctrine économique. En somme, personne n'a encore pu exposer la théorie de la valeur-travail mieux que Marx lui-même.

Certains arguments de Marx, particulièrement dans le premier chapitre, le plus difficile, peuvent paraître au lecteur non initié beaucoup trop discursifs, oiseux ou métaphysiques. En réalité, cette impression tient au fait que l'on n'a pas l'habitude de considérer scientifiquement des phénomènes très familiers. La marchandise est devenue un élément si universellement répandu, si familier, de notre existence quotidienne, que nous n'essayons même pas de nous demander pourquoi les hommes se séparent d'objets de première importance, nécessaires à l'entretien de la vie, pour les échanger contre de petits disques d'or ou d'argent qui n'ont par eux-mêmes d'utilité sur aucun continent. La marchandise n'est pas le seul exemple d'une telle attitude. Toutes les catégories de l'économie marchande sont acceptées sans analyse, comme allant de soi, comme si elles constituaient la base naturelle des rapports entre les hommes. Cependant, tandis que les réalités du processus économique sont le travail humain, les matières premières, les outils, les machines, la division du travail, la nécessité de distribuer les produits manufacturés entre tous ceux qui participent au processus de la production, etc..., des catégories telles que la marchandise, la monnaie, les salaires, le capital, le profit, l'impôt, etc..., ne sont, dans la tête de la plupart des hommes, que les reflets à moitié mystiques des différents aspects d'un processus économique qu'ils ne comprennent pas, et qui échappe à leur contrôle. Pour les déchiffrer, une analyse scientifique est indispensable.

Aux États-Unis, où un homme qui possède un million est considéré comme « valant » un million, les concepts de l'économie de marché sont tombés plus bas que n'importe où ailleurs. Jusque tout récemment, les Américains n'accordaient que très peu d'attention à la nature des rapports économiques. Dans le pays du système économique le plus puissant, les théories économiques restaient extrêmement pauvres. Il a fallu la profonde crise récente de l'économie américaine pour mettre brutalement l'opinion publique en face des problèmes fondamentaux de la société capitaliste. Quoi qu'il en soit, celui qui n'a pas perdu l'habitude d'accepter passivement, sans esprit critique, les reflets idéologiques du développement économique, celui qui n'a pas pénétré, à la suite de Marx, la nature essentielle de la marchandise en tant que cellule fondamentale de l'organisme capitaliste, celui-là restera toujours incapable de comprendre scientifiquement les plus importants phénomènes de notre époque.

### La méthode de Marx

Ayant défini la science comme la connaissance des lois objectives de la nature, l'homme s'est efforcé avec obstination de se soustraire lui-même à la science, se réservant des privilèges spéciaux, sous forme de prétendus rapports avec des forces supra-sensibles (religion), ou avec des préceptes moraux éternels (idéalisme). Marx a définitivement privé l'homme de ces odieux privilèges, en le considérant comme un chaînon du processus d'évolution de la nature matérielle ; en considérant la société humaine comme l'organisation de la production et de la distribution ; en considérant le capitalisme comme un stade du développement de la société humaine.

Le but de Marx n'était pas de découvrir les "lois éternelles" de l'économie. Il niait l'existence de telles lois. L'histoire du développement de la société humaine est l'histoire de la succession de différents systèmes économiques, qui ont chacun leurs lois propres. Le passage d'un système à un autre a toujours été déterminé par la croissance des forces productives, c'est-à-dire de la technique et de l'organisation du travail. Jusqu'à un certain point, les changements sociaux ont seulement un caractère quantitatif, et n'altèrent pas les fondements de la société, c'est-à-dire les formes dominantes de la propriété. Mais il arrive un moment où les forces productives accrues ne peuvent plus rester enfermées dans les vieilles formes de propriété ; alors survient dans l'ordre social un changement, accompagné de secousses. A la commune primitive succéda ou s'ajouta l'esclavage ; l'esclavage fut remplacé par le servage, avec sa superstructure féodale ; au XVI<sup>ème</sup> siècle, le développement commercial des villes en Europe entraîna l'avènement du régime capitaliste, qui, depuis lors, est passé par différentes étapes. Dans son *Capital*, Marx n'étudie pas l'économie en général, mais l'économie capitaliste, avec ses lois spécifiques. Des autres systèmes économiques, il ne parle qu'incidemment, et seulement pour mettre en lumière les caractéristiques propres du capitalisme.

*L'économie de la famille paysanne primitive, qui se suffisait à elle-même, n'a pas besoin d'une "économie politique" car elle est dominée, d'un côté par les forces de la nature, de l'autre par les forces de la tradition. L'économie naturelle des Grecs et des Romains, économie fermée reposant sur le travail des esclaves, était régie par la volonté du propriétaire d'esclaves, dont le « plan » était directement déterminé par les lois de la nature et la routine. On pourrait dire la même chose du régime médiéval, avec ses paysans serfs. Dans tous ces cas, les rapports économiques étaient clairs et transparents, à l'état brut pour ainsi dire. Mais le cas de la société contemporaine est tout à fait différent. Elle a détruit les vieux rapports de l'économie fermée, et les modes de travail du passé. Les nouveaux rapports économiques unissent les villes et les villages, les provinces et les nations. La division du travail a embrassé toute la planète. La tradition et la routine une fois brisées, ces liens ne se sont pas formés selon un plan déterminé, mais bien en dehors de la conscience et de la prévision de l'homme. L'interdépendance des hommes, des groupes, des classes, des nations, qui résulte de la division du travail, n'est dirigée par personne. Les hommes travaillent les uns pour les autres sans se connaître, sans se soucier des besoins les uns des autres, avec l'espoir et même avec la certitude que leurs rapports se régulariseront d'eux-mêmes d'une manière ou d'une autre. Et, en somme, c'est ce qui se produit ; ou plutôt, c'est ce qui se produisait habituellement autrefois.*

Il est absolument impossible de chercher les causes des phénomènes de la société capitaliste dans la conscience subjective, dans les intentions ou les plans de ses membres. Les phénomènes objectifs du capitalisme ont été constatés avant que la science ne se soit appliquée à les étudier sérieusement. Jusqu'à ce jour, la grande majorité des hommes ne connaissent rien des lois qui régissent la société capitaliste. La grande force de la méthode de Marx fut d'aborder les phénomènes économiques, non du point

de vue subjectif de certaines personnes, mais du point de vue objectif du développement de la société prise en bloc, exactement comme un naturaliste aborde une ruche ou une fourmilière.

Pour la science économique, ce qui a une importance décisive, c'est ce que les gens font et la manière dont ils le font, et non ce qu'ils pensent eux-mêmes de leurs actions. La base de la société, ce n'est pas la religion ni la morale, ce sont les ressources naturelles et le travail. La méthode de Marx est matérialiste, parce qu'elle va de l'existence à la conscience, et non inversement. La méthode de Marx est dialectique, parce qu'elle considère la nature et la société dans leur évolution, et l'évolution elle-même comme la lutte incessante de forces antagonistes.

### **Le marxisme et la science officielle**

Marx a eu ses précurseurs. L'économie politique classique – Adam Smith, David Ricardo – atteignit son apogée avant que le capitalisme ne fût parvenu à maturité, avant qu'il ne commençât à craindre le lendemain. Marx a payé à ces deux grands classiques son tribut de profonde gratitude. Néanmoins, l'erreur fondamentale de l'économie classique était de considérer le capitalisme comme la forme d'existence de l'humanité à toutes les époques, alors qu'il n'est qu'une étape historique dans le développement de la société. Marx commença par critiquer cette économie politique, il en exposa les erreurs, en même temps que les contradictions du capitalisme lui-même, et il démontra l'inéluctabilité de l'effondrement de ce régime. La science peut trouver son accomplissement, non dans le cabinet hermétiquement clos du savant, mais seulement dans la société des hommes "en chair et en os". Tous les intérêts, toutes les passions qui déchirent la société exercent leur influence sur le développement de la science, surtout de l'économie politique, qui est la science de la richesse et de la pauvreté. La lutte des ouvriers contre la bourgeoisie oblige les théoriciens bourgeois à tourner le dos à l'analyse scientifique du système d'exploitation, et à se borner à la simple description des faits économiques, à l'étude du passé économique et, ce qui est infiniment pire, à une véritable falsification de la réalité à seule fin de justifier le régime capitaliste. La doctrine économique qui est enseignée aujourd'hui dans les institutions officielles et prêchée dans la presse bourgeoise nous offre une importante documentation sur le travail, mais elle est complètement incapable de saisir le processus économique dans son ensemble et de découvrir ses lois et ses perspectives, et n'a d'ailleurs pas envie de le faire. L'économie politique officielle est morte.

### **La loi de la valeur-travail**

*Dans la société contemporaine, le lien fondamental entre les hommes est l'échange. Tout produit du travail qui entre dans le processus de l'échange devient une marchandise. Marx commença ses recherches par la marchandise, et, de cette cellule fondamentale de la société capitaliste, il déduisit les rapports sociaux qui se sont formés objectivement sur la base de l'échange, indépendamment de la volonté des hommes. Cette méthode est la seule qui permette de résoudre le problème fondamental : comment, dans la société capitaliste où chacun pense pour soi-même et où personne ne pense pour tous, s'établissent des rapports déterminés entre les différentes branches de l'économie indispensables à la vie ?*

Le travailleur vend sa force de travail, le fermier apporte ses produits au marché, le banquier accorde des prêts, le commerçant offre son assortiment de marchandises, l'industriel bâtit une usine, le spéculateur achète et vend des stocks et des actions, chacun d'entre eux ayant ses propres considérations, son propre plan, ses propres intérêts en ce qui concerne les salaires ou le profit. Néanmoins, tout ce chaos d'efforts et d'actions individuelles engendre un ensemble économique qui, tout en n'étant pas harmonieux, permet cependant à la société, non seulement d'exister, mais encore de se développer. Cela signifie qu'au fond ce chaos n'est d'aucune façon un chaos, que, d'une certaine manière, il est soumis à une régulation automatique et inconsciente. Comprendre le mécanisme qui instaure entre les différents aspects de l'économie un équilibre relatif, c'est découvrir les lois objectives du capitalisme.

Les lois qui gouvernent les différentes sphères de l'économie capitaliste – les salaires, les prix, la rente foncière, le profit, l'intérêt, le crédit, la Bourse – ces lois sont nombreuses et complexes. Cela est manifeste. Mais, en dernier ressort, elles se ramènent à une loi unique, découverte par Marx, et qu'il a explorée à fond : la loi de la valeur-travail, qui est le régulateur fondamental de l'économie capitaliste. L'essence de cette loi est simple. La société dispose d'une certaine réserve de force de travail vivante. Appliquée à la nature, cette force produit les objets nécessaires à la satisfaction des besoins de l'humanité. Par suite de la division du travail entre des producteurs indépendants, ces objets prennent la forme de marchandises. Les marchandises s'échangent à un taux donné, d'abord directement, plus tard au moyen d'un intermédiaire : l'or ou la monnaie. La propriété essentielle des marchandises, propriété qui les rend, suivant un certain rapport, comparables entre elles, est le travail humain dépensé pour les produire – le travail abstrait, le travail en général – base et mesure de la valeur. Si la division du travail entre des millions de producteurs n'entraîne pas la désagrégation de la société, c'est que les marchandises sont échangées selon le temps de travail socialement nécessaire pour leur production. En acceptant ou en rejetant les marchandises, le marché, arène de l'échange, décide si elles contiennent ou ne contiennent pas de travail socialement nécessaire, détermine ainsi les quantités des différentes espèces de marchandises nécessaires à la société, et, par conséquent, aussi la distribution de la force de travail entre les différentes branches de la production.

Les processus réels du marché sont infiniment plus complexes que nous n'avons pu l'exposer en quelques lignes. Ainsi, les prix, en oscillant autour de la valeur-travail, sont tantôt en dessous, tantôt au-dessus de la valeur. Les causes de ces variations sont expliquées en long et en large dans le troisième livre du *Capital*, livre dans lequel Marx analyse "Le procès d'ensemble de la production capitaliste". Néanmoins, quelque considérables que puissent être les écarts entre le prix et la valeur des marchandises dans des cas particuliers, la somme de tous les prix est égale à la somme de toutes les valeurs des marchandises créées par le travail humain et figurant sur le marché, et les prix ne peuvent pas franchir cette limite, même si l'on tient compte des "prix de monopole" des trusts ; là où le travail n'a pas créé de nouvelle valeur, Rockefeller lui-même ne peut rien tirer.

### **L'inégalité et l'exploitation**

*Mais si les marchandises sont échangées selon la quantité de travail qu'elles contiennent, comment l'inégalité peut-elle résulter de l'égalité ? Marx a résolu cette énigme en exposant la nature particulière d'une des marchandises, qui est la base de toutes les*

autres marchandises : la force de travail. Le propriétaire des moyens de production, le capitaliste, achète la force de travail. Comme toutes les autres marchandises, celle-ci est évaluée selon la quantité de travail qu'elle renferme, c'est-à-dire selon la quantité de travail nécessaire à la production des moyens de subsistance qui sont indispensables à l'entretien et à la reproduction de la force de travail. Mais la consommation de cette marchandise – de la force de travail – c'est le travail, c'est-à-dire la création de nouvelles valeurs. Ces valeurs sont quantitativement supérieures à celle que le travailleur reçoit, et dont il a besoin pour son entretien. Le capitaliste achète la force de travail pour l'exploiter. C'est cette exploitation qui est la source de l'inégalité. Cette partie du produit du travail qui sert à assurer la subsistance du travailleur, Marx l'appelle le produit nécessaire ; la partie que le travail produit en plus, c'est la plus-value. La plus-value a été produite par l'esclave, sinon le propriétaire d'esclaves n'aurait pas entretenu d'esclaves. La plus-value a été produite par le serf, sinon le servage n'aurait été d'aucune utilité pour la noblesse terrienne. La plus-value est produite de même – mais sur une échelle infiniment plus grande – par le travailleur salarié, sinon le capitaliste n'aurait aucun intérêt à acheter la force de travail. La lutte des classes n'est rien d'autre que la lutte pour la plus-value. Celui qui possède la plus-value est le maître de l'état, il a la clé de l'église, des tribunaux, des sciences et des arts.

### Concurrence et monopole

Les rapports entre les capitalistes, qui exploitent les travailleurs, sont déterminés par la concurrence, principal ressort du progrès capitaliste. Les grandes entreprises bénéficient, par rapport aux plus petites, des plus grands avantages techniques, financiers, organisationnels, économiques et, *last but not least* <sup>159</sup>, politiques. Une plus grande quantité de capitaux, permettant d'exploiter un plus grand nombre de travailleurs, donne inévitablement, à celui qui la possède, la victoire dans une compétition. Telle est la base de la concentration et de la centralisation du capital.

Tout en stimulant le progrès et le développement de la technique, la concurrence, non seulement détruit les couches de producteurs intermédiaires, mais se détruit elle-même. Sur les cadavres ou semi-cadavres des petits et moyens capitalistes, se dresse un nombre toujours plus réduit de seigneurs capitalistes toujours plus puissants. Ainsi, de la concurrence honnête, *démocratique* et *progressive*, surgit irrévocablement le monopole malfaisant, *parasitaire* et *réactionnaire*. Sa domination commença à s'affirmer à partir de 1880, et prit sa forme définitive au tournant du siècle. Maintenant, la victoire du monopole est ouvertement reconnue par les représentants officiels de la société bourgeoise <sup>160</sup>. Et pourtant, lorsque Marx, cherchant à prévoir l'avenir du système capitaliste, démontra pour la première fois que le monopole est une conséquence des tendances inhérentes au capitalisme, le monde bourgeois continua à regarder la concurrence comme une loi éternelle de la nature.

L'élimination de la concurrence par le monopole marque le commencement de la désagrégation de la société capitaliste. La concurrence constituait le principal ressort créateur du capitalisme, et la justification historique du capitaliste. Par là même, l'élimination de la concurrence signifie la transformation des actionnaires en parasites sociaux. La concurrence avait besoin de certaines libertés, d'une atmosphère libérale, d'un régime démocratique, d'un cosmopolitisme commercial. Le monopole réclame un gouvernement aussi autoritaire que possible, des barrières douanières, ses "propres" sources de matières premières, et ses "propres" marchés (colonies). Le dernier mot, dans la désagrégation du capitalisme de monopole, est au *fascisme*.

### Concentration de la richesse et croissance des contradictions de classe

Les capitalistes et leurs avocats s'efforcent, par tous les moyens, de dissimuler aux yeux du peuple comme aux yeux du fisc, le degré réel de la concentration des richesses. La presse bourgeoise, au mépris de l'évidence, s'efforce toujours de maintenir l'illusion d'une répartition "démocratique" des capitaux investis. Le *New-York Times*, voulant réfuter les marxistes, signale qu'il y a de trois à cinq millions d'employeurs isolés. Les sociétés anonymes, il est vrai, représentent une plus grande concentration de capital que les trois à cinq millions de patrons individuels, mais les États-Unis comptent "un demi-million de sociétés".

Ces jongleries avec des sommes globales et des moyennes ont pour but, non d'éclairer, mais de cacher la vraie nature des choses. Depuis le commencement de la guerre jusqu'en 1923, le nombre des usines et des fabriques des États-Unis tomba de l'indice 100 à 98,7, tandis que la masse de la production industrielle montait de l'indice 100 à 156,3. Pendant les années de grande prospérité (1923-1929), alors qu'il semblait que tout le monde était en train de devenir riche, l'indice du nombre des établissements tomba de 100 à 93,8, tandis que la production montait de 100 à 113. Cependant, la concentration des établissements industriels, limitée par leur corps matériel encombrant, reste loin en arrière de la concentration de leurs âmes, c'est-à-dire de leur propriété. En 1929, les États-Unis comptaient réellement plus de 300.000 sociétés, comme le *New-York Times* le signale correctement. Il faut seulement ajouter que 200 d'entre elles, c'est-à-dire 0,07 % du nombre total, contrôlaient directement 49,2 % des fonds de toutes les sociétés. Quatre ans plus tard, cette proportion était déjà montée à 56 % ; et, pendant les années de l'administration de Roosevelt, elle a certainement augmenté encore. Or, parmi ces 200 sociétés anonymes dirigeantes, la domination réelle appartient à une petite minorité <sup>161</sup>.

Les mêmes processus peuvent être observés dans les banques et les assurances. Cinq des plus grandes sociétés d'assurances des États-Unis ont absorbé, non seulement les autres compagnies d'assurances, mais aussi plusieurs banques. Le nombre total des banques décroît par l'absorption des plus petites par les plus grandes, principalement sous la forme de ce qu'on appelle les "mergers" (fusions). Ce processus s'accélère rapidement. Au-dessus des banques s'élève l'oligarchie des super-banques. Le capital bancaire fusionne avec le capital industriel sous la forme de super-capital financier. En supposant que la concentration de

<sup>159</sup> Proverbe anglais signifiant : le dernier, mais pas le moindre.

<sup>160</sup> "L'influence modératrice de la concurrence – déplore le Procureur Général des États-Unis, M. Homer S. Cummings – est à peu près évincée, et, dans l'ensemble, elle ne subsiste que comme un pâle souvenir des conditions d'autrefois."

<sup>161</sup> Une commission du sénat des États-Unis a constaté, en février 1937, que, pendant les vingt dernières années, les décisions des douze plus grandes sociétés équivalaient à des ordres pour la plus grande partie de l'industrie américaine. Le nombre des présidents des conseils d'administration de ces compagnies est à peu près le même que le nombre des membres du cabinet du président des États-Unis, le pouvoir exécutif du gouvernement républicain. Mais ces présidents sont infiniment plus puissants que les membres du cabinet.

l'industrie et des banques doit continuer au même rythme que pendant le dernier quart de siècle, – en fait ce rythme s'accélère – au cours du prochain quart de siècle, les hommes des trusts auront accaparé toute l'économie du pays.

Nous avons ici recours aux statistiques des Etats-Unis pour la seule raison qu'elles sont plus exactes et plus saisissantes. Dans son essence, le processus de concentration revêt un caractère international. A travers les différentes étapes du capitalisme, à travers toutes les phases des cycles conjoncturels, à travers tous les régimes politiques, à travers les périodes de paix comme à travers celles de conflits armés, le processus de concentration de toutes les grandes fortunes en un nombre de mains toujours plus petit s'est poursuivi et se poursuivra jusqu'à la fin. Pendant les années de la grande guerre, alors que les nations étaient saignées à mort, alors que les systèmes fiscaux roulaient à l'abîme, entraînant avec eux les classes moyennes, les hommes des trusts ramassaient des bénéfices sans précédent dans le sang et la boue. Les plus grandes sociétés des Etats-Unis, pendant les années de guerre, doublèrent, triplèrent, quadruplèrent, décuplèrent leur capital et gonflèrent leurs dividendes de 300 %, 400 %, 900 %, et même davantage.

En 1840, huit ans avant la publication par Marx et Engels du *Manifeste du Parti communiste*, l'écrivain français bien connu Alexis de Tocqueville écrivait dans un livre intitulé *La Démocratie en Amérique* : "*La grande fortune tend à disparaître, les petites fortunes tendent à se multiplier*". Cette affirmation a été répétée d'innombrables fois, d'abord à propos des Etats-Unis, ensuite à propos d'autres jeunes démocraties, comme l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Certes, l'opinion de Tocqueville était déjà fautive de son temps. Cependant la véritable concentration des richesses ne commença qu'après la guerre civile américaine, à la veille de laquelle Tocqueville mourut. Au commencement de ce siècle, 2 % de la population des Etats-Unis possédaient déjà plus de la moitié de la fortune totale du pays ; en 1929, ces 2 % possédaient les 3/5 de la fortune nationale. A la même époque, 36.000 familles riches jouissaient d'un revenu aussi grand que 11 millions de familles moyennes et pauvres. Pendant la crise de 1929-1933, les trusts n'eurent pas besoin de faire appel à la charité publique ; au contraire, ils s'élevèrent toujours plus haut au-dessus du déclin général de l'économie nationale. Pendant le précaire renouveau industriel qui suivit, suscité par le New Deal, les hommes des trusts réalisèrent de nouveaux profits. Le nombre des chômeurs tomba, dans le meilleur des cas, de 20 à 10 millions ; pendant le même laps de temps, le gratin de la société capitaliste, 6.000 personnes au maximum, faisait des bénéfices fantastiques. C'est ce que l'avocat général Robert H. Jackson, lors de son passage au poste de procureur général adjoint anti-trust, révéla, chiffres à l'appui.

Mais le concept abstrait de "capital monopoleur" acquiert pour nous chair et sang. Ce qu'il signifie, c'est qu'une poignée de familles<sup>162</sup>, rassemblées par les liens de la parenté et des intérêts communs en une oligarchie capitaliste fermée, disposent du destin économique et politique d'une grande nation. Il faut reconnaître que la loi de la concentration énoncée par Marx a puissamment fonctionné.

### **L'enseignement de Marx est-il périmé ?**

Les questions de la concurrence, de la concentration des richesses et des monopoles conduisent naturellement à la question de savoir si, à notre époque, la théorie économique de Marx n'a plus qu'un intérêt historique – comme, par exemple, la théorie d'Adam Smith – ou si elle est toujours d'actualité. Le critère qui permet de répondre à cette question est simple : si la théorie permet d'apprécier correctement le cours du développement économique, et de prévoir l'avenir mieux que les autres théories, alors elle reste la théorie la plus avancée de notre temps, même si elle date d'un bon nombre d'années.

L'économiste allemand bien connu Werner Sombart, qui fut virtuellement un marxiste au début de sa carrière, mais qui, plus tard, révisa les aspects les plus révolutionnaires de l'enseignement de Marx, opposa au *Capital* de Marx son propre *Capitalisme*, qui est probablement l'exposé apologétique le plus connu de l'économie bourgeoise de notre temps. Sombart écrivait :

*"Karl Marx a prédit : primo, la misère croissante des travailleurs salariés ; secundo, la concentration » générale, avec la disparition de la classe des artisans et des paysans ; tertio, l'effondrement catastrophique du capitalisme. Rien de tout cela n'est arrivé."*

A ce pronostic erroné, Sombart oppose son propre pronostic, "*strictement scientifique*" :

*"Le capitalisme continuera à se transformer intérieurement dans la direction où il a déjà commencé à se transformer à l'époque de son apogée ; en vieillissant, il deviendra de plus en plus calme, posé, raisonnable."*

Essayons de voir, ne fût-ce que dans les grandes lignes, lequel des deux a raison : ou Marx, avec sa prédiction de la catastrophe, ou Sombart, qui, au nom de toute l'économie bourgeoise, a promis que les choses s'arrangeraient *calmement, posément, raisonnablement*. Le lecteur reconnaîtra que cette question mérite examen.

### **A. – La théorie de la paupérisation croissante**

*"Accumulation de la richesse à un pôle, écrivait Marx soixante ans avant Sombart, signifie donc en même temps accumulation de misère, de souffrance, d'esclavage, d'ignorance, de brutalité, de dégradation mentale au pôle opposé, c'est-à-dire du côté de la classe dont le produit prend la forme de capital."*

Cette thèse de Marx, connue sous le nom de *théorie de la paupérisation croissante*, a été l'objet d'attaques constantes de la part des réformistes, démocrates ou sociaux-démocrates, particulièrement pendant la période 1896-1914, alors que le capitalisme se développait rapidement et accordait certaines concessions aux travailleurs, surtout à leur couche supérieure. Après la guerre mondiale, quand la bourgeoisie, effrayée de ses propres crimes et épouvantée par la révolution d'Octobre, s'engagea dans la voie des réformes sociales, réformes dont les effets furent immédiatement annulés par l'inflation et le chômage, la théorie de la transformation progressive de la société capitaliste parut aux réformistes et aux professeurs bourgeois pleinement établie. *"Le pouvoir*

<sup>162</sup> L'écrivain américain Ferdinand Lundberg, qui est plutôt, en dépit de toute son honnêteté scientifique, un économiste conservateur, a écrit, dans un livre qui a suscité un grand émoi : "Les Etats-Unis sont aujourd'hui accaparés et dominés par une hiérarchie de 60 familles très riches, appuyées par tout au plus 60 familles moins riches." A ces deux groupes, il faudrait ajouter un troisième échelon d'environ autres familles dont le revenu dépasse cent millions de dollars par an. La position dominante appartient au premier groupe de 60 familles, qui, non seulement domine le marché, mais aussi tient les leviers du gouvernement. Elles constituent le véritable gouvernement, "le gouvernement de l'argent dans une démocratie du dollar".

*d'achat du travail salarié, nous assurait Sombart en 1928, a augmenté en raison directe de l'expansion de la production capitaliste.*

En fait, la contradiction économique entre le prolétariat et la bourgeoisie s'aggrave pendant les périodes les plus prospères du développement capitaliste, cependant que l'élévation du standard de vie de certaines couches de travailleurs, couches assez étendues par moments, masquait la diminution de la part du prolétariat dans le revenu national. Ainsi, juste avant de tomber dans le marasme, la production industrielle des Etats-Unis augmenta de 50 % entre 1920 et 1930, cependant que la somme payée en salaires ne croissait que de 30 %, ce qui signifie une diminution effrayante de la part des travailleurs dans le revenu national. En 1930, le chômage prit une extension de mauvais augure, et, en 1933, une aide plus ou moins systématique fut octroyée aux chômeurs, qui reçurent sous forme de secours à peine plus de la moitié de ce qu'ils avaient perdu en salaires.

L'illusion du « progrès » ininterrompu de toutes les classes s'est évanouie sans laisser de traces. Le déclin relatif du niveau de vie des masses a fait place à un déclin absolu. Les travailleurs ont commencé par économiser sur leurs maigres plaisirs, ensuite sur leurs vêtements, et, finalement, sur leur nourriture. Les articles et les produits de qualité moyenne furent remplacés par de la camelote, et la camelote par des rebuts. Les syndicats commencèrent à ressembler à l'homme qui s'accroche désespérément à la rampe, cependant qu'un escalier roulant l'emporte rapidement vers le bas.

Avec 6 % de la population mondiale, les Etats-Unis détiennent 40 % de la fortune mondiale. Néanmoins, un tiers de la nation, comme Roosevelt lui-même l'a reconnu, est sous-alimenté, mal vêtu, et vit dans des conditions inhumaines. Que dire alors des pays moins privilégiés ? L'histoire du monde capitaliste, depuis la dernière guerre, a irrémédiablement confirmé la théorie dite *de la paupérisation croissante*.

Le régime fasciste, qui ne fait que reculer jusqu'à l'extrême les limites du déclin et de la réaction inhérents à tout capitalisme impérialiste, devient indispensable, lorsque la dégénérescence du capitalisme anéantit toute possibilité d'entretenir des illusions sur l'élévation du niveau de vie du prolétariat. La dictature fasciste signifie la reconnaissance ouverte de la tendance à l'appauvrissement, que les plus riches démocraties impérialistes s'efforcent encore de dissimuler. Si Mussolini et Hitler persécutent le marxisme avec une telle haine, c'est précisément parce que leurs propres régimes constituent la plus effrayante confirmation des pronostics de Marx. Le monde civilisé s'indigne ou feint de s'indigner, lorsque Goering, sur le ton de bourreau et de bouffon qui le caractérise, déclare que les canons sont plus nécessaires que le beurre, ou lorsque Cagliostro-Casanova-Mussolini avertit les travailleurs d'Italie qu'ils doivent apprendre à serrer leurs ceintures sur leurs chemises noires. Mais, au fond, la même chose ne se produit-elle pas dans les démocraties impérialistes ? Partout, le beurre sert à graisser les canons. Les travailleurs de France, d'Angleterre, des Etats-Unis apprennent, sans chemises noires, à serrer leurs ceintures.

## B. – L'armée de réserve et la nouvelle sous-classe des chômeurs

*L'armée de réserve industrielle forme une partie indispensable du mécanisme social du capitalisme, exactement comme des réserves de machines et de matières premières dans les usines, ou comme des stocks de produits finis dans les magasins. Ni l'expansion générale de la production, ni l'adaptation aux flux et reflux périodiques du cycle industriel ne seraient possibles sans une réserve de force de travail. De la tendance générale du développement capitaliste – accroissement du capital constant (machines et matières premières) relativement au capital variable (force de travail) – Marx tire la conclusion suivante :*

*"Plus grande est la richesse sociale, plus grande est la masse du surplus stable de population..., plus grande est l'armée de réserve industrielle..., et plus grand est le paupérisme officiel. TELLE EST LA LOI GENERALE ABSOLUE DE L'ACCUMULATION CAPITALISTE."*

Cette thèse, indissolublement liée à la *théorie de la paupérisation croissante*, et dénoncée pendant des dizaines d'années comme *exagérée, tendancieuse et démagogique*, est devenue maintenant l'image théorique irréprochable de la réalité. L'armée actuelle des chômeurs ne peut plus être regardée comme une *armée de réserve*, parce que sa masse principale ne peut plus espérer trouver du travail ; au contraire, elle est destinée à se gonfler d'un flot constant de nouveaux chômeurs. La désagrégation du capitalisme a engendré toute une génération de jeunes gens qui n'ont jamais eu d'emploi et qui n'ont pas d'espoir d'en trouver. Cette nouvelle sous-classe, entre le prolétariat et le semi-prolétariat, est forcée de vivre aux dépens de la société. On a calculé que, pendant neuf ans (1930-1938), le chômage a coûté à l'économie des États-Unis plus de 43 millions d'années de travail humain. Si l'on considère qu'en 1929, au sommet de la prospérité, il y avait 2 millions de chômeurs aux Etats-Unis, et que, pendant ces neuf dernières années, le nombre de travailleurs potentiels s'est accru de 5 millions, le nombre total d'années de travail perdues doit être incomparablement plus élevé. Un régime social qui est ravagé par un tel fléau est mortellement malade. Le diagnostic exact de cette maladie a été établi il y a près de quatre-vingts ans, alors que la maladie elle-même n'était encore qu'un simple germe.

## C. – Le déclin des classes moyennes

Les chiffres qui montrent la concentration du capital indiquent également que le poids spécifique des classes moyennes dans la production, et leur part du revenu national n'ont cessé de décroître, que les petites entreprises ont été, ou bien absorbées complètement, ou bien diminuées et privées de leur indépendance, au point de devenir synonymes de travail forcé et de détresse sans espoir. En même temps, il est vrai, le développement du capitalisme a considérablement stimulé l'extension de l'armée des techniciens, gérants, employés, médecins, en un mot des prétendues *nouvelles classes moyennes*. Mais cette couche sociale, dont la croissance n'était déjà pas un mystère pour Marx lui-même, ressemble peu aux vieilles classes moyennes, qui trouvaient dans la propriété de leurs propres moyens de production une garantie tangible d'indépendance économique. Les *nouvelles classes moyennes*, au contraire, sont encore plus étroitement dépendantes des capitalistes que les ouvriers eux-mêmes. Beaucoup de leurs membres jouent, en effet, le rôle d'adjudants à l'égard des ouvriers. On note en outre, parmi eux, l'existence d'un surplus humain considérable, promis à la dégradation sociale.

*"Des statistiques d'information dignes de foi, constate un homme aussi éloigné du marxisme que l'avocat général des Etats-Unis, Homer S. Cummings, que nous avons déjà cité, montrent que de très nombreuses entreprises industrielles ont complètement disparu, et qu'il s'est produit une élimination progressive, de la vie américaine, du petit homme d'affaires".* Mais, objecte Sombart,

"la concentration générale, avec la disparition de la classe des artisans et des paysans", ne s'est pas encore produite. Comme tout théoricien, Marx commença par isoler les tendances fondamentales sous leur forme la plus pure ; autrement, il eût été entièrement impossible de comprendre la destinée de la société capitaliste. Marx était cependant parfaitement capable de considérer les phénomènes de la vie à la lumière d'une analyse concrète, comme le produit de l'enchaînement de divers facteurs historiques. Les lois de Newton ne sont certainement pas infirmées par le fait que l'accélération de la chute des corps varie dans certaines conditions, ou que les mouvements des planètes sont sujets à des perturbations.

Pour comprendre ce que l'on appelle la *ténacité* des classes moyennes, il est bon de ne pas perdre de vue que les deux tendances – la ruine des classes moyennes, et la transformation de leurs membres ruinés en prolétaires – ne se développent, ni à une allure égale, ni sur la même échelle. Il résulte de la prépondérance croissante de la machine sur la force de travail que, plus la ruine des classes moyennes s'étend, plus elle devance le processus de leur prolétarianisation, qui, à certains moments, peut s'arrêter complètement, et même reculer.

De même que l'action des lois de la physiologie produit des résultats différents dans un organisme en pleine croissance ou dans un organisme en voie de dépérissement, de même les lois de l'économie marxiste se manifestent différemment dans un capitalisme qui se développe ou dans un capitalisme qui se désagrège. Cette différence apparaît avec une clarté particulière dans les relations mutuelles de la ville et de la campagne. La population rurale des Etats-Unis, qui s'accroît à un rythme relativement plus lent que la population totale, continua d'augmenter, en chiffres absolus, jusqu'en 1910, année où elle dépassa 32 millions. Pendant les vingt années suivantes, en dépit de la croissance rapide de la population totale du pays, elle tomba à 30,4 millions, c'est-à-dire qu'elle diminua de 1,6 million. Mais, en 1935, elle monta de nouveau à 32,8 millions, augmentant de 2,4 millions par rapport à 1930. Ce renversement de la tendance, à première vue surprenant, ne contredit pas le moins du monde, ni la tendance de la population urbaine à augmenter aux dépens de la population rurale, ni la tendance des classes moyennes à se désintégrer ; au contraire, elle démontre pertinemment la désagrégation du système capitaliste dans son ensemble. L'accroissement de la population rurale pendant la période de crise aiguë de 1930-1935 s'explique simplement par le fait qu'environ 2 millions de citoyens ou, plus exactement, 2 millions de chômeurs affamés, se réfugièrent à la campagne, sur les lopins de terre abandonnés par des fermiers ou dans les fermes de leurs parents et amis, afin d'employer leur force de travail, rejetée par la société, à une activité productive dans le cadre d'une économie naturelle, et de mener ainsi une existence à moitié misérable, au lieu d'une existence entièrement misérable.

Il ne s'agit donc pas, dans ce cas, de la stabilité des petits fermiers, artisans et commerçants, mais plutôt de l'affreuse misère de leur situation. Loin d'être une garantie pour l'avenir, les classes moyennes constituent un vestige malheureux et tragique du passé. Incapable de les faire disparaître complètement, le capitalisme les a réduites au dernier degré de la dégradation et de la détresse. Le fermier se voit privé, non seulement de la rente de son lopin de terre et du profit du capital investi, mais aussi d'une bonne partie du salaire de son travail. De même, les petites gens de la ville grignotent peu à peu leurs réserves, puis s'effondrent dans une existence qui ne vaut guère mieux que la mort. La classe moyenne n'est pas prolétariée pour la seule raison qu'elle est paupérisée. Il est aussi difficile de trouver dans ce fait un argument contre Marx, qu'un argument en faveur du capitalisme.

#### D. – Les crises industrielles

La fin du siècle dernier et le début du siècle présent furent marqués par des progrès tellement gigantesques du capitalisme que les crises cycliques semblaient n'être plus que des ennuis accidentels. Durant les années où l'optimisme capitaliste était presque universel, les critiques de Marx nous assuraient que le développement national et international des trusts, syndicats et cartels introduisait dans le marché un contrôle planifié, et faisait présager une victoire totale sur les crises. D'après Sombart, les crises ont déjà été *abolies* avant la guerre par le mécanisme du capitalisme lui-même, de sorte que le "*problème des crises nous laisse aujourd'hui à peu près indifférents*". Maintenant, à peine dix ans plus tard, ces mots résonnent comme une mauvaise plaisanterie, car ce n'est que de nos jours que la prédiction de Marx s'est réalisée dans toute son ampleur tragique.

Il est remarquable que la presse capitaliste, qui s'efforce de nier, autant qu'elle le peut, l'existence même des monopoles, a recours à ces mêmes monopoles pour nier l'anarchie capitaliste. Si les soixante familles contrôlaient la vie économique des Etats-Unis, observe ironiquement le *New-York Times*, "*cela prouverait que le capitalisme américain, loin d'être anarchique et de manquer de plan... est organisé avec grand soin*". Cet argument manque le but. Le capitalisme s'est avéré incapable de développer jusqu'au bout une seule de ses tendances. De même que la concentration de la richesse n'a abolit pas les classes moyennes, de même le monopole n'a abolit pas la concurrence, il se contente de l'étouffer et de la mutiler. Pas plus que le "plan" de chacune des soixante familles, les diverses variantes de ces "plans" ne se soucient le moins du monde de coordonner les diverses branches de l'économie, mais bien plutôt d'accroître les profits d'une clique de monopoleurs aux dépens des autres cliques et de la nation entière. Le heurt de tous ces plans ne fait, en fin de compte, qu'aggraver l'anarchie dans l'économie nationale.

La crise de 1929 éclata, aux Etats-Unis, un an après que Sombart eut proclamé l'entière indifférence de sa "*science*" à l'égard du problème même des crises. Du sommet d'une prospérité sans précédent, l'économie des Etats-Unis a été précipitée dans l'abîme d'un marasme effrayant. Personne, du temps de Marx, n'aurait pu concevoir des convulsions d'une telle ampleur. Le revenu national des Etats-Unis, qui s'était élevé en 1920 pour la première fois à 69 milliards de dollars, tomba l'année suivante à 50 milliards de dollars, soit une baisse de 27 %. Par la suite, au cours des années de "prospérité" le revenu national reprit son ascension, et atteignit en 1929 son plus haut point, 81 milliards de dollars, pour tomber en 1932 à 40 milliards de dollars, c'est-à-dire moins de la moitié ! Pendant les neuf années 1930-1938, furent perdus environ 43 millions d'années de travail et 133 milliards de dollars de revenu national, en prenant pour norme le travail et le revenu national de 1929. Si tout cela n'est pas de l'anarchie, quelle peut bien être la signification de ce mot ?

#### E. – La théorie de la catastrophe

L'esprit et le cœur des intellectuels de la classe moyenne et des bureaucrates syndicaux furent presque complètement hypnotisés par les réalisations du capitalisme entre l'époque de la mort de Marx et l'explosion de la guerre mondiale. L'idée d'un progrès graduel continu semblait établie pour toujours, cependant que l'idée de révolution était considérée comme un pur vestige de la barbarie. Aux pronostics de Marx, on opposait les pronostics contraires d'une distribution mieux équilibrée du revenu national, de

l'atténuation des contradictions de classes et d'une réforme graduelle de la société capitaliste. Jean Jaurès, le plus doué des sociaux-démocrates de l'époque classique, espérait remplir graduellement la démocratie politique d'un contenu social. C'est en cela que consiste l'essence du réformisme. Tels étaient les pronostics opposés à ceux de Marx. Qu'en reste-t-il ?

La vie du capitalisme de monopole de notre époque n'est qu'une succession de crises. Chaque crise est une catastrophe. La nécessité d'échapper à ces catastrophes partielles au moyen de barrières douanières, de l'inflation, de l'accroissement des dépenses gouvernementales et des dettes, etc..., prépare le terrain pour de nouvelles crises, plus profondes et plus étendues. La lutte pour les marchés, pour les matières premières, pour les colonies, rend les catastrophes militaires inévitables. Celles-ci préparent inéluctablement des catastrophes révolutionnaires. Vraiment, il n'est pas facile d'admettre avec Sombart que le capitalisme devient, avec le temps, de plus en plus « *calme, posé, raisonnable* » ! Il serait plus juste de dire qu'il est en train de perdre ses derniers vestiges de raison. En tout cas, il n'y a pas de doute que la "*théorie de l'effondrement*" a triomphé de la théorie du développement pacifique.

## Le déclin du capitalisme

Si le contrôle de la production par le marché a coûté cher à la société, il n'en est pas moins vrai que l'humanité, jusqu'à une certaine époque, approximativement jusqu'à la guerre mondiale, s'est élevée, s'est enrichie, s'est développée à travers des crises partielles et générales. La propriété privée des moyens de production était encore, à cette époque, un facteur relativement progressif. Mais aujourd'hui, le contrôle aveugle par la loi de la valeur refuse de servir davantage. Le progrès humain est dans une impasse. En dépit des derniers triomphes du génie de la technique, les forces productives matérielles ont cessé de croître. Le symptôme le plus clair de ce déclin est la stagnation mondiale qui règne dans l'industrie du bâtiment, par suite de l'arrêt des investissements dans les principales branches de l'économie. Les capitalistes ne sont plus en état de croire à l'avenir de leur propre système. L'aide gouvernementale à la construction signifie une augmentation des impôts et une contraction du revenu national disponible, surtout depuis que la plus grande partie des investissements gouvernementaux est affectée directement à des fins de guerre.

*Le marasme a pris un caractère particulièrement dégradant dans la sphère la plus ancienne de l'activité humaine, celle qui est le plus étroitement liée aux besoins vitaux de l'homme : dans l'agriculture. Non contents des obstacles que la propriété privée, sous sa forme la plus réactionnaire, celle de la petite propriété rurale, place devant le développement de l'agriculture, les gouvernements capitalistes se voient fréquemment appelés eux-mêmes à limiter artificiellement la production, au moyen de réglementations et de mesures administratives qui eussent effrayé les artisans des corporations à l'époque de leur déclin.*

L'histoire rapportera que le gouvernement du pays capitaliste le plus puissant a donné des primes aux fermiers pour qu'ils arrachent ce qu'ils ont semé, c'est-à-dire pour diminuer artificiellement le revenu national déjà en baisse. Les résultats parlent d'eux-mêmes : en dépit de grandioses possibilités de production, fruits de l'expérience et de la science, l'économie agricole ne sort pas d'une crise de putréfaction, tandis que le nombre des affamés, qui constituent la majeure partie de l'humanité, continue à croître plus vite que la population de notre planète. Les conservateurs considèrent comme une politique sensée, humanitaire, la défense d'un ordre social qui est tombé jusqu'à un tel degré de folie destructrice, et ils condamnent la lutte pour le socialisme, la lutte contre une telle folie, comme de l'utopisme destructeur.

## **Fascisme et New Deal**

Deux méthodes rivalisent aujourd'hui sur l'arène mondiale pour sauver le capitalisme, historiquement condamné : le fascisme et le New Deal. Le fascisme base son programme sur la destruction des organisations ouvrières, sur la liquidation des réformes sociales, et sur l'anéantissement complet des droits démocratiques, afin de prévenir une renaissance de la lutte de classe du prolétariat. L'état fasciste légalise officiellement la dégradation des travailleurs et la paupérisation des classes moyennes au nom du salut de la "*nation*" et de la "*race*" mots prétentieux sous lesquels se cache le capitalisme décadent.

La politique du New Deal, qui s'efforce de sauver la démocratie impérialiste en octroyant des primes à l'aristocratie ouvrière et paysanne, n'est accessible, dans sa plus large extension, qu'aux nations très riches, et, dans ce sens, c'est une politique américaine par excellence. Le gouvernement américain a essayé de rejeter une partie des frais de cette politique sur les épaules des hommes des trusts, en les exhortant à élever les salaires et à abrégier la journée de travail, pour accroître ainsi le pouvoir d'achat de la population et développer la production. Léon Blum prétendit adapter ce sermon pour l'école primaire française. En vain ! Le capitaliste français, comme le capitaliste américain, ne produit pas pour l'amour de la production, mais pour le profit. Il est toujours prêt à limiter la production, même à détruire des produits manufacturés, si sa propre part du revenu national doit en être accrue.

L'incohérence du programme du New Deal atteint son plus haut point lorsque le gouvernement prêche aux magnats du capital les avantages de l'abondance, cependant qu'il distribue des primes pour réduire la production. Peut-on imaginer une plus grande confusion ? Le gouvernement confond ses critiques en leur lançant ce défi : pouvez-vous faire mieux ? Le sens de tout cela, c'est que, sur la base du capitalisme, la situation est désespérée.

Depuis 1933, c'est-à-dire pendant les six dernières années, le gouvernement fédéral, les états fédérés et les municipalités ont distribué aux chômeurs près de 15 milliards de dollars de secours. C'est une somme tout à fait insuffisante en elle-même, et qui ne représente pas la moitié des salaires perdus, mais, en même temps, si l'on considère la diminution du revenu national, c'est une somme colossale. Pendant l'année 1938, qui fut, relativement parlant, une année de renaissance économique, la dette nationale des Etats-Unis dépassa 38 milliards de dollars, c'est-à-dire qu'elle dépassa de 12 milliards de dollars le plus haut point atteint à la fin de la guerre mondiale.

Au début de 1939, elle dépassa les 40 milliards. Et après ? L'accroissement de la dette nationale est évidemment un fardeau pour les générations futures. Mais le New Deal lui-même n'a été possible qu'en raison des richesses colossales accumulées par les générations précédentes. Seule une nation très riche pouvait se permettre une politique aussi extravagante. Bien plus, une telle nation ne peut pas continuer indéfiniment à vivre aux dépens des générations passées. La politique du New Deal, avec ses résultats fictifs et son accroissement réel de la dette nationale, doit inévitablement aboutir à une féroce réaction capitaliste, et à une explosion dévastatrice d'impérialisme. En d'autres termes, elle conduit aux mêmes résultats que la politique du fascisme.

## Anomalie ou norme ?

Le secrétaire à l'intérieur des Etats-Unis, Harold L. Ickes, considère comme une des plus étranges anomalies de l'histoire le fait que l'Amérique, démocratique dans la forme, est en réalité une ploutocratie : *"L'Amérique, le pays où la majorité gouverne, a été contrôlée, du moins jusqu'en 1933 (!), par des monopoles qui, à leur tour, sont contrôlés par un nombre infime d'actionnaires."* Le jugement est correct, excepté cette insinuation qu'avec l'arrivée de Roosevelt, le règne des monopoles a cessé ou s'est affaibli. Cependant, ce que Ickes appelle *"une des plus étranges anomalies de l'histoire"* est, en fait, la norme incontestable du capitalisme. La domination du faible par le fort, du plus grand nombre par quelques-uns, des travailleurs par les exploiters, est une loi fondamentale de la démocratie bourgeoise. Ce qui distingue les Etats-Unis des autres pays, c'est uniquement l'ampleur plus grande qu'y ont prise les contradictions capitalistes. Pas de passé féodal, d'immenses ressources naturelles, un peuple énergique et entreprenant, en un mot toutes les conditions requises pour augurer un développement démocratique ininterrompu, ont engendré en fait une fantastique concentration de la richesse.

Nous promettant cette fois de mener jusqu'à la victoire la lutte contre les monopoles, Ickes prend à témoin, bien imprudemment, Thomas Jefferson, Andrew Jackson, Abraham Lincoln, Théodore Roosevelt et Woodrow Wilson comme les précurseurs de Franklin D. Roosevelt : *"Pratiquement toutes nos grandes figures historiques, disait-il le 30 décembre 1938, sont célèbres pour la lutte qu'elles ont menée, avec opiniâtreté et courage, afin d'empêcher la super-concentration de la richesse et du pouvoir entre quelques mains."* Mais il découle de ses propres paroles que le résultat de cette *"lutte opiniâtre et courageuse"* est la domination complète de la démocratie par la ploutocratie.

Pour une raison inexplicable, Ickes pense que, cette fois, la victoire est assurée, pourvu que le peuple comprenne que la *"lutte"* se déroule pas entre le New Deal et la moyenne des hommes d'affaires avertis, mais entre le New Deal et les "Bourbons" des 60 familles, qui ont imposé la terreur de leur domination au reste des hommes d'affaires avertis, en dépit de la démocratie et des efforts des "plus grandes figures historiques" ». Les Rockefeller, les Morgan, les Mellon, les Vanderbilt, les Guggenheim, les Ford et Cie n'ont pas envahi les Etats-Unis de l'extérieur, comme Cortez envahit le Mexique ; ils sont sortis organiquement du "peuple" ou, plus précisément, de la classe des *"industriels et hommes d'affaires avertis"*, et représentent aujourd'hui, selon la prédiction de Marx, l'apogée naturelle du capitalisme. Si une jeune et forte démocratie n'a pas été capable, dans ses beaux jours, de faire échec à la concentration de la richesse, alors que ce processus était encore à son début, est-il possible de croire, même une minute, qu'une démocratie décadente soit capable d'affaiblir les antagonismes de classe qui ont atteint leur limite extrême ? En tout cas, l'expérience du New Deal ne peut nullement justifier un tel optimisme. Réfutant les accusations portées par l'industrie lourde contre le gouvernement, Robert H. Jackson, un homme haut placé dans les sphères administratives, a prouvé, chiffres à l'appui, que, sous la présidence de Roosevelt, les profits des magnats du capital ont atteint des hauteurs auxquelles ils avaient cessé de rêver pendant la dernière présidence de Hoover ; d'où il résulte, en tout cas, que la lutte de Roosevelt contre les monopoles n'a pas été couronnée d'un plus grand succès que celle de ses prédécesseurs.

## Le retour au passé

On ne peut qu'être d'accord avec le professeur Lewis S. Douglas, l'ancien directeur du budget dans l'administration Roosevelt, lorsqu'il condamne le gouvernement parce qu'il "attaque" les monopoles dans un domaine et les encourage dans beaucoup d'autres. Cependant, dans la réalité, il ne peut en être autrement. Selon Marx, le gouvernement est le comité exécutif de la classe dirigeante. Aucun gouvernement n'est en mesure de lutter contre les monopoles en général, c'est-à-dire contre la classe par la volonté de laquelle il gouverne.

*Lorsqu'il attaque certains monopoles, il est obligé de chercher des alliés chez d'autres monopoles. En s'alliant aux banques et à l'industrie légère, il peut, occasionnellement, porter un coup aux trusts de l'industrie lourde, qui ne cessent pas pour cela de faire des bénéfices fantastiques.*

Lewis Douglas n'oppose pas au charlatanisme officiel la science, mais simplement une autre espèce de charlatanisme. Il voit la source des monopoles, non dans le capitalisme, mais dans le protectionnisme, et, en conclusion, il découvre le salut de la société, non dans l'abolition de la propriété privée des moyens de production, mais dans l'abaissement des tarifs douaniers. *"A moins que la liberté des marchés ne soit restaurée – prédit-il – il est douteux que la liberté de toutes les institutions, des entreprises, de parole, d'éducation, de religion, puisse survivre."* En d'autres termes, si l'on ne rétablit pas la liberté du commerce international, la démocratie, ou ce qu'il en reste, doit partout céder la place à une dictature révolutionnaire ou à une dictature fasciste. Mais la liberté du commerce international est inconcevable sans la liberté du commerce intérieur, c'est-à-dire sans compétition. Et la liberté de compétition est inconcevable sous le joug des monopoles. Malheureusement, M. Douglas, pas plus que M. Ickes, que M. Jackson, que M. Cummings et que M. Roosevelt lui-même, ne s'est donné la peine de nous indiquer ses propres remèdes contre le capitalisme de monopole, et, par suite, contre une révolution ou un régime totalitaire.

La liberté du commerce, comme la liberté de la concurrence, comme la prospérité des classes moyennes, appartient irrévocablement au passé. Nous ramener au passé, c'est aujourd'hui le seul remède des réformateurs démocratiques du capitalisme : rendre plus de "liberté" aux petits et moyens industriels et hommes d'affaires, transformer la monnaie et le système de crédit en leur faveur, libérer le marché de la domination des trusts, éliminer de la bourse les spéculateurs professionnels, rétablir la liberté du commerce international, et ainsi de suite à l'infini. Les réformateurs rêvent même de limiter l'usage des machines et de jeter l'interdit sur la technique, qui trouble l'équilibre social et cause des perturbations sans nombre.

## Les savants et le marxisme

Dans un discours pour la défense de la science prononcé le 7 décembre 1937, le docteur Robert A. Millikan, un des meilleurs physiciens d'Amérique, fit cette remarque : *"Les statistiques des Etats-Unis montrent que le pourcentage de la population active n'a cessé d'augmenter pendant les cinquante dernières années, années durant lesquelles la science a eu le plus d'applications."* Cette défense du capitalisme sous la forme d'une défense de la science ne peut être considérée comme très heureuse. C'est précisément pendant le dernier demi-siècle que "la chaîne du temps s'est rompue", et que les rapports entre l'économie et la technique se sont profondément altérés. La période dont parle Millikan comprend le commencement du déclin capitaliste aussi bien



que l'apogée de la prospérité capitaliste. Voiler le commencement de ce déclin, qui est mondial, c'est se faire l'apologiste du capitalisme. Rejetant le socialisme d'une manière désinvolte, avec des arguments à peine dignes de Henry Ford lui-même, le docteur Millikan nous dit qu'aucun système de distribution ne peut satisfaire les besoins de l'homme sans élever le niveau de la production. C'est indiscutable. Mais il est regrettable que le célèbre physicien n'ait pas expliqué aux millions de chômeurs américains comment, en fait, ils pourraient participer à l'augmentation du revenu national. Les sermons sur la grâce miraculeuse de l'initiative individuelle et sur la haute productivité du travail ne procureront certainement pas d'emplois aux chômeurs, pas plus qu'ils ne combleront le déficit du budget, ni ne sortiront l'économie nationale de l'impasse.

Ce qui distingue Marx, c'est l'universalité de son génie, son aptitude à comprendre les phénomènes et les processus appartenant à des domaines différents et les connexions qui leur sont inhérentes. Sans être un spécialiste des sciences naturelles, il fut un des premiers à apprécier la signification des grandes découvertes dans ce domaine : du darwinisme, par exemple. Ce qui lui assurait une telle prééminence, ce n'était pas tant la puissance de son esprit que celle de sa méthode. Les savants imprégnés d'idées bourgeoises peuvent se croire au-dessus du socialisme ; pourtant, le cas de Robert Millikan démontre une fois de plus que, dans le domaine de la sociologie, ils ne sont que des charlatans sans espoir.

### Les possibilités de production et la propriété privée

Dans son message au Congrès du début de 1939, le président Roosevelt exprima son désir d'élever le revenu national à 90 ou 100 milliards de dollars, sans pourtant indiquer comment il y parviendrait. En lui-même, ce programme est extrêmement modeste. En 1929, lorsqu'il y avait environ 2 millions de chômeurs, le revenu national atteignait 81 milliards de dollars. La mise en action des forces productives actuelles suffirait, non seulement pour réaliser le programme de Roosevelt, mais même pour le dépasser considérablement. Machines, matières premières, main-d'œuvre, rien ne manque – pas même les besoins de la population. Si, malgré tout cela, le plan est irréalisable – et il l'est – la seule raison est l'antagonisme insupportable qui s'est développé entre la propriété capitaliste et le besoin social d'une production croissante. Le fameux Contrôle National de la capacité de production, que patronnait le gouvernement, arriva à la conclusion que le coût total de la production et des transports s'élevait en 1929 à presque 94 milliards de dollars, en calculant sur la base des prix de détail. Cependant, si toutes les possibilités de production réelles avaient été utilisées, ce chiffre se serait élevé à 135 milliards de dollars, ce qui aurait donné une moyenne de 4.370 dollars par an et par famille, somme suffisante pour assurer une vie décente et confortable. Il faut ajouter que les calculs du Contrôle National sont basés sur l'organisation actuelle, de la production aux Etats-Unis, telle que l'histoire anarchique du capitalisme l'a faite. Si cette organisation était refondue sur la base d'un plan socialiste unifié, ce niveau de production pourrait être considérablement dépassé, et un haut standard de vie et de confort, sur la base d'une journée de travail extrêmement courte, pourrait être assuré à tout le monde.

Ainsi, pour sauver la société, il n'est nécessaire ni d'arrêter le développement de la technique, ni de fermer les usines, ni d'accorder des primes aux fermiers pour saboter l'agriculture, ni de transformer le tiers des travailleurs en mendiants, ni de faire appel à des fous comme dictateurs. Toutes ces mesures, contraires aux intérêts de la société, sont inutiles. Ce qui est indispensable et urgent, c'est de séparer les moyens de production de leurs propriétaires parasites actuels, et d'organiser la société d'après un plan rationnel. Après quoi, il serait enfin possible de guérir réellement la société de ses maux. Tous ceux qui savent travailler trouveraient du travail. La longueur de la journée de travail diminuerait graduellement. Les besoins de tous les membres de la société trouveraient des possibilités de satisfaction de plus en plus grandes. Les mots "pauvreté", "crise", "exploitation", disparaîtraient de la circulation. Le genre humain franchirait enfin le seuil de la véritable humanité.

### L'inéluctabilité du Socialisme

*"Parallèlement à la diminution constante du nombre des magnats du capital, dit Marx, grandit le poids de misère, d'oppression, d'esclavage, de dégradation, d'exploitation ; mais en même temps grandit aussi la révolte de la classe ouvrière, classe toujours croissante en nombre, disciplinée, unifiée, organisée par le mécanisme même du processus de la production capitaliste... La centralisation des moyens de production et la socialisation du travail atteignent enfin un point où elles deviennent incompatibles avec leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe éclate. Le glas de la propriété privée sonne, les expropriateurs sont expropriés".*

C'est la révolution socialiste. Pour Marx, le problème de la reconstruction de la société ne se posait pas en raison de ses préférences personnelles ; il surgissait, comme une nécessité historique inexorable, d'une part de la croissance des forces productives jusqu'à leur pleine maturité, d'autre part de l'impossibilité de développer davantage ces forces productives sous l'empire de la loi de la valeur.

Les élucubrations de certains intellectuels, selon lesquelles, en dépit de l'enseignement de Marx, le socialisme ne serait pas inéluctable, mais seulement possible, sont absolument vides de sens. Il est évident que Marx n'a jamais voulu dire que le socialisme se réaliserait sans l'intervention de la volonté et de l'action de l'homme ; une telle idée est simplement absurde.

Marx a prédit que, pour sortir de la catastrophe économique où doit conduire inévitablement le développement du capitalisme – et cette catastrophe est devant nos yeux –, il ne peut y avoir d'autre issue que la socialisation des moyens de production. Les forces productives ont besoin d'un nouvel organisateur et d'un nouveau maître ; et, l'existence déterminant la conscience, Marx ne doutait pas que la classe ouvrière, au prix d'erreurs et de défaites, parviendrait à prendre conscience de la situation, et, tôt ou tard, tirerait les conclusions pratiques qui s'imposent.

Que la socialisation des moyens de production créés par le capitalisme offre un avantage économique énorme, c'est ce que l'on peut démontrer aujourd'hui, non seulement en théorie, mais aussi par l'expérience de l'U.R.S.S., en dépit des limites de cette expérience. Il est vrai que les réactionnaires capitalistes, non sans artifice, se servent du régime de Staline comme d'un épouvantail contre les idées de socialisme. En fait, Marx n'a jamais dit que le socialisme pouvait se réaliser dans un seul pays, et, de plus, dans un pays arriéré. Les privations que les masses subissent toujours en U.R.S.S., l'omnipotence de la caste privilégiée qui s'est élevée au-dessus de la nation et de sa misère, l'arbitraire insolent des bureaucrates, ce ne sont pas là des conséquences des méthodes économiques du socialisme, mais de l'isolement et du retard historique de l'U.R.S.S., prise dans l'étau de l'encerclement capitaliste. L'étonnant, c'est que, dans des conditions aussi exceptionnellement défavorables, l'économie planifiée ait réussi à démontrer ses avantages indiscutables.

Tous les sauveurs du capitalisme, ceux de l'espèce démocratique aussi bien que ceux de l'espèce fasciste, s'efforcent de limiter ou, tout au moins, de camoufler la puissance des magnats du capital, afin de prévenir *l'expropriation des expropriateurs*. Ils reconnaissent tous, et certains d'entre eux l'admettent même ouvertement, que l'échec de leurs tentatives de réformes doit inévitablement conduire à la révolution socialiste. Ils ont tous réussi à démontrer que leurs méthodes pour sauver le capitalisme ne sont que charlatanisme réactionnaire et impuissant. L'inéluctabilité du socialisme, prédite par Marx, est ainsi confirmée par l'absurde.

### La révolution socialiste est indispensable

*La propagande de la "technocratie", qui a fleuri pendant la période de la grande crise de 1929-1932, était fondée sur cette prémisse correcte que l'économie ne peut être rationalisée que par l'union de la technique élevée à la hauteur de la science et du gouvernement mis au service de la société. Une telle union n'est possible que si la technique et le gouvernement sont libérés de l'esclavage de la propriété privée.*

C'est là que commence la grande tâche révolutionnaire. Pour libérer la technique de la cabale des intérêts privés et mettre le gouvernement au service de la société, il faut *"exproprier les expropriateurs"*. Seule une classe puissante, intéressée à sa propre libération, et opposée aux expropriateurs capitalistes, est capable d'accomplir cette tâche. Ce n'est qu'alliée à un gouvernement prolétarien qu'une équipe de techniciens qualifiés peut construire une économie réellement scientifique et réellement rationnelle, c'est-à-dire socialiste.

Le mieux serait évidemment d'atteindre ce but d'une manière pacifique, graduelle, démocratique. Mais un ordre social qui s'est survécu à lui-même ne cède jamais la place à son successeur sans résistance. Si la jeune et puissante démocratie s'est révélée en son temps incapable d'empêcher l'accaparement de la richesse et du pouvoir par la ploutocratie, est-il possible d'attendre d'une démocratie sénile et ravagée qu'elle se révèle capable de transformer un ordre social basé sur la domination illimitée des 60 familles ? La théorie et l'histoire enseignent que la substitution d'un régime social à un autre suppose la forme la plus élevée de la lutte de classe, c'est-à-dire la révolution. Même l'esclavage n'a pu être aboli aux Etats-Unis sans une guerre civile.

*"La force est l'accoucheuse de toute vieille société grosse d'une nouvelle."* Personne n'a encore été capable de réfuter ce principe fondamental, énoncé par Marx, de la sociologie des sociétés de classes. Seule, une révolution socialiste peut ouvrir la voie au socialisme.

### Le marxisme aux Etats-Unis

La république nord-américaine a été plus loin que les autres dans le domaine de la technique et de l'organisation de la production. Ce n'est pas seulement l'Amérique, c'est toute l'humanité qui bâtit sur ces fondations. Cependant, les diverses phases du processus social suivent, au sein d'une seule et même nation, des rythmes différents, selon les conditions historiques spécifiques. Tandis que les Etats-Unis possèdent une supériorité formidable dans le domaine de la technologie, leurs conceptions économiques restent extrêmement arriérées, aussi bien à droite qu'à gauche. John L. Lewis a à peu près les mêmes vues que Franklin D. Roosevelt. Si l'on tient compte de leurs fonctions sociales respectives, les idées de Lewis sont incomparablement plus conservatrices, pour ne pas dire réactionnaires, que celles de Roosevelt. Dans certains cercles américains, il y a une tendance à répudier telle ou telle théorie révolutionnaire sans la moindre critique scientifique, en la déclarant simplement *"non américaine"*. Mais où peut-on trouver le critère qui permette de distinguer ce qui est américain et ce qui ne l'est pas ? Le christianisme fut importé aux Etats-Unis en même temps que les logarithmes, la poésie de Shakespeare, les notions sur les droits de l'homme et du citoyen, et certains autres produits moins importants de la pensée humaine. Aujourd'hui, le marxisme s'y trouve dans la même situation.

Le secrétaire américain à l'agriculture, Henry A. Wallace, reproche à l'auteur de ces lignes *"une étroitesse dogmatique qui est au plus haut point non américaine"* et il oppose au dogmatisme russe l'esprit opportuniste de Jefferson, qui savait composer avec ses adversaires. L'idée n'est apparemment jamais venue à l'esprit de H. Wallace qu'une politique de compromis n'est pas fonction de quelque esprit national immatériel, mais le produit de conditions matérielles. Une nation dont la richesse croît rapidement a des réserves suffisantes pour concilier les classes et les partis hostiles. Lorsque, au contraire, les contradictions sociales s'exacerbent, la base d'une politique de compromis disparaît.

Si l'Amérique n'a pas connu *"l'étroitesse dogmatique"* c'est parce qu'elle disposait d'une pléthore de terres vierges, de richesses naturelles inépuisables, et, du moins en apparence, de possibilités d'enrichissement illimitées. Cependant, même dans ces conditions, l'esprit de compromis n'empêcha pas la guerre civile lorsque son heure sonna. De toute façon, les conditions matérielles qui formèrent la base de l'*"américanisme"* appartiennent aujourd'hui de plus en plus au domaine du passé. De là, la crise profonde de l'idéologie traditionnelle américaine.

La pensée empirique, limitée à la solution des tâches immédiates, semble suffisante, aussi bien dans les cercles d'ouvriers que dans les cercles bourgeois, aussi longtemps que la loi de la valeur de Marx façonne la pensée de chacun. Mais aujourd'hui, cette même loi produit des effets opposés. Au lieu de faire progresser l'économie, elle en mine les fondations. La pensée éclectique et conciliatrice, avec son attitude hostile et méprisante envers le marxisme, qu'elle considère comme un *"dogme"*, et son expression philosophique suprême, le pragmatisme, devient absolument inadéquate, inconsistante, réactionnaire et ridicule.

Ce sont en réalité les idées traditionnelles de l'américanisme qui sont devenues un dogme sans vie, pétrifié, qui n'engendre plus qu'erreurs et confusions. En même temps, l'enseignement économique de Marx a trouvé un terrain favorable, et acquis une pertinence particulière aux Etats-Unis. Quoique *Le Capital* repose sur un matériel international, surtout anglais, il constitue, dans ses fondements théoriques, une analyse du capitalisme pur, du capitalisme comme tel. Indubitablement, le capitalisme qui a poussé sur le sol vierge et sans histoire de l'Amérique est très proche de ce type idéal.

En dépit de la présence de M. Wallace, le développement économique de l'Amérique s'est fait, non d'après les principes de Jefferson, mais d'après les lois de Marx. Il n'est pas plus offensant pour l'orgueil national de le reconnaître, que de reconnaître que l'Amérique tourne autour du soleil selon les lois de Copernic. *Le Capital* donne un diagnostic exact de la maladie, et un pronostic

irremplaçable. En ce sens, l'enseignement de Marx est beaucoup plus proche du nouvel "*américanisme*" que les idées de Hoover ou de Roosevelt, de Green ou de Lewis.

Il est vrai qu'il y a aux Etats-Unis une littérature originale, très riche, consacrée aux crises économiques. Tant que des économistes consciencieux donnent un tableau objectif des tendances destructives du capitalisme américain, leurs recherches, abstraction faite de leurs prémisses théoriques, semblent des illustrations directes de la théorie de Marx. Cependant, la tradition conservatrice dont s'inspirent ces auteurs apparaît lorsqu'ils se refusent obstinément à tirer des conclusions nettes, se bornant à des prédictions nébuleuses ou à des banalités moralisantes telles que : "*Le pays doit comprendre que...*", "*L'opinion publique doit considérer sérieusement...*", etc... Ces livres ressemblent à des couteaux sans lame.

Les Etats-Unis ont eu des marxistes dans le passé, il est vrai, mais c'étaient des marxistes d'un type étrange, ou plutôt de trois types étranges. En premier lieu, il y avait des émigrés chassés d'Europe, qui faisaient ce qu'ils pouvaient, mais ne parvenaient pas à trouver d'écho ; en second lieu, il y eut des groupes américains isolés comme les disciples de Daniel de Léon, qui, avec le déroulement des événements, et par suite de leurs propres fautes, se transformèrent en sectes ; en troisième lieu, il y eut des dilettantes, attirés par la révolution d'Octobre, qui sympathisaient avec le marxisme en tant qu'enseignement exotique n'ayant rien de commun avec les Etats-Unis. Cette époque est révolue. Aujourd'hui commence une nouvelle époque, celle d'un mouvement de classe indépendant du prolétariat, en même temps que celle du vrai marxisme. Dans ce domaine aussi, l'Amérique rattrapera l'Europe, puis la dépassera. Sa technique et sa structure sociale progressives se fraieront un chemin dans le domaine de la doctrine. Les meilleurs théoriciens du marxisme apparaîtront sur le sol américain. Marx deviendra le guide des travailleurs américains d'avant-garde. Pour eux, cet exposé abrégé du premier volume du *Capital* ne sera que le premier pas vers l'étude complète de Marx.

### Le miroir idéal du capitalisme

A l'époque où fut publié le premier volume du *Capital*, la domination mondiale de la bourgeoisie anglaise était encore incontestée. Les lois abstraites de l'économie marchande trouvaient naturellement leur incarnation la plus parfaite, c'est-à-dire la moins soumise aux influences du passé, dans le pays où le capitalisme avait atteint son plus haut développement. Bien qu'il se soit appuyé principalement sur l'Angleterre dans son analyse, Marx n'avait pas seulement en vue ce pays, mais bien le monde capitaliste tout entier. Il a pris l'Angleterre de son temps comme le meilleur miroir du capitalisme à cette époque.

Aujourd'hui, l'hégémonie britannique n'est plus qu'un souvenir. L'avantage d'avoir précédé les autres pays dans la voie du capitalisme s'est transformé en désavantage. La structure technique et économique de l'Angleterre est devenue désuète. La position mondiale de ce pays continue à dépendre de son empire colonial, héritage du passé, plutôt que de son potentiel économique réel. Cela explique, incidemment, la charité chrétienne dont fait preuve Chamberlain envers le gangstérisme international des fascismes, attitude qui a tellement étonné le monde. La bourgeoisie anglaise ne peut pas ne pas réaliser que son déclin économique est devenu entièrement incompatible avec sa position dans le monde, et qu'une nouvelle guerre menace d'entraîner la chute de l'empire britannique. La base économique du "*pacifisme*" de la France est essentiellement de la même nature.

L'Allemagne, au contraire, a utilisé pour son ascension capitaliste rapide les avantages de son retard historique, se dotant de la technique la plus parfaite d'Europe. Ne disposant que d'une base nationale étroite et de peu de ressources naturelles, le dynamisme capitaliste de l'Allemagne se transforma par nécessité en un facteur explosif extrêmement puissant dans ce qu'on appelle l'équilibre des puissances mondiales. L'idéologie épileptique de Hitler n'est que le reflet de l'épilepsie du capitalisme allemand.

Outre de nombreux avantages inappréciables de caractère historique, le développement des Etats-Unis a eu le privilège exceptionnel de bénéficier d'un territoire incommensurablement plus vaste, et de richesses naturelles incomparablement plus grandes que l'Allemagne. Ayant considérablement devancé la Grande-Bretagne, la république nord-américaine est devenue, au commencement de ce siècle, la principale forteresse de la bourgeoisie mondiale. Toutes les possibilités que recèle le capitalisme trouvèrent dans ce pays leur expression la plus haute. Nulle part ailleurs sur notre planète, la bourgeoisie ne put pousser aussi loin ses réalisations que dans la république du dollar, qui est devenue le plus parfait miroir du capitalisme du XX<sup>ème</sup> siècle.

Pour les mêmes raisons qui portèrent Marx à fonder son exposé sur les statistiques anglaises, nous avons eu recours, dans notre modeste introduction, principalement à des preuves empruntées à l'expérience économique et politique des Etats-Unis. Inutile d'ajouter qu'il ne serait pas difficile de citer des faits et des chiffres analogues empruntés à la vie de n'importe quel autre pays capitaliste. Mais cela n'ajouterait rien d'essentiel. Les conclusions seraient les mêmes, les exemples seraient seulement moins frappants.

La politique du Front populaire en France ne fut, comme l'a signalé un de ses financiers, qu'une adaptation "*pour lilliputiens*" du New Deal. Il est évident que, dans une analyse théorique, il est bien plus commode d'utiliser des grandeurs cyclopéennes que des grandeurs lilliputiennes. L'immensité même de l'expérience Roosevelt nous démontre que seul un miracle peut sauver le régime capitaliste mondial. Mais il se trouve que le développement de la production capitaliste a mis fin à la production des miracles. Les incantations et les prières abondent, les miracles ne viennent jamais. Cependant, il est évident que, si le miracle du rajeunissement du capitalisme pouvait se produire, c'était seulement aux Etats-Unis. Mais ce rajeunissement ne s'est pas produit. Ce que les Cyclopes n'ont pu faire, les Lilliputiens le pourront encore bien moins. Etablir les fondements de cette simple conclusion, tel est l'objet de notre incursion dans le champ de l'économie nord-américaine.

### Métropoles et colonies

"Le pays le plus développé industriellement", écrivait Marx dans la préface à la première édition de son *Capital*, "montre seulement aux pays les moins développés l'image de leur propre avenir". Cette affirmation ne peut en aucun cas être prise à la lettre. La croissance des forces productives et l'approfondissement des contradictions sociales sont indubitablement le sort de tout pays qui est entré dans la voie d'une évolution bourgeoise. Cependant, la disproportion entre les "rythmes" et mesures qui se produisent dans tout développement humain, n'est pas seulement devenue particulièrement aiguë sous le capitalisme, mais encore a donné

naissance à une complète interdépendance, faite de soumission, d'exploitation et d'oppression, entre des pays de type économique différent.

Seule, une minorité de pays a passé par tout ce développement systématique et logique qui part de l'artisanat et aboutit à l'usine, en passant par la manufacture, développement que Marx a soumis à une analyse si détaillée. Le capital commercial, industriel et financier a envahi de l'extérieur les pays arriérés, détruisant en partie les formes primitives de l'économie naturelle, les soumettant en partie au système industriel et bancaire mondial de l'Occident. Sous le fouet de l'impérialisme, les colonies et les semi-colonies se sont vues obligées de négliger les stades intermédiaires, tout en restant cependant artificiellement accrochées à un niveau ou un autre. Le développement de l'Inde n'est pas la copie du développement de l'Angleterre ; il en est le complément. Cependant, pour comprendre le type de développement combiné des pays arriérés et dépendants comme l'Inde, il faut toujours avoir dans l'esprit le schéma classique que Marx a tiré du développement de l'Angleterre. La théorie de la valeur-travail régit aussi bien les calculs des spéculateurs de la City de Londres que les opérations des changeurs de monnaie dans les coins les plus reculés de l'Hyderabad, à cette seule différence près que, dans le dernier cas, elle prend des formes plus simples et moins astucieuses.

L'inégalité du développement a procuré d'énormes bénéfices aux pays avancés qui, quoique à des degrés divers, ont continué à se développer aux dépens des pays arriérés, en les exploitant, en se les soumettant comme colonies, ou tout au moins en les empêchant de s'élever jusqu'à l'aristocratie capitaliste. Les fortunes de l'Espagne, de la Hollande, de l'Angleterre, de la France se sont constituées, non seulement par la plus-value prélevée sur leur propre prolétariat, non seulement par le pillage de leur propre petite bourgeoisie, mais aussi par le pillage systématique de leurs possessions d'outre-mer. L'exploitation des classes fut complétée et sa puissance fut accrue par l'exploitation des nations. La bourgeoisie des métropoles se trouva en mesure d'assurer une position privilégiée à son propre prolétariat, surtout à ses couches supérieures, au moyen d'une partie des superprofits amassés dans les colonies. Sans cela, toute espèce de régime démocratique stable eût été impossible. Sous sa forme la plus large, la démocratie bourgeoise devint et reste toujours une forme de gouvernement qui n'est accessible qu'aux nations les plus aristocratiques et les plus exploiteuses. La démocratie antique reposait sur l'esclavage, la démocratie impérialiste repose sur le pillage des colonies.

Les Etats-Unis qui, formellement, n'ont presque pas de colonies, sont néanmoins la plus privilégiée de toutes les nations de l'histoire. Des immigrants actifs venus d'Europe prirent possession d'un continent extrêmement riche, exterminèrent la population indigène, s'emparèrent de la meilleure partie du Mexique et se taillèrent la part du lion dans les richesses mondiales. Les réserves de graisse ainsi accumulées continuent d'être utiles, même maintenant, à l'époque du déclin, pour graisser les rouages de la démocratie.

L'expérience historique récente, aussi bien que l'analyse théorique, montre que le degré de développement de la démocratie et sa stabilité sont en raison inverse de la tension des contradictions de classes. Dans les pays capitalistes les moins privilégiés (d'un côté la Russie, de l'autre l'Allemagne, l'Italie, etc...), qui étaient incapables d'engendrer une aristocratie ouvrière nombreuse et stable, la démocratie ne s'est jamais beaucoup développée, et elle succomba devant la dictature avec une facilité relative. Cependant la paralysie progressive du capitalisme prépare le même sort à la démocratie dans les nations les plus privilégiées et les plus riches. La seule différence est dans les dates. La détérioration irrésistible des conditions de vie des travailleurs permet de moins en moins à la bourgeoisie d'accorder aux masses le droit de participer à la vie politique, même dans le cadre restreint du parlementarisme bourgeois. Toute autre explication du processus manifeste de l'élimination de la démocratie par le fascisme n'est qu'une falsification idéaliste de la réalité, une tromperie des autres ou de soi-même.

Tandis qu'il détruit la démocratie dans les vieilles métropoles du capital, l'impérialisme entrave, en même temps, son développement dans les pays arriérés. Si, dans la dernière période, pas une des colonies ou des semi-colonies n'a accompli sa révolution démocratique, particulièrement dans le domaine des rapports agraires, cela est entièrement dû à l'impérialisme, qui est devenu le principal frein du progrès économique et politique. Tout en pillant les richesses naturelles des pays arriérés, et en freinant délibérément leur développement industriel autonome, les magnats des trusts et leurs gouvernements accordent un soutien financier, politique et militaire aux groupes semi-féodaux d'exploiteurs indigènes les plus réactionnaires, les plus parasites. La barbarie agraire entretenue artificiellement est aujourd'hui le fléau le plus sinistre de l'économie mondiale. La lutte des peuples coloniaux pour leur libération, sautant les étapes intermédiaires, se transforme par nécessité en une lutte contre l'impérialisme, et, par là, elle donne la main à la lutte du prolétariat dans les métropoles. Les soulèvements coloniaux et les guerres sapent les fondements du monde capitaliste, et rendent le miracle de sa régénération moins que jamais possible.

### Une économie planifiée mondiale

Le capitalisme a le double mérite historique d'avoir porté la technique à un niveau élevé, et d'avoir relié toutes les parties du monde par des liens économiques. Il a créé ainsi les conditions matérielles requises pour l'utilisation systématique de toutes les ressources de notre planète. Cependant, le capitalisme n'est pas en état d'accomplir cette tâche urgente. La base de son expansion est toujours l'état national, avec ses frontières, ses douanes et ses armées. Or les forces productives ont depuis longtemps dépassé les frontières de l'état national, transformant ainsi ce qui fut autrefois un facteur de progrès historique en une contrainte insupportable. Les guerres impérialistes ne sont rien d'autre que la révolte explosive des forces productives contre les frontières des états, devenues trop étroites pour elles. Le programme de ce qu'on appelle l'"autarchie" n'a rien à voir avec le retour à une économie se suffisant à elle-même à l'intérieur de ses frontières. Il signifie seulement que l'on prépare les bases nationales pour une nouvelle guerre.

*Après la signature du traité de Versailles, on croyait généralement que le globe terrestre avait été très bien partagé. Mais des événements plus récents nous ont rappelé que notre planète contient encore des territoires qui n'ont pas été pillés, ou qui ne l'ont pas été suffisamment. La lutte pour les colonies fait toujours partie intégrante de la politique du capitalisme impérialiste. Bien que le monde soit entièrement partagé, le processus ne cesse jamais, mais remet sans cesse à l'ordre du jour la question d'un nouveau partage, en conformité avec les changements survenus dans le rapport des forces impérialistes. Telle est, aujourd'hui, la véritable raison des réarmements, des crises diplomatiques, et des préparatifs de guerre.*

Tous les efforts pour représenter la guerre imminente comme un choc entre les idées du fascisme et celles de la démocratie appartiennent au domaine du charlatanisme ou de la stupidité. Les formes politiques changent, les appétits capitalistes demeurent.

Si un régime fasciste devait s'établir demain des deux côtés de la Manche – et l'on oserait difficilement nier cette possibilité – les dictateurs de Paris et de Londres seraient tout aussi incapables d'abandonner leurs possessions coloniales que Mussolini et Hitler leurs revendications coloniales. La lutte furieuse et sans espoir pour un nouveau partage du monde surgit irrésistiblement de la crise mortelle du système capitaliste.

Des réformes partielles et des rafistolages ne serviront à rien. Le développement historique est arrivé à l'une de ces étapes décisives, où, seule, l'intervention directe des masses est capable de balayer les obstacles réactionnaires et de poser les fondements d'un nouveau régime. L'abolition de la propriété privée des moyens de production est la condition première d'une économie planifiée, c'est-à-dire de l'intervention de la raison dans le domaine des relations humaines, d'abord à l'échelle nationale, puis, par la suite, à l'échelle mondiale. Une fois commencée, la révolution socialiste se répandra d'un pays à l'autre avec une force infiniment plus grande que ne se répand le fascisme aujourd'hui. Par l'exemple et avec l'aide des nations avancées, les nations arriérées, elles aussi, seront emportées dans le grand courant du socialisme. Les barrières douanières entièrement pourries tomberont. Les contradictions qui divisent l'Europe et le monde entier trouveront leur solution naturelle et pacifique dans le cadre d'Etats-Unis Socialistes, en Europe comme dans les autres parties du monde. L'humanité délivrée marchera vers les plus hautes cimes.

## L'avenir du *Biulleten*

20 avril 1939

---

Lettre à R. Spiegel (10509), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Chère Rae<sup>163</sup>,

J'ai reçu les coupures de presse sur Krivitsky<sup>164</sup>. Très intéressant. Mais lui-même n'est qu'un vulgaire démocrate - rien de plus.

Je crois que Lola<sup>165</sup> est maintenant en route pour les Etats. Elle est très préoccupée par l'avenir du bulletin russe. Elle croit raison que, dans la prochaine période, il sera impossible de le publier en France et elle propose de le déplacer aux Etats-Unis. L'avantage est que, là, il serait plus proche de nous, mais le désavantage est que les dépenses de publication sont incomparablement plus élevées. Je vous prie de discuter cette question avec Lola et d'autres camarades compétents et de me faire connaître vos conclusions.

Lola souhaite venir ici des Etats-Unis<sup>166</sup>. Bien entendu, nous ferons tout notre possible pour lui obtenir un visa de touriste ou de transit. J'espère que les camarades américains lui donneront toute leur attention. Elle était une précieuse collaboratrice de Léon et maintenant elle est pour moi une précieuse collaboratrice.

---

<sup>163</sup> Rae Spiegel (née en 1909), militante de la C.L.A. puis du W.P.U.S. et enfin de la fraction trotskyste dans le S.P., avait appris le russe et la sténo russe pour pouvoir aider Trotsky dans son travail et elle avait séjourné à Coyoacán en 1938-1939.

<sup>164</sup> Samuel Ginzburg, dit Walter Krivitsky (1899-1940), collaborateur du G.P.U., avait fait défection en décembre 1937. Il avait commencé à publier une série dans la presse américaine.

<sup>165</sup> Lilia Ya. Ginzberg, épouse Estrine (1898-1981), appelée Lola, était pendant des années la principale collaboratrice de Sedov et avait assumé à sa mort la direction du B.O. Elle allait visiter les E.U. puis le Mexique.

<sup>166</sup> Au moment où Trotsky écrivait cette lettre, Lola Estrine était non seulement arrivée aux Etats-Unis mais repartie, le 19 au soir, en autobus, pour Mexico.

## Pour le comité pan-américain

20 avril 1939

---

Lettre à J. Frankel (8183), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Cher Ami,

J'ai reçu votre lettre concernant vos propositions aux universités et le second papier joint. J'ai aussi reçu une lettre correspondante du camarade Goldman<sup>167</sup>. On a fait tout ce qu'on pouvait faire et maintenant il faut attendre.

Avez-vous reçu tous les documents concernant le peintre ? Quels sont vos plans par rapport à cette affaire ? Son « évolution » politique est très rapide. Il y a quelques jours, il a affirmé, en compagnie d'un groupe hétérogène, que Lénine n'était guère plus qu'un bourgeois. Son nouvel ami, O'Gorman<sup>168</sup>, a confirmé cette opinion profonde et proclamé que, pour le révolutionnaire authentique, la seule voie qui reste est celle de l'anarchisme. Plus vite nous nous séparerons de lui politiquement, mieux ce sera.

Sur le plan personnel, je souhaite simplement qu'il reçoive un avertissement sérieux, aussi vite que possible, sans publicité. Seul le comité pan-américain peut le faire. James est ici et peut mener l'enquête nécessaire sur mandat de vous. J'espère que Dobbs<sup>169</sup> va venir aussi et vous pouvez l'utiliser dans le même dessein. Vous avez ici votre représentant officiel, C[urtiss]<sup>170</sup>. Que peut on faire de plus ? Vous êtes complètement informé.

P.-S. Je viens de recevoir à l'instant les deux déclarations du P.A.C. concernant le peintre et son Partido. Très bien. Maintenant, la question politique est presque liquidée, mais la question personnelle demeure.

---

<sup>167</sup> Albert Goldman (1897-1960), avocat, militant du S.W.P., plaiderait aussi pour Trotsky qu'il avait assisté devant la commission Dewey et s'occupait également de ses affaires comme, ici, de la vente de ses archives.

<sup>168</sup> Juan O'Gorman (1905-1982), architecte et muraliste, était en réalité depuis longtemps l'ami et le disciple de Rivera - et il ne devait pas le suivre dans son évolution.

<sup>169</sup> Farrell Dobbs (1909-1983) avait été un des dirigeants de la grève de Minneapolis en 1934 puis l'un des organisateurs du syndicat des teamsters qu'il venait de quitter pour devenir secrétaire ouvrier du S.W.P. Trotsky souhaitait rencontrer ce jeune dirigeant.

<sup>170</sup> Sam Kurz, dit Charlie Curtiss (né en 1908), fils de Polonais, avait fait tous ses métiers, puis appris la linotypie après son entrée dans la C.L.A. Etabli en Californie en 1933, il avait pris les contacts au Mexique en 1935 et y était revenu en 1938 comme délégué du P.A.C.

## Les difficultés d'un artiste

20 avril 1939

---

Lettre à C. Walker (10785), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Cher Camarade Walker<sup>171</sup>,

Merci pour votre communication du 3 avril.

Votre idée de venir au Mexique avec vos enfants est une excellente idée. Nous en avons parlé avec Natalia avec beaucoup de plaisir. Nous étions seulement désolés que vous ayez dû remettre votre plan à l'année prochaine.

Vous avez sûrement lu la regrettable déclaration de Diego Rivera. La I<sup>re</sup> Internationale avait son poète - Freiligrath<sup>172</sup>. Le parti bolchevique - Maksim Gorky<sup>173</sup>. La correspondance de Marx et Lénine d'une part et de ces artistes de l'autre, est très intéressante car elle est caractéristique des difficultés d'un artiste à s'adapter à l'organisation des ouvriers et Marx écrivait à propos de Freiligrath : « Les poètes sont des hibous particuliers. » Gorky écrivait à Lénine : « Nous, artistes, sommes des gens irresponsables. » Je crois que Diego Rivera est dix fois plus particulier que Freiligrath et cent fois moins responsable que Gorky.

J'ai fait de très gros efforts pour régler les questions entre lui et les autres, et le résultat, c'est que j'ai attiré la foudre sur moi. Bien, on prend acte et on passe à l'ordre du jour.

Meilleures salutations à votre famille. J'espère que Madame George<sup>174</sup> va bien.

---

<sup>171</sup> Charles Rumford *Walker* (1893-1974), écrivain et universitaire, avait connu Trotsky au Mexique au temps de la commission d'enquête et l'avait réorienté parmi les maisons d'édition et la presse américaine.

<sup>172</sup> Ferdinand *Freiligrath* (1810-1876), poète et socialiste, avait été partisan de Marx. C'est à plusieurs reprises que Trotsky, depuis 1937, a l'ait le parallèle entre Freiligrath et Gorky d'un côté, Diego Rivera de l'autre. Mais c'est la dernière fois qu'il le fait, la première aussi où ce n'est pas à l'avantage de Diego Rivera.

<sup>173</sup> Maksim M. Pechkov, dit *Gorky* (1868-1936) est sans doute le plus grand romancier contemporain et il fut un bon compagnon de route du bolchevisme avant de critiquer Lénine, puis de servir Staline.

<sup>174</sup> Mrs George était la mère d'Adélaïde Walker; elle possédait une maison à Mexico.



## Ne pas perdre la tête

22 avril 1939

---

Lettre à E. Hughes (8537), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Cher Camarade Hughes<sup>175</sup>,

Sincères remerciements pour votre lettre du 3 avril. Sans aucun doute il existe des milliers et des milliers d'ouvriers britanniques et d'honnêtes intellectuels révolutionnaires qui pensent comme vous. Ils sont simplement étouffés ; mais pas tant par l'appareil d'Etat que par l'appareil des organisations ouvrières officielles. La guerre qu'ils sont en train de préparer brisera ces deux appareils.

Dans la catastrophe de la guerre, les plus désorientés, les plus confus et les plus poltrons seront les actuels magnifiques dirigeants des organisations ouvrières, de la II<sup>e</sup> et de la III<sup>e</sup> Inter nationales. Les masses chercheront une orientation nouvelle et une direction nouvelle, et les trouveront.

Vous avez raison : le premier chapitre de la guerre sera un chapitre de folie nationaliste. Mais plus terribles seront la guerre et l'hystérie guerrière, plus écrasante sera la réaction des masses. Ne pas perdre la tête et regarder l'avenir - l'avenir proche - avec les yeux grands ouverts, est le devoir révolutionnaire le plus élevé.

---

<sup>175</sup> Emrys Hughes (1884-1969), gendre de Keir-Hardie, professeur à Leeds, publiait depuis 1931 l'hebdomadaire *Forward* et venait de publier plusieurs articles de Trotsky.

## La question ukrainienne

22 avril 1939

---

Article (T 4565) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

---

La question ukrainienne, que bien des gouvernements, bien des « socialistes » et même bien des « communistes », se sont efforcés d'oublier et de reléguer au fin fond de l'histoire, vient d'être remise à l'ordre du jour, cette fois avec une force redoublée. La toute récente aggravation du problème ukrainien se trouve liée très intimement à la dégénérescence de l'Union soviétique et de l'Internationale communiste, aux succès du fascisme et à l'approche de la prochaine guerre impérialiste<sup>176</sup>. Crucifiée par quatre Etats, l'Ukraine occupe à présent dans les destinées de l'Europe la même position que la Pologne autrefois, à cette différence près que les relations internationales sont infiniment plus tendues maintenant et que les rythmes des événements s'accroissent. La question ukrainienne est destinée à jouer dans un avenir proche un rôle énorme dans la vie de l'Europe. Ce n'est pas pour rien que Hitler a d'abord soulevé bruyamment la question de la constitution d'une « Grande Ukraine », pour ensuite s'empresse de l'enterrer furtivement<sup>177</sup>.

La II<sup>e</sup> Internationale, qui exprime les intérêts de la bureaucratie et de l'aristocratie ouvrières des Etats impérialistes, a complètement méconnu la question ukrainienne. Même son aile gauche ne lui a jamais accordé l'attention nécessaire. Il suffit de rappeler que Rosa **Luxemburg**, malgré sa brillante intelligence et son esprit vraiment révolutionnaire, a pu affirmer que la question ukrainienne était l'invention d'une poignée d'intellectuels. Cette prise de position a même laissé une profonde empreinte sur le parti communiste polonais. La question ukrainienne a été considérée par les chefs officiels de la section polonaise de l'Internationale communiste plutôt comme un obstacle que comme un problème révolutionnaire. D'où les efforts opportunistes déployés en permanence pour échapper à cette question, pour l'écarter, pour la passer sous silence ou la renvoyer à un avenir indéterminé.

Le parti bolchevique était parvenu non sans difficultés et petit à petit, sous la pression incessante de Lénine, à se faire une idée juste de la question ukrainienne. Le droit à l'auto-détermination, c'est-à-dire à la séparation, a été étendu par Lénine aussi bien aux Polonais qu'aux Ukrainiens : il ne reconnaissait pas de nations aristocratiques. Il considérait comme une manifestation de chauvinisme grand-russe toute tendance à éliminer ou à différer le problème d'une nationalité opprimée.

Après la prise du pouvoir, il y eut au sein du parti bolchevique une lutte sérieuse au sujet de la solution des nombreux problèmes nationaux hérités de la vieille Russie tsariste. En sa qualité de commissaire du peuple aux nationalités, Staline représentait invariablement la tendance la plus centraliste et bureaucratique. Ce fut particulièrement net à propos de la question géorgienne et de la question ukrainienne. La correspondance sur ces questions n'a pas encore été publiée. Nous comptons publier la toute petite partie qui se trouve à notre disposition<sup>178</sup>. Chaque ligne des lettres et propositions de Lénine vibre de l'insistance qu'il met à ce qu'on fasse droit, dans la mesure du possible, à ces nationalités opprimées. Dans les propositions et déclarations de Staline, au contraire, la tendance au centralisme bureaucratique, est invariablement marquée. A seule fin d'assurer des « besoins administratifs », lisez les intérêts de la bureaucratie, les revendications les plus légitimes des nationalités opprimées ont été caractérisées comme manifestation du nationalisme petit-bourgeois. On a pu observer tous ces symptômes dès 1922-1923. Mais, depuis cette époque, ils se sont développés de façon monstrueuse et ont conduit à l'étranglement complet de tout développement national indépendant des peuples de l'U.R.S.S.

Selon la conception du vieux parti bolchevique, l'Ukraine soviétique était destinée à devenir un axe puissant autour duquel s'uniraient les autres fractions du peuple ukrainien. Il est incontestable que, durant la première période de son existence, l'Ukraine soviétique exerça une puissante attraction également du point de vue national et qu'elle éveilla à la lutte les ouvriers, les paysans et l'intelligentsia révolutionnaire de l'Ukraine occidentale, asservie à la Pologne. Mais, au cours des années de réaction thermidorienne, la position de l'Ukraine soviétique et, en même temps, la manière de poser la question ukrainienne dans son ensemble, furent profondément modifiées. Plus grands avaient été les espoirs suscités, plus profonde fut la désillusion. En Grande-Russie aussi, la bureaucratie a étranglé et pillé le peuple. Mais, en Ukraine, les choses ont été compliquées encore par le massacre des espérances nationales. Nulle part, les restrictions, les épurations, la répression et, de façon générale, toutes les formes de banditisme bureaucratique n'assumèrent un caractère de violence aussi meurtrier qu'en Ukraine, dans la lutte contre les puissantes aspirations, profondément enracinées, des masses ukrainiennes à plus de liberté et d'indépendance. Pour la bureaucratie totalitaire, l'Ukraine soviétique devint une subdivision administrative d'une entité économique et une base militaire de l'U.R.S.S. Sans doute la bureaucratie élève-t-elle des statues à Chevtchenko<sup>179</sup>, mais seulement dans le but d'écraser plus

---

<sup>176</sup> L'Ukraine - les terres ukrainiennes - était alors partagée de fait entre l'U.R.S.S., la Pologne, la Roumanie et la Hongrie.

<sup>177</sup> Trotsky fait allusion ici à la politique de Hitler vis-à-vis de la question ukrainienne qui commence après Munich et se termine avec le dépècement de la Tchécoslovaquie en mars 1939. La partie ukrainienne de la Tchécoslovaquie, la Ruthénie, avait été dotée de l'autonomie et son gouvernement, présidé par Mgr Voloisin avec J. Revay, appuyé sur la milice nationale Sitch, était devenu le centre d'agitation et d'organisation du nationalisme ukrainien sous l'aile allemande : tel quel, l'Etat ruthène était incapable d'exister de façon indépendante, mais il était une tête de pont vers l'Ukraine soviétique, prenant même en janvier 1939 le nom d'Ukraine carpathique : le gouvernement de Chust (le village devenu capitale) avait pris des contacts avec tous les milieux blancs émigrés. C'est probablement au début de 1939 que, dans le cadre du plan visant au rapprochement avec l'U.R.S.S., le gouvernement allemand abandonna les projets de « Grande Ukraine » - qui avaient été le thème et l'orchestration du gouvernement de Chust - en faveur du dépècement de la Tchécoslovaquie. L'armée allemande occupa la Bohême et la Moravie le 15 mars; le 16, avec l'autorisation de Berlin, l'armée hongroise occupa la Ruthénie qu'elle allait annexer. Il n'était plus question de « Grande Ukraine ».

<sup>178</sup> Ces lettres, déposées à l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam ont été publiées dans les deux volumes des *Trotsky's Papers* à La Haye. Quelques années plus tôt, Trotsky n'aurait pas laissé passer ici l'occasion de rappeler le soutien que Lénine avait apporté à **Rakovsky**.

<sup>179</sup> Tarass H. *Chevtchenko* (1814-1861), poète ukrainien, professeur à Kiev, organisateur de la Fraternité de Cyrille et Méthode, partisan d'une Ukraine nationale profondément réformée, est le père du nationalisme ukrainien moderne.

complètement le peuple ukrainien de leur poids et de l'obliger à chanter dans la langue de Kobzar<sup>180</sup> des éloges de la clique de violeurs du Kremlin.

A l'égard des parties de l'Ukraine qui sont actuellement hors des frontières de l'U.R.S.S., l'attitude du Kremlin est aujourd'hui la même qu'à l'égard de toutes les nationalités opprimées de toutes les colonies et semi-colonies, c'est-à-dire [qu'elle les considère comme] une petite monnaie d'échange dans ses combinaisons impérialistes. Au dernier 18<sup>e</sup> congrès du parti « communiste », Manouïlsky<sup>181</sup>, l'un des renégats les plus répugnants du communisme ukrainien, a déclaré tout à fait ouvertement que, non seulement l'U.R.S.S., mais également le Comintern, refusent de revendiquer l'émancipation nationale des peuples opprimés lorsque leurs oppresseurs ne sont pas parmi les ennemis de la clique dirigeante de Moscou. Aujourd'hui, Staline, Dimitrov<sup>182</sup> et Manouïlsky défendent l'Inde contre le Japon, mais pas contre l'Angleterre. On est disposé à céder pour toujours l'Ukraine occidentale à la Pologne en échange d'un accord diplomatique qui semble aujourd'hui profitable aux bureaucrates du Kremlin. Le temps est loin où ils n'allaient pas, dans leur politique au-delà de combinaisons épisodiques.

Il ne subsiste rien de la confiance et de la sympathie d'antan des masses d'Ukraine occidentale pour le Kremlin. Depuis la toute récente « épuration » sanglante en Ukraine, personne, à l'Ouest, ne désire plus devenir partie intégrante de la satrapie du Kremlin qui continue à porter le nom d'Ukraine soviétique. Les masses ouvrières et paysannes d'Ukraine occidentale, de Bukovine, d'Ukraine subcarpathique, sont en pleine confusion. Où se tourner ? Que revendiquer ? Et tout naturellement, du fait de cette situation, la direction glisse aux mains des plus réactionnaires des cliques ukrainiennes qui expriment leur « nationalisme » en cherchant à vendre le peuple ukrainien à l'un ou l'autre des impérialismes en échange d'une promesse d'indépendance fictive. C'est sur cette tragique confusion que Hitler fonde sa politique dans la question ukrainienne. Nous l'avons dit autrefois : sans Staline (c'est-à-dire sans la fatale politique du Comintern en Allemagne), il n'y aurait pas eu Hitler. Nous pouvons maintenant ajouter : sans le viol de l'Ukraine soviétique par la bureaucratie stalinienne, il n'y aurait pas de politique hitlérienne pour l'Ukraine.

Nous n'allons pas nous attarder ici à analyser les motifs qui ont poussé Hitler à rejeter, au moins pour le moment, le mot d'ordre d'une Grande Ukraine. Il faut en chercher les raisons, d'une part dans la politique de brigandage de l'impérialisme allemand, d'autre part dans la crainte d'évoquer des démons qui pourraient se révéler difficiles à exorciser. Hitler a fait cadeau aux bouchers hongrois de l'Ukraine subcarpathique<sup>183</sup>. Et cela s'est fait, sinon avec l'approbation ouverte de Moscou, du moins avec la conviction qu'elle allait suivre. C'est comme si Hitler avait dit à Staline : « Si je me préparais à attaquer demain l'Ukraine soviétique, j'aurais gardé entre mes mains l'Ukraine subcarpathique. » En guise de réponse, Staline, au XVIII<sup>e</sup> congrès<sup>184</sup>, a pris ouvertement la défense de Hitler contre les calomnies des « démocraties » occidentales. Hitler se propose d'attaquer l'Ukraine ? Que non ! Se battre contre Hitler ? Il n'y a aucune raison. Manifestement, Staline interprète la remise de l'Ukraine subcarpathique à la Hongrie comme un geste de paix<sup>185</sup>.

Cela veut dire que les différentes fractions du peuple ukrainien ne sont devenues ni plus ni moins qu'une monnaie d'échange pour les machinations internationales du Kremlin. La IV<sup>e</sup> Internationale doit clairement comprendre l'énorme importance de la question ukrainienne pour les destinées non seulement de l'Europe sud-orientale et orientale, mais encore de l'Europe tout entière. Nous avons affaire à un peuple qui a donné des preuves de sa vitalité, qui a une population égale à celle de la France, qui occupe un territoire exceptionnellement riche et qui, de surcroît, est de la plus grande importance stratégique. La question de l'Ukraine est posée dans toute son ampleur.

Il faut un mot d'ordre clair et précis, qui corresponde à la situation nouvelle. A mon avis, il n'existe à l'heure actuelle qu'un seul mot d'ordre de ce type : *pour une Ukraine soviétique, ouvrière et paysanne unie, libre et indépendante !*

Ce programme est tout d'abord en opposition inconciliable avec les intérêts des trois puissances impérialistes, Pologne, Roumanie et Hongrie. Il n'y a que les indécrottables imbéciles pacifistes pour croire que l'émancipation et l'unification de l'Ukraine puissent être réalisées par des moyens diplomatiques pacifiques, des référendums, des décisions de la Société des Nations, etc. Ils ne valent naturellement pas mieux les uns que les autres, tous ces « nationalistes » qui proposent de résoudre la question ukrainienne en utilisant un impérialisme contre l'autre. Hitler a donné une leçon hors de prix à ces aventuriers en livrant (pour combien de temps ?) l'Ukraine subcarpathique aux Hongrois, qui se sont empressés de massacrer un grand nombre de ces Ukrainiens pleins de confiance. Pour autant que l'issue dépende de la force militaire des Etats impérialistes, la victoire de l'un ou l'autre bloc ne peut signifier qu'un nouveau démembrement et un asservissement plus brutal encore du peuple ukrainien. Le programme de l'indépendance ukrainienne à l'époque de l'impérialisme est directement et indissolublement lié au programme de la révolution prolétarienne. Il serait criminel d'entretenir en la matière quelque illusion que ce soit.

Mais l'indépendance d'une Ukraine unifiée signifierait la séparation de l'Ukraine de l'U.R.S.S., vont s'écrier en chœur le « amis » du Kremlin. Qu'y a-t-il de si terrible ? répondons-nous. L'adoration béate des frontières des Etats nous est totalement étrangère. Nous ne soutenons pas la thèse d'un tout « un et indivisible ». Après tout, la Constitution de l'U.R.S.S. elle-même reconnaît le droit à l'auto-détermination aux peuples fédérés qui la composent, c'est-à-dire le droit à la séparation. Ainsi même l'oligarchie toute-puissante du Kremlin n'ose pas nier ce principe. Il ne subsiste sans doute que sur le papier : la moindre tentative de soulever

<sup>180</sup> Kobzar est le titre d'un célèbre recueil de poèmes de Chevtchenko publié juste avant son exil de 1840.

<sup>181</sup> Dimitri Z. Manouïlsky (1883-1952) qui avait été compagnon d'exil de Trotsky à Paris et son collaborateur à *Naché Slovo*, était devenu sous Staline l'un des secrétaires de l'I.C., exécutant sans personnalité. C'était le 11 mars 1939 qu'il avait prononcé son rapport sur l'I.C. au congrès du parti russe.

<sup>182</sup> Georgi V. Dimitrov (1882-1949), ancien dirigeant du parti social-démocrate des *tesnjaki* - proche du bolchevisme - et des syndicats bulgares, ancien responsable du bureau de Berlin de l'I.C., avait été le héros du procès de Leipzig en 1933; il était depuis la figure de proue en même temps que le secrétaire général de l'I.C.

<sup>183</sup> Lors de l'occupation de la Ruthénie par l'armée hongroise (cf. plus haut), cette dernière se livra à plusieurs massacres dans des villages peuplés d'Ukrainiens.

<sup>184</sup> Le rapport de Staline au XVIII<sup>e</sup> congrès fut présenté le 10 mars 1939.

<sup>185</sup> Staline avait notamment insisté dans son discours sur la publicité donnée par la presse occidentale à l'Ukraine carpathique et à ses projets de « Grande Ukraine », publicité destinée selon lui à pousser l'Allemagne à attaquer l'U.R.S.S. - ce qu'elle n'avait pas fait puisqu'elle avait laissé la Hongrie annexer la Ruthénie.

ouvertement la question d'une Ukraine indépendante, entraînerait l'exécution immédiate pour trahison. Mais c'est précisément cette suppression sans vergogne de toute pensée nationale libre qui a conduit les masses travailleuses de l'Ukraine, plus encore que les masses de la Grande-Russie, à considérer le gouvernement du Kremlin comme une oppression monstrueuse. Devant une telle situation intérieure, il est naturellement impossible de parler d'une Ukraine occidentale se rattachant volontairement à l'U.R.S.S. telle qu'elle est actuellement. En conséquence, l'unification de l'Ukraine présuppose l'affranchissement de l'Ukraine dite « soviétique » de la botte stalinienne. En ce domaine aussi, la clique bonapartiste ne récoltera que ce qu'elle aura semé.

« Mais cela ne signifierait-il pas un affaiblissement militaire l'U.R.S.S. ? » vont hurler, épouvantés, les « amis » du Kremlin. Nous répondons que l'U.R.S.S. est affaiblie par les tendances centrifuges sans cesse grandissantes qu'engendre la dictature bonapartiste. En cas de guerre, la haine des masses pour la clique dirigeante peut conduire à l'écroulement de toutes les conquêtes sociales d'Octobre. L'origine de ces dispositions défaitistes se trouve au Kremlin. D'autre part, une Ukraine soviétique indépendante deviendrait, ne fût-ce qu'en vertu de ses intérêts propres, un puissant rempart au sud-ouest de l'U.R.S.S. Plus vite la caste bonapartiste d'aujourd'hui sera minée, renversée, écrasée et balayée, plus solide deviendra la défense de la République soviétique et plus certain son avenir socialiste.

Il est évident qu'une Ukraine ouvrière et paysanne indépendante pourrait ultérieurement rejoindre la fédération soviétique, mais de sa propre volonté, à des conditions qu'elle jugerait elle-même acceptable, ce qui présuppose à son tour une régénérescence révolutionnaire de l'U.R.S.S. L'émancipation véritable du peuple ukrainien est inconcevable sans une révolution ou une série de révolutions à l'Ouest, qui devraient, à la fin, conduire à la création des Etats-Unis soviétiques d'Europe. Une Ukraine indépendante pourrait rejoindre et certainement rejoindrait cette fédération en tant que partenaire égal. La révolution prolétarienne en Europe, à son tour, ne laisserait pas une pierre de la révoltante structure du bonapartisme stalinien. En ce cas, l'union la plus étroite entre les Etats-Unis soviétiques d'Europe et l'U.R.S.S. régénérée serait inévitable et présenterait des avantages infinis pour les continents européen et asiatique, comprenant également l'Ukraine. Mais nous glissons ici vers des questions de second ou de troisième ordre. La question principale est la garantie révolutionnaire de l'unité et de l'indépendance d'une Ukraine ouvrière et paysanne dans la lutte contre l'impérialisme, d'une part, et contre le bonapartisme de Moscou, l'autre.

L'Ukraine est particulièrement riche et expérimentée dans les voies erronées de la lutte pour son émancipation nationale. Là, on a tout essayé : la Rada petite-bourgeoise et Skoropadsky, et Petlioura et l'« alliance » avec les Hohenzollern et les combinaisons avec l'Entente<sup>186</sup>. Après toutes ces expériences, il n'y a plus que des cadavres politiques pour continuer à placer leurs espoirs dans l'une des fractions de la bourgeoisie ukrainienne en tant que dirigeant de la lutte nationale pour l'émancipation. Seul le prolétariat ukrainien est à même, non seulement de résoudre cette tâche - qui est révolutionnaire par son essence-même - mais aussi de prendre une initiative pour la résoudre. Le prolétariat et le prolétariat seul peut rallier autour de lui les masses paysannes et l'intelligentsia nationale authentiquement révolutionnaire.

Au début de la dernière guerre impérialiste, les Ukrainien Melenevsky (« Basok ») et Skoropis-Ieltoukhovsky<sup>187</sup> essayèrent de placer le mouvement de libération ukrainien sous l'aile du général des Hohenzollern Ludendorff<sup>188</sup>. Ce faisant, ils se couvraient de phrases « de gauche ». Les marxistes révolutionnaires ont chassé ces gens-là d'une seule bourrade. C'est ainsi que les révolutionnaires doivent continuer à se comporter à l'avenir. La guerre qui vient va créer une atmosphère favorable à toutes sortes d'aventuriers, faiseurs de miracles et chercheurs de, toison d'or. Ces messieurs, qui aiment particulièrement se chauffer les mains aux questions nationales, ne doivent pas être admis à portée de canon dans le mouvement ouvrier. Pas le moindre compromis avec l'impérialisme, qu'il soit fasciste ou démocratique ! Pas la moindre concession aux nationalistes ukrainiens, qu'ils soient réactionnaires-cléricaux ou pacifistes-libéraux ! Pas de « Fronts Populaires » ! Indépendance totale du parti prolétarien en tant qu'avant-garde des travailleurs !

C'est ce qui me semble une politique juste dans la question ukrainienne. Je parle ici personnellement et en mon nom propre. La question doit être ouverte à la discussion internationale. La toute première place dans cette discussion doit revenir aux marxistes révolutionnaires ukrainiens<sup>189</sup>. Nous écouterons leurs voix avec la plus grande attention. Mais ils feraient bien de se hâter. Il ne reste que peu de temps pour se préparer !

<sup>186</sup> La Rada (ou conseil) formée de nationalistes modérés et de conciliateurs, avait pris le pouvoir en Ukraine en février 1917. Pavel P. Skoropadsky (1873-1945) général en 1914 dans l'armée du tsar, se souleva après octobre 1917 et prit le titre d'ataman (hetman en allemand) d'Ukraine, où il gouverna au compte de l'occupant allemand. Il s'enfuit en novembre 1918. Semion V. Petlioura (1879-1926), ancien social-démocrate devenu nationaliste membre de la Rada, fut le chef de son armée, puis l'inspirateur du Directoire qui gouverna l'Ukraine pendant un temps. Battu par l'Armée rouge, il se réfugia en Pologne et bénéficia de l'appui de Pilsudski et de l'Entente, lors de l'offensive polonaise contre la Russie soviétique en 1920, où il commandait des unités ukrainiennes et se présentait en « libérateur ».

<sup>187</sup> M.I. Melenevsky dit Basok (1879-1938) et Oleksander Skoropis-Ieltoukhovskil d'abord membres du parti révolutionnaire ukrainien, avaient fondé en 1904 l'union social-démocrate ukrainienne. En 1914, sous la protection de l'armée allemande, ils avaient fondé à Lemberg (Lviv ou Lvov) une Union Pour la Libération de l'Ukraine et, au cours de la guerre, avaient été placés à des fonctions administratives dans les territoires ukrainiens occupés par l'armée allemande.

<sup>188</sup> Erich von Ludendorff (1865-1937), général prussien, était « quartier-maître général » au grand état-major du Reich allemand à l'époque du dernier empereur Hohenzollern, Guillaume II. Profondément réactionnaire, il était l'un des chefs militaires les plus politiques.

<sup>189</sup> Toute une génération de marxistes ukrainiens avait été exterminée par Staline en U.R.S.S. Trotsky ne pouvait l'ignorer et son appel s'adressait aux « marxistes révolutionnaires » des autres pays. L'un d'entre eux au moins et non le moindre partageait l'analyse de Trotsky sur la question de l'indépendance de l'Ukraine. Roman Rosdolsky entré en 1915 dans le mouvement révolutionnaire, puis dirigeant du P.C. d'Ukraine occidentale, était en liaison avec la section polonaise de la IV<sup>e</sup> Internationale. Il enseignait à l'université de Lvov (Lviv ou Lemberg).

## Il faut retourner en France

22 avril 1939

---

Lettre au S.W.P. (8107) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Chers Camarades,

Les dernières lettres de Rous<sup>190</sup> à vous et à moi indiquent une situation très tendue entre le P.O.I., sa fraction dans le P.S.O.P. et le S.I. Une explosion est possible à tout instant et de même dans le P.O.I. On a presque l'impression que quelqu'un est en train de provoquer consciemment des dissensions pour briser notre mouvement en France<sup>191</sup>.

Les camarades américains ont fait un très bel effort pour aider les Français. Mais, s'ils s'arrêtent maintenant et laissent l'organisation française livrée à elle-même, le résultat sera catastrophique. Reporter de quelques semaines, voire d'une seule, équivaut à abandonner. Nous n'avons pas le temps de nouvelles discussions là-dessus. Il nous faut intervenir *tout de suite*.

A mon avis, deux camarades devraient aller en France. L'un devrait être Cannon, non seulement parce qu'il connaît bien la question, mais pour manifester que nous sommes tous d'accord avec sa ligne fondamentale. Son séjour en Europe devrait être bref - une ou deux semaines.

Shachtman aussi devrait partir *tout de suite*, en même temps que Cannon, sans le moindre délai, et y rester plus longtemps. Nous ne pouvons répéter l'oubli commis après le congrès<sup>192</sup> et pour lequel nous sommes en train de payer très cher.

Depuis la mort de Klement<sup>193</sup>, nous n'avons plus de S.I. Naville est maintenant son secrétaire, mais il est en minorité dans S.I. sur la question la plus grave et la plus importante, la question française. Il semble qu'il se contente de ne plus le convoquer. Son attitude, comme toujours dans les situations critiques c'est la résistance passive, à la section française comme au S.I.

En même temps, je propose de renforcer le comité pan-américain, non seulement en tant que tel, mais comme remplaçant officieux du S.I. pendant la période de transition. Il faut y faire entrer des camarades jouissant d'une grande autorité, publier en son nom un bulletin bi-mensuel, pas seulement en espagnol, mais en anglais et si possible en français. Cette activité serait une répétition pour les temps de guerre en Europe.

En ce qui concerne mes propositions concrètes sur la France formulées dans ma dernière lettre<sup>194</sup>, si elles sont dans la ligne de vos propres décisions et de l'activité de Cannon en France, je ne suis plus du tout aussi certain, après avoir reçu les lettres de Rous, qu'elles soient justes. L'attitude de Naville démontre qu'il se contente d'attendre un ordre et il ne fait que refléter l'état d'esprit de ses partisans<sup>195</sup>.

La question personnelle des deux camarades qui demandent leur réadmission<sup>196</sup> ne peut être réglée qu'avec l'aide des camarades américains. Rous m'a demandé d'intervenir par lettre. C'est impossible : je ne connais pas la situation concrète et je n'ai entendu qu'un seul son de cloche.

Tout dépend d'un voyage immédiat en Europe. Nous n'avons plus de temps pour discuter. Nous avons dans nos rangs, comme en Europe, une situation militaire. Après-demain, la guerre en Europe peut empêcher ce voyage. Il faut à tout prix partir aujourd'hui. Excusez, je vous prie, mon insistance. Ce n'est pas une question américaine, pas même une question française. C'est une question internationale d'une importance vitale.

J'attendrai votre réponse avec la plus extrême impatience.

P.-S. Pour les faire attendre quelque temps avant de décider, il faut leur télégraphier la date d'arrivée à Paris des camarades.

---

<sup>190</sup> Jean Rous (1908-1985), avocat, militant de la S.F.I.O. depuis 1928, avait rejoint la Ligue communiste en 1934 et était devenu l'un des principaux dirigeants du G.B.L. dans la période de l'entrisme. Au mois de février 1939, il avait tranché le nœud gordien de la discussion sur l'entrée dans le P.S.O.P. en entrant avec une minorité de cadres et militants du P.O.I. Il pressait Trotsky de soutenir son initiative et d'obtenir pour lui l'appui de l'organisation internationale.

<sup>191</sup> Les nouvelles de France ne pouvaient qu'alarmer Trotsky : il était question d'incidents, y compris de coups, entre militants responsables. Il est cependant exceptionnel que Trotsky envisage la provocation comme explication.

<sup>192</sup> Le congrès de septembre 1938 avait constaté que le S.I. ne pourrait pas fonctionner sans la présence permanente d'un dirigeant américain et avait demandé que Shachtman reste. Mais Shachtman était parti et il n'y avait pas d'Américain en Europe à titre permanent dans le S.I.

<sup>193</sup> L'Allemand Rudolf Klement (1910-1938), secrétaire de Trotsky puis secrétaire administratif du S.I. avait été assassiné en juillet 1938.

<sup>194</sup> Voir « Des propositions pour l'Europe » du 18.4.1939.

<sup>195</sup> Naville maintenait la position qui avait été celle de Trotsky au début de la discussion : il était dangereux de dissoudre l'organisation dans une formation centriste à la veille d'une période d'illégalité.

<sup>196</sup> Cette demande de réintégration, soutenue par Jean Rous, émanait de Fred Zeller et Mathias Corvin, deux anciens de la J.S.R., qui avaient été exclus du P.O.I. en novembre 1937 pour imprudence grave.

## La question ukrainienne dans la presse

24 avril 1939

---

Lettre à J. Hansen (8439), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Cher Joe<sup>197</sup>,

Je vous envoie par avion un article sur la question ukrainienne pour le Canada et les Etats-Unis. Je suis d'accord avec Robertson<sup>198</sup> ; la question est très importante. Je vous prie de lui envoyer un exemplaire par avion, tout de suite. L'autre pourra servir pour une traduction anglaise. Je vous prie d'arranger cela avec Sara ou Wright aussi rapidement que possible.

Je propose de lancer cette affaire dans le *Socialist Appeal* de façon « dramatique ». L'*Appeal* peut publier l'article comme une introduction à une discussion avec quelques remarques du comité de rédaction invitant les marxistes ukrainiens à participer à cette discussion. Ce serait bien aussi de publier l'article aux Etats sous la forme d'un tract en ukrainien.

Quand l'article sera traduit, envoyez-en tout de suite une copie à Robertson. Si nous agissons avec la vigueur nécessaire, nous pouvons attirer à la IV<sup>e</sup> Internationale beaucoup d'intellectuels.

P.-S. J'ai reçu votre dernière communication et je suis d'accord qu'il faudrait considérer la question comme close et, en tout cas, de notre côté, nous ne devrions prendre aucune initiative<sup>199</sup>.

---

<sup>197</sup> Joseph Hansen (1910-1979), était étudiant quand il avait rejoint la C.L.A. . A partir de 1936, à San Francisco, il dirigea le journal du syndicat des maris. En septembre 1937, il fut envoyé à Mexico comme garde et secrétaire. Il avait gagné la confiance de Trotsky.

<sup>198</sup> Robertson était le pseudonyme du canadien Earle Birney (né en 1904), avait recruté Hansen en 1934, alors qu'il était professeur de ce dernier à l'université de l'Utah. Il avait visité Trotsky en Norvège en 1935 à l'époque où il militait en Grande-Bretagne. Il avait écrit à Trotsky pour lui faire part de développements intéressants chez les Ukrainiens du Canada et notamment d'un militant dont il lui avait fait parvenir des prises de position. Ce dernier, Toma Kobzei (1895-1972), militant du parti communiste du Canada et intellectuel influent, avait rompu au moment des procès de Moscou et commençait à discuter avec les trotskystes. Robertson pensait qu'une position nette de Trotsky sur l'Ukraine permettrait de le gagner et, avec lui, des cadres du P.C. du Canada qui commençaient à se détacher de ce dernier.

<sup>199</sup> Ce post-scriptum marque la fin de l'histoire du « manuscrit », la tentative, imaginée par Trotsky, de faire vendre par Hansen au G.P.U. un exemplaire de son manuscrit sur Staline en le présentant comme unique. Trotsky espérait désormais régler sa question financière par des procédés plus ordinaires.

## L'I.C. contre-révolutionnaire

25 avril 1939

---

Lettre à S. Stanley (10515), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Cher Camarade,

J'ai reçu votre lettre sur le Congrès Indien<sup>200</sup> avec bien des remerciements.

J'attire votre attention sur le rapport de Manouilsky devant le 18<sup>e</sup> congrès du parti stalinien. Manouilsky a établi officiellement que les communistes ne devaient pas faire courir de danger à la domination britannique en Inde ou dans les autres colonies; il ne faudra défendre les colonies que contre le fascisme<sup>201</sup>. Pour les pays démocratiques, il suffit d'insister sur des « réformes ».

Verbalement, c'est la position de Gandhi<sup>202</sup>, mais plus cynique encore. Gandhi veut pour l'Inde le statut d'un dominion, mais une révolution est nécessaire pour réaliser un tel statut, et une révolution peut donner l'indépendance totale. C'est pourquoi le Comintern, en contre-révolutionnaire qu'il est, ne cherche même pas un statut de dominion, mais seulement plus d'autonomie. Je crois que vous devriez écrire à ce sujet pour la presse indienne.

---

<sup>200</sup> Le jeune Sherman Stanley, qui s'était spécialisé dans la question de l'Inde, renseignait régulièrement Trotsky et sa dernière lettre (cf. *Cahiers Léon Trotskyn* n° 21) avait été consacrée à l'attitude du Parti du Congrès - le parti nationaliste - vis-à-vis de la guerre. Un sérieux conflit avait éclaté en effet au sein de ce dernier où Subhas Chandra Bose venait d'être réélu président contre le candidat de la droite soutenu par Gandhi. Tandis que Nehru s'efforçait de concilier vainement les adversaires, l'appareil se préparait à détruire Bose.

<sup>201</sup> Le développement de la ligne « antifasciste » appliquée à la guerre avait pour conséquence que les P.C. étaient amenés à abandonner dans les colonies la revendication de l'indépendance.

<sup>202</sup> Mohandas Karamchad *Gandhi* (1869-1948), le père du mouvement national et le chef charismatique du parti du congrès, consentait seulement à un « engagement moral » de l'Inde dans la guerre, mais aurait voulu en échange des compensations et des concessions réelles.

## Laborde et les trotskystes en général

28 avril 1939

---

Article (T 4566) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

---

*La Voz de México* a exprimé sa conviction que le dernier tragique accident de chemin de fer était l'œuvre des forces de la réaction et en particulier de Trotsky<sup>203</sup>. En dépit de tout le sérieux de cette source d'information, cette information nous semble au premier coup d'œil incroyable. Nous souvenant pourtant des procès de Moscou au cours desquels les trotskystes se sont accusés de crimes bien plus monstrueux encore, nous avons décidé de procéder dans cette affaire, avec nos modestes forces, à une enquête méticuleuse. Elle nous a valu un bien plus grand succès que nous ne l'avions espéré en commençant.

Trotsky nous est cher, mais la vérité nous est plus chère encore. Les documents tombés entre nos mains établissent de façon irréfutable que le principal organisateur de l'accident de chemin de fer a bien été le conspirateur de Coyoacán. En passant, nous sommes également arrivés à découvrir qui sont ses principaux conseillers. Il est évident que Trotsky transmettait ses instructions les plus criminelles par l'intermédiaire - l'auriez-vous cru ? - de Hernán Laborde<sup>204</sup>. Beaucoup peuvent trouver cela incroyable, car Laborde est connu comme le principal ennemi du trotskysme au Mexique. Mais seuls peuvent raisonner ainsi de grands naïfs ou des hypocrites pourris qui ne se rendent pas compte de la diabolique duplicité des trotskystes.

De même que Radek<sup>205</sup>, Piatakov et des dizaines d'autres qui développaient en apparence une campagne acharnée contre Trotsky mais qui étaient en réalité ses agents secrets, de même, Hernán Laborde n'a fait que se couvrir du stalinisme pour mener efficacement son travail de sape trotskyste. Les preuves ? Il existe plus qu'il n'en faut ! Prenons la plus simple, la plus claire. De nombreuses personnes ont plus d'une fois manifesté leur étonnement de voir à la tête du parti communiste du Mexique un homme dont les discours, les déclarations, les dénonciations, étaient caractérisées par le fait qu'elles portaient l'empreinte d'une exceptionnelle imbécilité. En vérité, seule l'innocente simplicité pouvait prendre pour argent comptant cette imbécilité. Exécutant les diaboliques desseins de la IV<sup>e</sup> Internationale, Hernán Laborde se plaisait à se faire passer pour un imbécile afin de discréditer ainsi d'autant mieux le Comintern. Pour que tous répètent partout qu'il y avait à la tête de la section mexicaine un individu sans intelligence ni conscience.

Le masque de l'imbécilité est nécessaire à la ruse trotskyste pour mieux réaliser son travail de sape.

En ce qui concerne la participation immédiate de Laborde à la préparation directe de l'accident de chemin de fer, elle est pleinement démontrée. Dans le tiroir de notre écritoire se trouvent deux noix déposées par Laborde la nuit qui précédait l'accident. La dactyloscopie établira avec certitude que les empreintes digitales sont celles du trotskyste mexicain. Par ailleurs, de telles preuves matérielles ne sont pas tellement nécessaires. De même que les autres contrebandiers, Laborde s'est empressé d'avouer publiquement ses crimes. Ainsi qu'on nous en informe de source digne de foi, Vychinsky<sup>206</sup> lui a déjà envoyé un billet de première pour faire le voyage de Moscou. Nous espérons que cette fois Laborde ne restera pas *incognito* aux Etats-Unis, mais qu'il se rendra vraiment dans les bras du G.P.U.<sup>207</sup>. Après que le camarade Beria aura réalisé sur lui la rituelle opération chirurgicale<sup>208</sup>, les rédacteurs de *La Voz de México* consacreront à leur maître et ami une notice nécrologique bien sentie, qui se terminera par ces mots : « Un chien enragé du trotskysme vient d'être liquidé ? Vive Staline, le père peuples ? ».

Et tout le parti « communiste » du Mexique dira « Amen » !

---

<sup>203</sup> C'était le 21 décembre 1938 qu'avait eu lieu entre Irolo et Ometusco une terrible catastrophe ferroviaire, qui avait fait 54 morts.

<sup>204</sup> Hernán Laborde (1896-1955), cheminot, dirigeant de la Union de Trabajadores Ferrocarriles, porté en 1929 au secrétariat général du P.C.M., s'était évidemment distingué dans la campagne de calomnies contre Trotsky. Ce dernier savait-il que son élimination se préparait sous l'accusation de « trotskysme » ? Ce n'est pas certain, mais l'hypothèse ne peut pas non plus être écartée.

<sup>205</sup> Karl B. Sobelsohn dit Radek (1885-1939), vieux militant révolutionnaire de Pologne et d'Allemagne rallié aux bolcheviks en 1917, avait été secrétaire de l'I.C. et le journaliste le plus influent d'U.R.S.S. Il avait été avec Piatakov le principal accusé du procès de janvier 1937.

<sup>206</sup> Andréi E. Vychinsky (1883-1954), ancien menchevik, avait été le procureur général qui avait requis contre les accusés des procès de Moscou.

<sup>207</sup> Au cours de l'année 1938 (*Œuvres*, 18, pp. 273-275), Laborde avait séjourné aux Etats-Unis dans le cadre des préparatifs pour ce qu'on appelait alors « l'action directe » contre Trotsky, c'est-à-dire son assassinat. La version officielle du P.C. pour son absence avait été qu'il séjournait à Moscou.

<sup>208</sup> Lavrenti P. Beria (1899-1953), un Géorgien, venait de succéder à Ejov à la tête des services politiques policiers (G.P.U.). L'« opération chirurgicale » est évidemment l'exécution sans jugement.



## Revoir le travail

29 avril 1939

---

Lettre à M. Abern (7265), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

---

Cher Camarade Abern<sup>209</sup>,

Ainsi que vous le savez, j'ai écrit une introduction à une édition abrégée du *Capital* de Marx<sup>210</sup>. Il semble qu'elle doive paraître au printemps ou au début de l'été. Si ce livre, qui coûtera un dollar, a une grande diffusion, il deviendra un instrument important de notre propagande. Les 2/3 de mon introduction sont consacrés aux Etats-Unis. A mon avis, ce serait bien que le comité national désigne une commission spéciale de camarades compétents pour lire la traduction anglaise très attentivement et pour proposer des amendements ou des modifications du texte, au cas où j'aurais commis des erreurs ou pas donné les exemples qu'il fallait. Je suis bien entendu prêt à accepter toute suggestion raisonnable de ce genre. Les changements doivent être courts, parce que la longueur du texte est limitée par le contrat.

J'ai cru que nous avions un intérêt commun à avoir notre propre édition populaire du *Capital* avec une introduction aussi claire et exacte que possible.

Si le comité national est d'accord, vous pouvez obtenir de Malamuth<sup>211</sup> une copie de la traduction, car il est informé en même temps (à mon avis, la commission devrait accorder la plus extrême attention à la traduction elle-même. Pour cette raison, il serait souhaitable d'y faire participer le camarade Wright).

---

<sup>209</sup> Martin Abern (1898-1949), un des pionniers du P.C ancien secrétaire général des jeunesses, collaborateur de Cannon dans le P.C avait fondé l'Opposition de gauche aux Etats-Unis en 1928 avec Cannon et Shachtman. Il avait une réputation d'« organisateur » et aussi d'homme de « clique ». Trotsky avait recours à lui pour régler bien des questions matérielles.

<sup>210</sup> Le volume, demandé par la maison d'édition de New York Longmans & Green était constitué d'un choix de textes de Marx établi par Otto Rühle, qui vivait à Mexico et était sans aucun doute l'un des grands marxologues de son temps. Trotsky avait préparé l'introduction dans laquelle il s'efforçait de démontrer l'actualité du marxisme et sera titrée « Le Marxisme et notre époque ».

<sup>211</sup> Le journaliste et écrivain Charles Malamuth (1900-1965), qui était d'origine russe, était le traducteur de cet ouvrage.